L'EXPRESS

14 JUIN 1957. — N° 312

100 FR. ALGÉRIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME-UNI
BIBLIOTHÈQUE
0828
QUEENSBERRY PLACE, LONDON, S.W.7

Bourgès et Lacoste en liberté...

Les Français au bord de l'Europe

par Alfred SAUVY

De Sigmaringen à Meudon
La confession de L.-F. Céline

(Charpentier-L'Express.)

MAURICE BOURGÈS-MAUNOURY

« Lorsqu'une réputation prend sa source dans certains traits de conduite, elle acquiert dès son origine tant de force qu'il faut dans la suite une conduite bien opposée pour la détruire. »

Machiavel.

CETTE SEMAINE :

LES AFFAIRES POLITIQUES. — Après une longue crise où, à tous moments, M. Mollet est resté le maître d'un jeu qu'il mène au mieux de ses intérêts, M. Bourgès-Maunoury est investi par une demi-portion du Parlement. Le voilà libre de conduire avec M. Lacoste la politique « dure » qu'il préconise pour l'Algérie où les modérés sont condamnés à la solitude, les innocents à mort et les ultras au crime. Entre le vainqueur de Suez et le vainqueur d'Alger, tous les espoirs, si l'on peut dire, sont permis. François Mauriac, Maurice Duverger et Jean-Marie Domenach tirent les conclusions des différents aspects de la crise et de l'investiture. — Alfred Sauvy dit aux Français, qui sont au bord de l'Europe, pourquoi cette Europe conservatrice est combattue par des adversaires non moins conservateurs. — « L'Express » a publié le document Ceccaldi, lettre des socialistes d'Alger à M. Mollet. Son auteur en a nié l'authenticité. Il ment. Pourquoi ? — En Tunisie, Bourguiba retient son peuple au bord de la guérilla, mais... — En Angleterre, le mot démocratie a encore un sens précis. Un ministre vient de l'apprendre grâce au téléphone. — En Amérique, quand Eisenhower mange trop, Wall Street a mal au cœur. Le président n'a pas aimé l'émission télévisée de M. Kroutchev. Mais l'opinion commence à se poser des questions. Elle est également en avance sur son gouvernement à propos de la politique chinoise, après la gifle diplomatique que, selon les termes de Bevan, l'Angleterre a donnée aux U.S.A. à ce sujet. — Les élections libanaises marquent une victoire de l'Occident.

PARIS EN PARLE. — « L'Express » publie un étrange document : la conversation de Pierre Laval et de L.-F. Céline à Sigmaringen. Et une terrible caricature : celle que Céline trace lui-même, dans un long monologue, des hommes qui rêvent de « dresser les Français ». — La Bibliothèque Nationale est réduite à la mendicité lorsqu'elle veut enrichir le patrimoine national de manuscrits précieux. — Aucun clic ne peut révéler qu'un téléphone est branché sur la table d'écoute. — Des médecins assurent que les athlètes américains doivent leurs succès aux excitants. D'autres, réunis à Turin, considèrent que le recours à la technique favorise une révolution comparable à celle que provoqua l'aseptie. La France ne cherche pas de vaccin contre la grippe asiatique. — A Chaillot, cinquante danseuses russes n'en font qu'une. — A Strasbourg, A. Goléa a vu la création d'un opéra inachevé de Schœnberg. — Une bonne idée : la grande quinzaine du cinéma. De bons débuts : le pianiste Thierry de Brunhoff. Une bonne leçon : Eisenstein lui-même fut un cinéaste maudit. Ethnologie, peinture et justice se partagent les vitrines du libraire, avec un journal très particulier : celui de Léautaud.

16 juin
fête des pères
offrez lui un flacon de vétiver de carven

★ ★ ★ ★ ★

La lettre de « L'EXPRESS »

HENRY DOUMENC
Un homme sur cinq

« CELINE sort un livre de mémoires sur Sigmaringen. Je crois que je pourrais le rencontrer », dit l'une de nos collaboratrices.

Le silence tombe sur le bureau où nous sommes tous réunis, en conférence de rédaction, comme si chacun n'était plus attentif soudain qu'à sa rumeur intérieure, à la résonance de ce nom projeté contre le tambour de la mémoire.

Et puis, d'un coup, une frontière surgit qui rejette de part et d'autre les moins de 30 ans et les plus de 30 ans.

Parmi les premiers, il y a ceux qui ont vaguement le souvenir d'avoir entendu le nom de Céline, ceux qui le connaissent mais qui n'ont rien lu de lui, ceux qui l'ont lu mais après la guerre. Tous observent, avec un étonnement où il entre un peu d'ironie, la houle qui lève chez leurs aînés.

Quelques jours plus tard, le texte sténotypé des propos qu'il a tenus, dans son pavillon de Meudon, en présence de deux collaborateurs de « L'Express » est entre nos mains, en même temps qu'un jeu de photos. Et voilà le passé brutalement exorcisé. Il ne reste plus que le présent : un homme usé, dont l'espèce de génie recouvre, comme un manteau troué, un effrayant portrait, celui d'un certain Français moyen, d'un personnage pour Noël-Noël, crispé sur le passé jugé admirable parce qu'il coïncidait avec sa jeunesse, dépité par le présent parce qu'il coïncide avec son impuissance, maudissant l'avenir parce qu'il lui est interdit, haïssant une société qui ne lui donne pas les honneurs dont il se juge digne mais, trop vieux pour songer à la refaire, préférant la voir anéantie.

Seulement, alors que tout cela est en général petitement ressenti, faiblement exprimé, le trait noir de Céline écorche, dépouille et creuse profond : jusqu'à la caricature.

Il *faut* lire ce texte, ne fût-ce que pour chasser de soi le moindre des germes de haine et de sénescence que sème parfois le découragement.

N'EST-ELLE pas porteuse de découragement, l'histoire de cette lettre, écrite par M. Ceccaldi-Raynaud à M. Guy Mollet, publiée dans notre précédent numéro, et dont l'auteur déclare aujourd'hui en termes noblement indignés qu'il s'agit d'un faux ? Rien que cela. Un faux.

Devant tant d'assurance jointe à tant de hauteur, pourquoi ne pas avouer qu'en dépit des vérifications soigneusement opérées avant publication, nous avons été ébranlés ?

Oui, pendant quelques heures, nous nous sommes dit : « Ce n'est pas possible. Un homme ne peut pas mentir avec cette audace, insulter avec cette impudence. Nous avons dû être sciemment trompés... »

Le spectacle de la lâcheté, de la peur et du mensonge est de ceux qui font mal, surtout lorsqu'il s'agit d'hommes qui se disent socialistes.

Tout de même... Le jour où ils ont choisi de militer dans ce parti, il est impossible qu'ils n'aient pas brûlé un instant du désir de construire une société où la lâcheté, la peur et le mensonge seraient combattus sinon exclus ?

L.-F. Céline en conclurait sans doute que tous les hommes se valent et sont dignes d'un même et immense mépris.

Mais non. Ils sont cinq qui connaissent l'authenticité de ce document, trois témoins plus le destinataire et l'expéditeur eux-mêmes.

Deux des témoins, refusant la complicité dans la calomnie mais déchirés par la fidélité « au parti », se sont murés dans le silence.

Le cinquième homme s'est révolté. C'est immense. Que toujours un homme sur cinq refuse de laisser corrompre jusqu'à le renier l'idéal de justice que le plus infâme porte en lui à quelque moment de sa vie, c'est ce qui interdit de douter.

L.-F. Céline a 63 ans. M. Ceccaldi-Raynaud a 32 ans. Il lui reste 31 ans pour trouver un pavillon à Meudon.

Françoise GIROUD.

Les raisons de l'abstention

Le nombre d'abstentions aux élections partielles de Lyon a été considérable. J'en étais, au deuxième tour. J'aimerais donner les raisons qui m'ont poussé, car je pense que beaucoup ont dû être dans mon cas.

1) La lutte était, en fait, circonscrite entre le candidat indépendant et le candidat communiste. Il s'agissait alors de savoir si, bien que n'ayant pas de sympathie pour l'un ou l'autre parti, je devais quand même, pour être efficace, voter pour l'un des deux, en me basant sur ce que je considère comme le problème crucial pour la France actuellement : leur attitude par rapport à l'Algérie. Tout bien pesé, je ne l'ai pas fait, car trop de choses me séparent du parti auquel cela m'aurait amené à donner ma voix.

2) Si je voulais ne pas tenir compte du résultat certain et choisir quand même dans les partis pour lesquels j'avais une certaine attirance, rien ne résistait à l'examen sérieux : il fallait choisir entre un socialiste qui, bien que minoritaire, donnait par le fait son approbation à la politique récente de son parti, puisqu'il se faisait cautionner par lui dans sa propagande électorale, et un radical qui ne représente plus rien à mes yeux, puisque ce parti vient de prouver qu'il n'était plus capable d'appliquer les décisions prises au cours de ses congrès, et parce que le dernier espoir qui pouvait subsister de le voir se rénover est maintenant perdu.

Alors, j'ai choisi l'abstention, puisque, parmi tous ceux qui m'étaient proposés, aucun ne me satisfaisait, même pour une part minime. Est-ce à dire que je trouve qu'il n'y a pas encore assez de partis ? Non, car il y en a dont le programme électoral me plaît. Mais leur attitude contraire, au cours des consultations de l'Assemblée, me décourage.

G. CERF,
Lyon.

Un parti travailliste

La trahison des radicaux est, à mon avis, un abus de confiance vis-à-vis des électeurs qui ont eu confiance en eux.

Je ne croyais pas que le fait d'avoir voté une motion encourageant Bourgès à former un gouvernement donnait droit à récompense (...). Cela prouve une fois de plus que l'honnêteté ne paye pas.

Je souhaite que le président Mendès France quitte le parti où les combines sont de plus en plus nombreuses. Il y a encore beaucoup de Français qui ont confiance en lui et qui espèrent encore. Qu'il forme un parti travailliste où les gens honnêtes auront l'honneur et le devoir d'adhérer.

Mme LAMANDÉ,
Paris.

Deux écoles

Au sujet de l'enquête sur les dangers des expériences atomiques.

Il s'agit, en l'occurrence, d'un problème essentiellement pratique. Or, il est bien connu que de tels problèmes ne peuvent généralement recevoir de solution précise et indiscutable, même dans le cas d'application des sciences dites exactes, et, à plus forte raison, en biologie et en génétique où ni les théories élaborées ni les données expérimentales exploitables ne conduisent à des résultats reconnus comme inébranlables par tous les chercheurs. On peut en conclure que tout cela est affaire d'école. Pour simplifier, on admettra qu'il existe actuellement deux écoles : l'optimiste et la pessimiste. Jusqu'ici, vous vous êtes adressés aux représentants de la première. J'aurais voulu savoir si, par souci d'une information objective, vous comptiez interroger des adeptes de l'école pessimiste.

L. DICKY,
Paris.

[*Nous avons largement reproduit, à plusieurs reprises, les déclarations des savants étrangers « pessimistes » au sujet des explosions atomiques expérimentales. En demandant aux professeurs Perrin, Bugnard et Lhéritier de répondre à nos questions, nous n'avons pas choisi les tenants de telle ou telle théorie, mais les représentants français les plus illustres et les plus qualifiés, tant par leurs travaux que par l'autorité dont ils jouissent. Si d'autres scientifiques français, également qualifiés, expriment des thèses différentes, nous ne manquerons pas de leur donner audience. A ce propos, précisons que la photo d'explosion qui illustrait notre entretien a été prise à Bikini, au cours de l'essai d'une bombe A.*]

La vérité rétablie

Vous avez, dans votre numéro du 31 mai, publié une lettre que je vous avais adressée à propos d'événements survenus aux Ecoles Normales d'Agen à la suite de la publication par vous d'une protestation des élèves de ces Ecoles Normales.

Or j'apprends aujourd'hui que les renseignements auxquels j'ai eu le tort de me fier étaient faux dans leur presque totalité. Il n'y a pas eu interrogatoire des Renseignements généraux à l'Ecole, mais simple enquête sans interrogatoire. Il n'y a pas eu blâme de l'inspecteur d'Académie, mais simple avertissement.

Voilà, autant que je sache, la vérité rétablie (...).

J'adresse toutes mes excuses aux personnes que j'ai pu calomnier par ignorance, et vous serais reconnaissant de bien vouloir, une fois encore, préserver mon anonymat.

X...,
Professeur à l'Ecole Normale de X...

Ce citoyen de deuxième zone...

Dernièrement, dans votre courrier, aux contre-vérités d'un lecteur citadin, vous avez su répondre objectivement que « le monde agricole vivait souvent mal... ».

La presse parisienne a tellement peu d'objectivité lorsqu'il s'agit de la paysannerie, que votre brève mise au point mérite un merci.

Oui, si ce n'était notre attachement à la terre et l'espoir de jours meilleurs, nous viendrions tous grossir les effectifs des grandes villes où le temps du travail quotidien n'atteint pas douze, quinze heures (et plus), comme ici où le dimanche est, en général, jour de complet repos et surtout où l'on vit infiniment plus largement — et y jouissant au moins de l'eau courante ! Je puis en parler, ayant toute ma famille à Paris à qui je suis obligé de demander une large assistance pécuniaire pour me permettre la modernisation toute relative de ma ferme, modernisation devenue indispensable, l'ouvrier agricole semblant en voie de complète disparition.

Pourtant nous cultivons ici peut-être les plus fertiles terres de France !

Si, par hasard, vous reproduisez un extrait de cette lettre d'un citoyen de deuxième zone qu'est un paysan (juste avant l'Algérien !), ce dont je vous saurais gré, je l'avoue, ne le faites pas suivre de mes nom et adresse, mais d'une mention de ce genre : « Un lecteur paysan du Nord ».

J'ajoute, au risque de vous lasser, que nous ne sommes pas des mendiants, nous abominons le principe des subventions. Mais nous demandons une politique agricole qui cesse enfin d'être à la petite semaine et la rémunération normale d'un labeur auquel nous donnons toute notre âme et notre cœur.

UN LECTEUR PAYSAN DU NORD.

Vous serez descendu...

Aujourd'hui dimanche 9 juin, à 11 h., pendant que je me trouvais dans un café de la ville, on m'a demandé au téléphone.

Mon correspondant, après s'être assuré de mon identité, me proféra la menace suivante :

« C'est l'O.C.F., Organisation Contre-Fellagha, vous êtes inscrit sur une liste de gens appartenant au F.L.N. Si vous ne quittez pas Dijon dans les 48 heures, vous serez descendu ! »

Plus que la menace elle-même, c'est l'existence de ces organisations terroristes ou contre-terroristes qui portent à réfléchir. Quand, dans un Etat, des personnes se substituent aux pouvoirs publics, pour rendre une prétendue « justice », cet Etat se prépare fâcheusement à sombrer dans le fascisme.

Quant à ceux qui n'ont d'arguments qu'avec une force explosive et criminelle, ils nous rendent au moins cette justice qu'il existe, tant en France qu'en Algérie, des hommes capables de compréhension et dont les volontés tendent sincèrement vers la recherche d'une solution pacifique et humaine pour un conflit qui n'a que trop duré.

L. M.,
Dijon.

P. S. — A toutes fins utiles, je dois vous indiquer que j'ai porté plainte à la police et que je dois incessamment aviser des personnalités de la ville.

Un grand décorateur

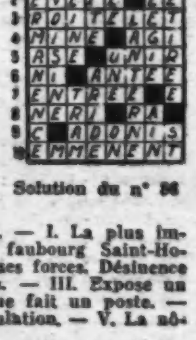
Outre l'agrément que j'ai à lire l'article sur Giacometti, paru dans *L'Express* du 7 juin, je tiens à vous dire la satisfaction d'y voir mentionné le nom d'un maître décorateur de la période d'entre les deux guerres, Jean-Michel Franck. Je n'éprouve à son égard aucun autre sentiment que l'admiration d'un profane, et l'amitié d'un médecin pour son patient. Mais d'autres, fût-ce par gratitude, seraient qualifiés pour offrir à Jean-Michel l'hommage posthume qu'on a trop négligé de lui rendre. Le goût qui le caractérisait, l'originalité de ses conceptions dans le choix du matériau, l'assemblage du classique et du moderne, dont tant de magnats américains et d'aristocrates parisiens ont bénéficié, mériteraient de fixer son souvenir. C'était un dépisteur de grands talents, encore obscurs, et les Giacometti comme les Salvador Dali devraient — n'est-ce pas Jean Cocteau ? — en porter mieux que moi témoignage. C'était en outre un homme de cœur. Le hasard d'un déplacement militaire, par ordre, dans le Sud-Ouest, a fait de moi son conducteur ultime à la frontière espagnole d'où il gagna, en juillet 1940, les U.S.A. dont la neurasthénie, bien explicable à l'époque, ne devait pas lui permettre de revenir.

Dr WEILL-HALLÉ
Membre de l'Académie Nationale de Médecine.

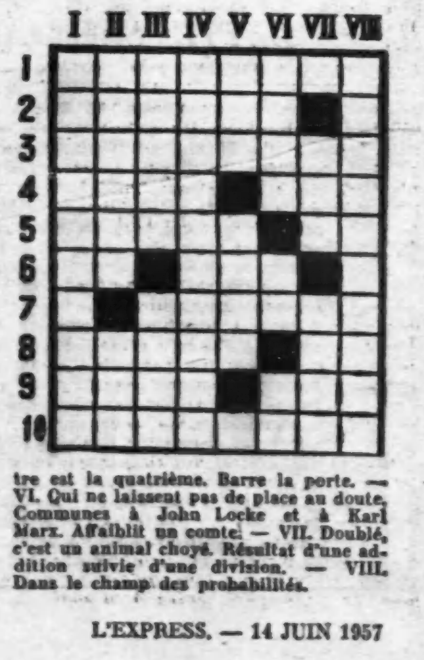
Suite du courrier p. 31

Mots croisés n° 87

HORIZONTALEMENT. — 1. Couramment citée comme foyer d'hyperboles. — 2. Ses points sont parfois précieux. — 3. Virginal, peut-être, même chez une courtisane. — 4. Se portent. Battu par les Mystères. — 5. Son Val est très fréquenté en hiver. A, du moins, conservé sa clef. — 6. On ne le jette pas pour s'en séparer. En épelant : consommé, selon la tradition, par les infirmeries militaires. — 7. Privée de son enveloppe. — 8. Se trouve à un confluent qui rappelle un chant célèbre. Dans le lac, mais pas dans l'eau. — 9. Le septième a une réputation spéciale. N'est pas plus honorable quand il est qualifié. — 10. Prend aux tripes.



Solution du n° 86



VERTICALEMENT. — I. La plus importante se trouve faubourg Saint-Honoré. — II. Répare ses forces. Désinence de noms d'habitants. — III. Expose un point de vue. Ce que fait un poste. — IV. Agent de la circulation. — V. La nôtre est la quatrième. Barre la porte. — VI. Qui ne laissent pas de place au doute. Communes à John Locke et à Karl Marx. Affaiblit un comte. — VII. Doublé, c'est un animal choyé. Résultat d'une addition suivie d'une division. — VIII. Dans le champ des probabilités.

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
700 francs la ligne,
(+ taxes 8,52 %)
minimum 5 lignes (encadrées)
sont reçues 37, Champs-Elysées.

PROPRIÉTÉS

URGENT - Recherchons
Propriétés rapport ou agrément
LAGRANGE 34, rue Pasquier - PARIS

CAPITAUX

GROS BENEFICES
Confirmés par résultats !...
Sans changer de situation. Nombreuses références. Nécessaire disposer 10 millions. Ecrire Journal n° 444 en précisant disponibilités. Discrétion assurée.

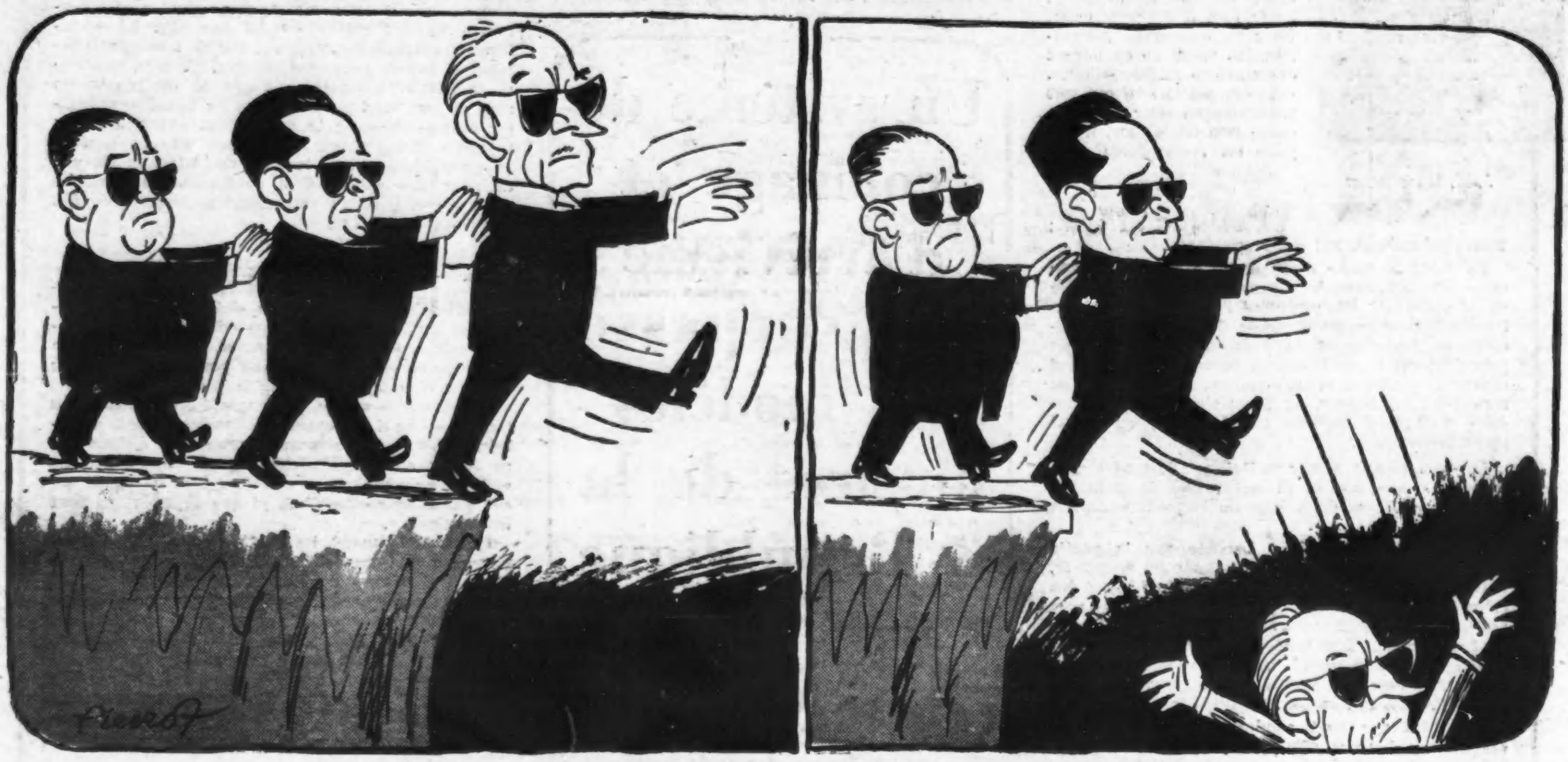
NÉCROLOGIE

L'Equipe Jacques GRIZEAUD a la douleur de faire part de la mort de M. Jacques GRIZEAUD décédé le 4 juin dans sa 59e année.

M. Jacques GRIZEAUD était Chevalier de la Légion d'honneur, Officier du Mérite commercial, Conseil en Propagande et Publicité, Président-Fondateur des Œuvres sociales de la Publicité, Conseiller du Commerce extérieur.

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LE DESSIN DE PIERROT



« Notre pays poursuivra son effort aussi longtemps qu'il le faudra. »

(M. Bourgès-Maunoury - Déclaration d'investiture du 12 juin 1957.)

LA NATION

Le « vainqueur » de Suez et le « vainqueur » d'Alger ont maintenant la bride sur le cou. Un gouvernement sans frein, mis en place par M. Guy Mollet, va poursuivre sa politique. Les choses sont claires.

La deuxième équipe Mollet

« C'EST *le meilleur gouvernement que nous puissions avoir* », a dit M. Duchet, au nom des Indépendants. « *Une dernière chance du régime* », a dit M. Tixier-Vignancour en lui apportant sa voix. M. Robert Lacoste reste le maître à Alger.

M. Guy Mollet, qui le manifeste moins, a des raisons sérieuses d'être satisfait : il a dirigé la crise. Il a suggéré au président de la République, puis imposé à son parti et au Parlement, l'homme de son choix ; il a constitué son gouvernement ; et non seulement sa gestion ne sera pas désavouée, mais il pose son fardeau au moment où il risquait de devenir bien lourd, tout en laissant ses amis dans l'attelage. Il pourra utiliser sa liberté reconquise pour conserver solidement son parti en main.

La démonstration faite par la crise est simple. Dans l'état actuel de l'Assemblée, et de la situation politique, il y a une combinaison maîtresse : un gouvernement fondé sur le parti socialiste, et qui fasse, en Algérie, la politique de la droite. Cette équation a tenu l'Assemblée pendant seize mois, elle survit à la crise.

Fausse promesse

Ce dénouement prévisible de cette première crise (la prochaine risque d'être bien différente) n'a pas été obtenu sans quelques difficultés et quelque désenchantement dans les groupes politiques ; mais l'équation de M. Guy Mollet était imbattable.

Les radicaux ont marqué peu d'enthousiasme. « *Il vaut mieux que vous renonciez* », conseillait dès le début le président de l'Assemblée de l'Union française, M. Albert Sarraut, auquel le candidat Bourgès-Maunoury était venu faire sa visite protocolaire. « *C'est un mauvais tour qu'on nous joue. Je veux qu'il rentre à la maison* », laissait tomber le chef de file des radicaux du Sud-Ouest, M. Jean Baylet, traversant le salon des Quatre-Colonnes en fin d'après-midi, l'air sombre, appuyé au bras de M. Maurice Faure.

Mais le candidat avait, dans des conversations amicales, rue Saint-Dominique, une réponse à tous ceux qui s'inquiétaient de l'Algérie, dans son parti : « *Je vous débarrasserai de Lacoste* ».

C'est vendredi que tout se jouait : les socialistes participeraient-ils ou non au gouvernement ?

Quatre jours plus tôt (du temps de M. Pflimlin), après dix heures de délibérations, le Conseil national de la S. F. I. O. avait arrêté un redoutable programme-minimum, qui constituait le « catalogue » des conditions de sa participation à tout cabinet. A la suite de quoi, le groupe et le comité directeur, réunis en commun, avaient rejeté les offres du président du M. R. P.

Le catalogue

Or vendredi, à la nouvelle réunion, plusieurs orateurs (dont MM. Charles Lussy, Daniel Mayer, Mazier, etc.) relevaient immédiatement que le fameux « catalogue » établi pour M. Pflimlin, et qui restait valable pour tout président pressenti, *n'avait même pas été présenté* à M. Bourgès-Maunoury, qu'on avait, d'autre part, soigneusement évité d'interroger sur sa politique algérienne. Mais, d'un mot, M. Commin balayait l'objection : « *Le catalogue ? Il a pu le lire dans le « Populaire-Dimanche* ».

A ce moment, M. Albert Gazier lui-même, fidèle lieutenant de M. Guy Mollet, et principal auteur du catalogue, prit fermement position contre la participation.

Tout cela était sans effet : M. Guy Mollet était résolu. On passa au vote. Pour la première fois, le comité directeur, jusque-là entièrement fidèle à M. Guy Mollet, se partagea. Mais, par 51 voix contre 33, la S. F. I. O. accorda à M. Bourgès-Maunoury, ministre de la guerre de Suez et de la pacification algérienne, la participation.

Mais le M. R. P., profondément affecté et se jugeant trahi par le refus insultant opposé par M. Guy Mollet à M. Pflimlin, déclinait l'offre de participation qui lui était adressée.

Un événement politique, important pour l'avenir, était ainsi consommé : en menant la crise à la cravache, en imposant un gouvernement à sa botte, le maître de la S. F. I. O. avait été amené à découvrir un peu trop son jeu et s'était aliéné, d'une manière durable, le M. R. P. L'équilibre politique de cette législature s'en trouvera modifié avant longtemps.

Seconde affaire, plus significative encore : le ministre socialiste de la France d'outre-mer, M. Gaston Defferre, dont l'autorité est maintenant établie sur une réussite spectaculaire en Afrique Noire, refusait catégoriquement de participer. La politique algérienne de MM. Bourgès-Maunoury et Lacoste lui paraît sans issue. Et il considère que rien ne peut être tenté, que ce soit en Afrique Noire ou en matière sociale, si l'on poursuit, dans ces conditions, la guerre en Algérie. M. Defferre, chef de l'une des plus grosses fédérations du parti socialiste, celle des Bouches-du-Rhône, passait à l'opposition déclarée contre la « pacification » (ni guerre, ni paix) de M. Robert Lacoste, soutenue par MM. Guy Mollet et Bourgès-Maunoury.

Les conséquences de cette décision ne tardèrent pas. M. Gazier, autre caution de « gauche » du secrétaire général au sein de son parti, refusait à son tour de conserver le Ministère des Affaires sociales. Il fallut de dramatiques pressions de M. Guy Mollet et l'appel catégorique à « la discipline du parti », pour que M. Gazier revienne, *in extremis*, sur son refus... M. Mollet tenait encore les rênes.

Le cas Lacoste, au centre de la crise, devait provoquer d'autres incidents. Le candidat président du Conseil avait marqué discrètement son désir de l'évincer. Mais comment s'y prendre ? Au cours d'un long entretien avec le ministre résidant, M. Bourgès-Maunoury fit état d'exigences dont il avait été, assurait-il, saisi : l'U.D.S.R., dirigée par M. Mitterrand, réclamait, en particulier, des « réformes de structure » en ce qui concerne l'Algérie (que M. Lacoste ne soit plus à Alger). Timidement, le futur président du Conseil tentait de provoquer le retrait de son interlocuteur...

Le forcing de Lacoste

Aussitôt, de la rue Saint-Dominique où M. Bourgès-Maunoury consultait, M. Lacoste se rendait directement auprès de M. Coty à l'Elysée : s'il devait quitter Alger, il ne répondait plus de rien. La population ne pourrait dominer sa colère.

Et, en sortant de l'Elysée, il tranchait la question en déclarant à la presse : « *Rien de changé pour moi. Je reste à Alger.* » M. Bourgès-Maunoury, sur coup de téléphone de M. Guy Mollet, nota docilement sur sa liste : ministre de l'Algérie, Robert Lacoste. Encore une question réglée.

Et encore une conséquence. M. François Mitterrand vint décliner l'offre de rester au gouvernement : « *L'U.D.S.R. m'avait demandé d'obtenir des garanties sur des réformes de structure en ce qui concerne l'Algérie... Ces garanties nous ayant été refusées, j'ai décliné pour ma part...* » Le gouvernement en gestation perdait sa deuxième caution libérale, après M. Defferre.

M. Bourgès-Maunoury achevait de marquer son équipe en faisant appel pour la Défense Nationale au leader des radicaux dissidents, M. André Morice, et en donnant à M. Max Lejeune de l'avancement (« ministre du Sahara »). Un gouvernement de guerre en Algérie prenait figure.

Finalement les socialistes, réunis de nouveau, n'approuvèrent ce gouvernement, dans lequel figuraient leurs représentants, que par 68 voix contre 43, dont celles de 38 députés.

(Suite page 5.) →

OH ! PARDON...

Il faut, certes, déplorer qu'au sujet de l'Algérie comme à l'endroit des nécessités économiques et financières d'une politique algérienne donnée la question n'ait pas été tranchée de savoir laquelle des « intentions » exprimées se transformerait en décision.

(Général BILLOTTE.)

LE MAITRE ET... L'INTENDANT

J.-M. DOMENACH

LA participation qu'il avait refusée à M. Pflimlin, le Comité directeur du parti socialiste l'a accordée à M. Bourgès-Maunoury. C'est là, sans aucun doute, l'acte décisif de cette crise, l'indignité capitale. Au milieu des ruses de couloir et des zizanies parlementaires, cet acte est le seul qui soit positivement clair : il consacre une déchéance, il appelle un reclassement.

PFLIMLIN est M.R.P.; Bourgès, radical. Tel est le prétexte.

La S.F.I.O. laisse dire qu'elle a préféré le laïc au clérical. L'anticléricalisme est sa virginité de parade. En fait, elle a préféré l'esbroufe et la combine à l'abord lucide et franc d'une situation dramatique. On connait la carrière de ce nouveau président du Conseil, qui fit succéder à un grand courage, pendant la Résistance, les avatars de nombreux ministères, où il ne s'embarrassa d'aucune fidélité. Bonaparte de Toulouse, ou plutôt Queuille-enfant ?

Le personnage aux convictions flottantes importe moins, pour le moment, que la politique qu'il symbolise et dans laquelle le parti socialiste vient de le confirmer.

C'est autour de Robert Lacoste que la partie s'est jouée. Pflimlin voulait éloigner ce socialiste, devenu en Algérie le prisonnier et le fétiche des éléments exaltés de la population européenne. Guy Mollet voulait qu'il restât. Lacoste reste, et Mollet part, le confiant à Bourgès, comme le maître, lorsqu'il quitte sa propriété, laisse à son intendant le soin d'entretenir le jardin et de nourrir les animaux jusqu'à son retour.

Guy Mollet a tout conduit. Le chef du parti socialiste a joué ce rôle trouble qui revenait jusqu'alors aux pontifes du parti radical : manigancer la crise de telle sorte que sous l'apparence de la nouveauté les choses continuent, un peu plus médiocrement, et que les hommes se prêtent les ministères, à charge de se les rendre, trois ou quatre mois plus tard, dans une situation encore dégradée... Petit carrousel de foire, petit carrousel de désespoir. Que reste-t-il du socialisme dans tout ça ? Comme il est loin, ce jour de 1926 où Léon Blum jetait ces fières paroles à la droite de la Chambre : « Nous prétendons, nous aussi, à la domination spirituelle... Nous aussi, nous essayons de créer chez tous nos adhérents, chez tous nos adeptes, l'esprit d'abnégation et de sacrifice. » La direction actuelle du parti socialiste repose sur un système de copinage et d'arrivisme qui surpasse les modèles illustres de la Troisième République.

Un système de copinage et d'arrivisme qui surpasse les modèles illustres de la 3e République

Qui s'en réjouira ? Certainement pas ceux pour qui « socialisme » reste malgré tout le nom qu'ils donnent à leur espoir, un nom vieux de cent vingt-cinq ans, mais qui n'a pas fini d'agir, parce qu'il désigne une société où l'homme dominera l'économie au lieu d'être dominé par elle. Le socialisme renaitra en s'appuyant sur de nouvelles analyses et sur de nouvelles couches. Ce sera la tâche de la génération montante que de lui rendre un sens et une vitalité. Satisfaire les besoins, organiser rationnellement la production, substituer aux rapports d'argent et de violence une égalisation progressive de la culture et des niveaux de vie, ce sont des objectifs si profondément humains qu'ils survivront au crétinisme parlementaire qui a infesté la S.F.I.O.

MAIS la France peut-elle attendre longtemps son socialisme ? L'abaissement de la S.F.I.O. a des conséquences immédiates et redoutables pour notre politique. Le pire sur lequel comptent certains pour nous ramener sur les chemins du salut, le pire pourrait bien s'installer à demeure, sous une forme brutale ou torpide — on a des exemples. Pendant que le socialisme futur se reforme lentement autour de noyaux cachés, une tâche urgente, une tâche de gouvernement s'impose aux fractions de parti, qui ont gardé leur sang-froid et que séparent surtout des habitudes.

En s'additionnant, les partis eux-mêmes n'aboutissent qu'à l'impuissance. Mais quelques hommes doués d'influence, du M.R.P. aux socialistes, s'ils se mettaient d'accord pour proposer une politique raisonnable, pourraient renverser un courant qui n'est pas fatal. L'abdication du socialisme français exclut pour quelque temps la possibilité d'une opposition idéologique et politique, mais son entêtement catastrophique appelle une opposition de la lucidité.

J.-M. DOMENACH

(Copyright « L'Express ».)

L'ENTRACTE ET... LE RISQUE

M. DUVERGER

M. ROGER DUCHET doit être satisfait. Il rêvait voici quelques semaines d'un nouveau Clemenceau, qu'il voyait sous les traits du ministre résidant en Algérie. Le cabinet Bourgès-Lacoste dépasse ses vœux. Les deux promoteurs de la politique « ultra » associés au pouvoir, libérés de ces freins qu'étaient M. Mitterrand, M. Defferre (et même M. Guy Mollet), à moins d'installer à Matignon M. Poujade lui-même, on ne pouvait faire mieux que ce ministère « introuvable ». Ce n'est pas assez de dire que la droite triomphe : car la droite est divisée, comme tous les partis. Beaucoup de modérés souhaitent une politique plus libérale et plus intelligente en Algérie et ailleurs. Ce qui triomphe, c'est la droite la plus arriérée, la moins dynamique, la plus extrême. Qu'on ne s'y trompe pas : dans la géographie politique réelle, M. Paul Reynaud et M. Antoine Pinay se situent actuellement à la gauche de MM. Lacoste et Bourgès-Maunoury.

Ce gouvernement va sans doute faire regretter son prédécesseur. Rien de plus normal : c'est pour cette besogne que la S.F.I.O. l'a installé au pouvoir. Jacques Fauvet a souligné l'habileté exceptionnelle du secrétaire général du parti socialiste, qui a dominé entièrement la crise. « Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit... ». Certes, cela n'aurait pas été possible si le style de la Présidence de la République n'avait changé, de M. Vincent Auriol à M. René Coty. Le premier, soucieux d'exercer une « magistrature d'influence » n'aurait laissé à personne le soin de choisir à sa place le chef du gouvernement. Le second interprète autrement la Constitution, et tente seulement un arbitrage qui réduit ses initiatives quand les forces en présence sont trop inégales.

Un gouvernement repoussoir ?

ON peut se demander si M. Guy Mollet n'est pas en train d'amorcer un changement d'orientation. A l'intérieur de son parti, il a gagné d'abord la confiance des militants et pris le contrôle de l'appareil en se donnant figure d'homme de gauche ; ce qui lui a permis ensuite un coup de barre à droite. A la direction du gouvernement, il a tâché de gagner la confiance de l'opinion en prenant figure de nationaliste. Il a eu le souci très vif de libérer le parti socialiste de l'hypothèque antipatriote que la droite a fait peser sur lui depuis le temps où il refusait les crédits militaires. Cela permettrait maintenant un coup de barre à gauche. Le ministère Bourgès semble destiné à faciliter l'opération, en servant de « repoussoir » en quelque sorte : après lui, un nouveau gouvernement Mollet pourrait prendre une allure libérale. Quelle autre politique sera possible qu'une politique libérale, une fois que MM. Bourgès-Lacoste auront fait la preuve de l'inefficacité de leurs méthodes ?

Tout frétillant en accédant à Matignon, l'ex-ministre de la Défense nationale ne paraît pas conscient du rôle que lui assigne son ancien Président du Conseil. Mais peut-être cette ignorance n'est que feinte. Pour arriver au pouvoir, il fallait accepter en apparence de jouer les doublures, d'assurer les transitions ; il fallait se résigner à ce ministère terne, dont quelques rares individualités relèvent à peine la grisaille. Mais, une fois le pouvoir en main, les choses peuvent changer. Le Roi de France pourrait bien oublier les couleuvres avalées par le duc d'Orléans.

A d'autres aussi on avait donné le pouvoir pour une simple transition...

Deux voies s'ouvrent devant M. Bourgès-Maunoury s'il veut jeter sa gourme et éviter que son gouvernement ne soit un ministère Mollet sans Mollet. La première consiste à couper l'herbe sous les pieds du secrétaire général de la S.F.I.O. en amorçant soi-même le virage à gauche. Après tout, personne d'autre que les « ultras » n'est mieux placé pour faire accepter par la droite un changement de politique algérienne : si MM. Bourgès et Lacoste se convertissaient au libéralisme, M. de Sérigny n'aurait plus de saints à qui se vouer. Comme les deux ministres ne sont pas des doctrinaires, une telle volte-face n'est pas absolument inconcevable. Elle reste tout à fait improbable. Les hommes politiques sont plus ou moins prisonniers de leurs actes ; ceux-ci traduisent leur caractère profond. M. Mollet a paru quelquefois avoir des scrupules et des regrets, en cautionnant certaines initiatives de son ministre de la Défense Nationale ou de son ministre résidant en Algérie : ceux-ci, au contraire, furent toujours très à l'aise dans ces circonstances ; ils ont même manifesté souvent le plaisir visible qu'ils en tiraient.

Clemenceau, Thiers ou Cavaignac ?

LE ministère Bourgès-Maunoury incline naturellement vers la seconde voie : accentuer l'orientation prise par ses chefs sous le cabinet précédent ; aller plus encore vers l'extrême-droite, au lieu de virer à gauche ; jouer le rôle de Clemenceau tel que le conçoit M. Roger Duchet : borné aux répressions policières et aux brutalités, dépouillé des prestiges de la victoire, amputé de l'idéalisme profond de celui qui écrivit Au soir de la pensée. Le rôle de Thiers en 1871, en somme, plus encore que celui de Clémenceau ; le rôle de Cavaignac en 1848 ; le rôle des ultras en 1814. Dans l'atmosphère préfasciste qui se développe depuis quelque temps, les apprentis-dictateurs commencent à pulluler. La plupart ne sont pas sérieux, qui rêvent de putsch militaire. Mais l'exemple des seize derniers mois prouve qu'un gouvernement installé au pouvoir dans les formes républicaines peut profiter de ces tendances autoritaires pour porter lui-même atteinte aux libertés essentielles sans rencontrer trop d'obstacles. Il suffirait d'accentuer cette tendance, en jetant tout scrupule par-dessus bord, pour que le régime parlementaire ne soit plus qu'une apparence, camouflant mal un système quasi totalitaire.

Les hommes à qui l'on donne maintenant le champ libre ont déjà montré que les scrupules ne les étouffaient point, que l'aventure ne leur faisait pas peur. Ils ont témoigné d'un goût de la police étrange et prononcé, d'un mépris moqueur pour les libertés individuelles, d'une désinvolture gouailleuse à l'égard des principes démocratiques : à de tels signes se reconnaissent les franchisseurs de Rubicon.

Peut-être n'oseront-ils pas sauter, en définitive. Peut-être tout se passera-t-il « bien » (si l'on peut dire), conformément aux prévisions parlementaires. Peut-être se borneront-ils à exécuter leur numéro de remplissage pendant l'entracte, en suivant le programme. Mais cela n'est pas sûr. A d'autres aussi on avait donné le pouvoir pour une simple transition, qui n'ont pu en être délogés ensuite. N'exagérons pas le risque ; mais il y a un risque...

Maurice DUVERGER

(Copyright « L'Express »).

LES AFFAIRES FRANÇAISES

(Suite de la page 3.)

Le M.R.P. s'indignait et décidait de son abstention générale. Les leaders modérés eux-mêmes, MM. Pinay et Paul Reynaud, se montraient un peu effrayés d'une telle équipe. Mais, là aussi : trop tard. Les jeux étaient faits.

A minuit, dans la nuit de mercredi à jeudi, le ministère Bourgès-Lacoste était investi de l'autorité du pouvoir par l'Assemblée Nationale. A une heure et demie du matin, le nouveau et jeune président du Conseil, ayant à côté de lui son fidèle bras droit, M. Abel Thomas, et entouré d'une quinzaine d'amis et de collaborateurs, fêtait joyeusement cet avènement à la brasserie Lipp.

Mais M. Guy Mollet n'était déjà plus aussi serein. Le déroulement de cette crise, son dénouement avaient éveillé des sensibilités et des inquiétudes qu'il redoute. Et le bilan n'est pas très confortable. Le président Bourgès-Maunoury, M. Robert Lacoste à Alger, M. Morice à la Défense Nationale sont résolus à poursuivre la « pacification » en Algérie, c'est-à-dire une guerre pourrie, sans issue, qui a de moins en moins d'appuis dans le pays et maintenant au Parlement. L'absence, dans le gouvernement, des quelques hommes qui tentaient encore d'infléchir cette politique rendra désormais les choses très claires : la nouvelle équipe est homogène, sa politique ne sera troublée par rien, elle pourra aller jusqu'au bout. De ses résultats le premier comptable sera M. Guy Mollet qui a voulu, constitué, imposé ce gouvernement.

On prend date

Sans attendre, des hommes ont déjà pris date pour le jour où ces comptes devront être rendus, où cette politique, libérée désormais de toute entrave, aura porté ses fruits. Le M.R.P. a refusé d'en être : il a, dès le scrutin d'investiture, opposé son abstention. Près de la moitié des députés socialistes se sont manifestés contre MM. Mollet, Bourgès-Maunoury et Lacoste. Quatorze radicaux ont suivi M. Mendès France dans l'opposition. Enfin M. Mitterrand a poussé son hostilité jusqu'à refuser son vote, dès le premier scrutin, malgré les traditions, au nouveau gouvernement.

Mais pour le moment la réalité est là : M. Lacoste reste le maître à Alger où l'hystérie raciste emporte, des deux côtés, les derniers éléments modérés, et le nouveau président du Conseil dispose du « décret de clôture » par lequel il peut mettre le Parlement en vacances pour trois mois aussitôt qu'il le voudra...

ALGÉRIE

● ***Les modérés sont condamnés à la solitude, les innocents à mort, les ultras au crime. Et pourtant...***

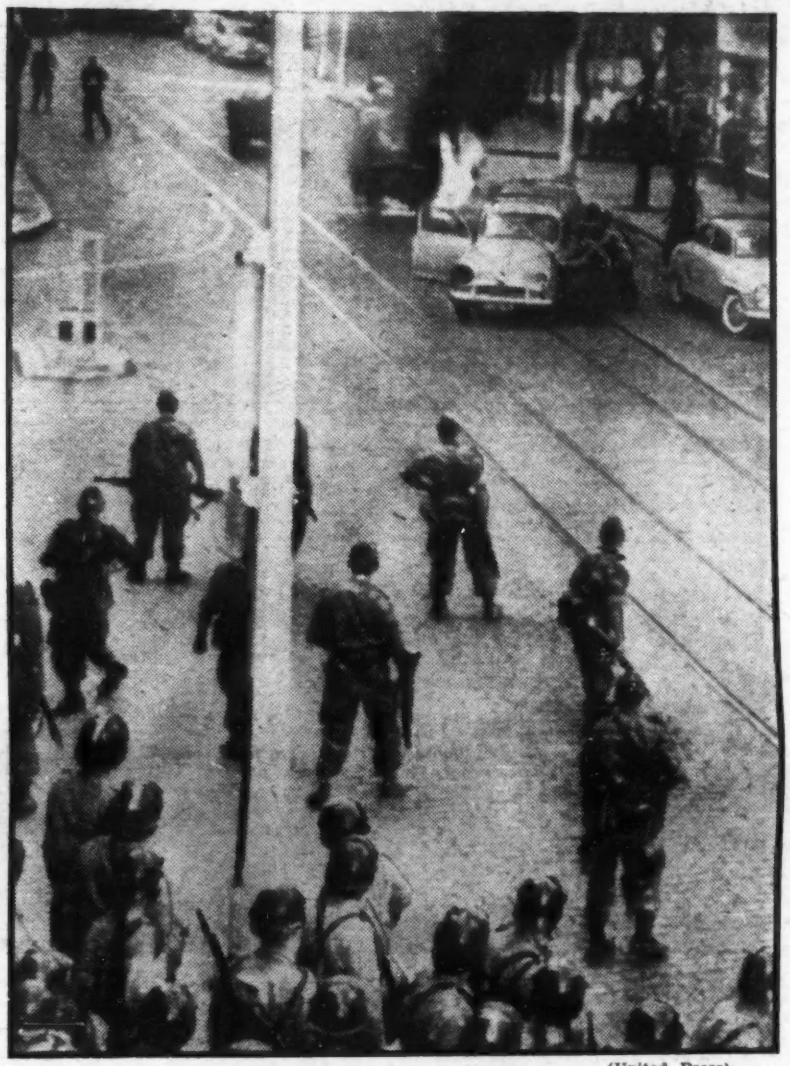
Le rôle des innocents

MOINS de huit jours après les massacres de Melouza, moins de cinq jours après les bombes de la grande poste à Alger, et tandis que dans le bled se perpétuent embuscades, engagements et ratissages, la capitale algérienne a été le théâtre d'une explosion sanguinaire. Dimanche dernier, à la Corniche, casino près de la mer, à 6 km. d'Alger, des jeunes gens entre dix-huit et vingt-deux ans dansaient comme tous les dimanches. Une bombe, cachée sous l'estrade de l'orchestre, éclate et fait huit morts et plus de quatre-vingts blessés. Parmi les blessés, de toutes jeunes filles qui ont dû être amputées. Pour les Algérois de toutes origines la révolte a été exaspérée. On était résigné tant bien que mal aux actes de guerre. Mais ces jeunes gens qui dansaient...

Pourquoi cet attentat ? M. Yazid, depuis New York, entend l'expliquer : « *Il faut que la violence réponde à la violence.* » Le leader F.L.N. veut bien construire une « *Fédération nord-africaine qui s'entendrait avec la France* », il déclara « *sincèrement souhaiter un dialogue franco-algérien* » et refuse la responsabilité des actes terroristes contre les personnalités françaises mais il revendique, au nom du F.L.N., la paternité du terrorisme à Alger.

Cynisme

C'est-à-dire qu'il faut que des jeunes innocents meurent, parce que d'autres jeunes innocents sont morts. Ce cynisme politique a eu mardi dernier sa correspondance à Alger lors de l'enterrement des victimes de l'attentat de la Corniche. Contre le vœu des organisations pourtant ultras et qui avaient ordonné la grève, malgré la police et l'armée, malgré des appels au calme publiés dans une presse qui n'en avait jamais publié, des excités ont lavé eux aussi le sang par le sang et se sont vengés sur six musulmans innocents de l'assassinat des jeunes gens qui dansaient. Les scènes de lynchages ont été hystériques.



(United Press)

L'ÉMEUTE D'ALGER
Même les ultras s'inquiètent

Sur tous ces événements, sur le principe même de la violence contre les innocents, d'éminentes voix françaises se sont fait entendre. On attendait une voix musulmane. Depuis deux jours, elle est enfin venue. Non pas des milieux musulmans religieux; non pas des milieux F.L.N., mais d'une personnalité indépendante très connue à Alger : Mohamed Aziz Kessous.

Deux saisies

Instituteur, M. Kessous avait été rédacteur en chef d'*Alger Républicain* au temps où il était membre de la S.F.I.O. Il adhéra ensuite à l'U.D.M.A., ex-parti de M. Ferhat Abbas, et devint sénateur. Comme M. Ferhat Abbas, il crut un moment que M. Jacques Soustelle serait en mesure de régler le conflit algérien et fonda alors un hebdomadaire qu'il rédigeait entièrement seul et qui était intitulé *Communauté algérienne*. M. Robert Lacoste, après lui avoir permis un moment de continuer la publication de cet hebdomadaire, finit par faire procéder par deux fois à la saisie de *Communauté algérienne;* il n'en fallait pas plus pour conduire M. Kessous à saborder son journal. M. Kessous avait une position particulièrement difficile et impopulaire. Il était discuté de tous côtés. Les conservateurs lui reprochaient de faire campagne pour le Collège Unique et contre les représailles coloniales. Le F.L.N. lui reprochait d'avoir conservé des amitiés dans certains milieux officiels. Pour sa part, il continuait avec une remarquable ténacité à rester fidèle à son idéal : une Communauté algérienne dans un cadre français. Seul, il eut le courage, l'an dernier, au moment du massacre par les terroristes de quatre enfants français à Aïn-Beïda, de publier cette déclaration : « Moi, musulman, je pleure la mort de ces enfants comme s'ils étaient les miens propres. »

Aujourd'hui, dans la courageuse et difficile solitude qui est la sienne, il proclame :

> « *Alors que tant de Français de bonne souche condamnent courageusement ceux des leurs qui commettent des atrocités dans nos villes et nos campagnes, tout musulman bien né leur fera écho en condamnant avec une fermeté égale ceux des siens qui souillent par des gestes criminels la cause de la liberté en prétendant la défendre. Se taire davantage serait lâcheté ou complicité.* »

Il reste que l'illusion selon laquelle le retentissement des atrocités serait tel qu'il conduirait les alliés de la France à ne pas s'immiscer dans l'affaire algérienne et à prendre position contre le F.L.N., cette illusion est en train de se dissiper avec rapidité. Du massacre de Melouza comme des mesures de répression d'Alger, l'opinion américaine ne tire qu'une conclusion : c'est que la France est dans l'incapacité de protéger les musulmans qui lui restent fidèles, et dans l'incapacité d'empêcher les règlements de compte individuels. C'est ce que faisait observer en toutes lettres le *New York Times* de lundi :

> « *Plus les Français appellent l'attention internationale pour qu'elle se rende compte ou proteste contre les excès et les atrocités des rebelles nationalistes, mieux ils démontrent et soulignent leur incapacité permanente à pacifier l'Algérie.* »

Or les excès nouveaux, ces dernières semaines, de Melouza aux scènes hystériques d'Alger, montrent que le prolongement de la guerre, et la haine, liquident les modérés de chaque côté. Au point que même des organisations ultras d'Alger s'inquiètent ouvertement, et que des porte-parole du F.L.N. paraissent très embarrassés. Une initiative politique, de la part de la France, pourrait dans ces conditions trouver, de part et d'autre, une audience et des concours inespérés.

DOCUMENT

● L'Express ***a publié le document Ceccaldi. Son auteur en a nié l'authenticité. Il ment. Pourquoi ?***

Histoire d'un mensonge

DEPUIS plusieurs mois, le bureau de la Fédération socialiste d'Alger se plaignait du « camarade Robert Lacoste ». Chaque fois que les sept membres de ce bureau se rencontraient au siège de la rue du Duc-d'Aumale, c'était pour échanger des doléances. La situation allait de mal en pis et le socialisme se perdait à cautionner une politique désastreuse. Le ministre résidant n'était pas au courant de tout, sans doute, mais quand on le mettait au courant il n'en tenait pas compte.

Chacun prenait des notes, parlait de constituer un dossier, d'alerter le président Guy Mollet. Et puis on se séparait en espérant qu'à l'occasion d'un voyage les uns ou les autres pourraient informer les camarades de Paris.

Jusqu'à ce fameux jour où le malaise devint insupportable, les musulmans socialistes du bureau ayant déclaré qu'il leur serait impossible de rester au Parti si un coup de barre immédiat n'était pas donné à la politique de Robert Lacoste. C'était au début d'avril. Sur les sept membres du bureau, quatre décidèrent de « passer à l'action ». Deux aînés, Henry Doumenc et William Lévy; deux jeunes, Victor Mosta et Charles Ceccaldi-Raynaud, secrétaire de la Fédération. Et ce dernier prit l'initiative d'une réunion.

Quatre hommes

La réunion se limita à ces quatre hommes. Elle eut lieu le soir du 4 avril, au siège de la Fédération. Là, Henry Doumenc, William Lévy et Victor Mosta entendirent Charles Ceccaldi-Raynaud lire un rapport au président Guy Mollet. Ce rapport contenait à peu près tout ce que les membres du bureau se racontaient les uns aux autres au cours des réunions précédentes. Mais il contenait aussi d'autres informations, particulièrement précises sur les camps d'hébergement. Ancien commissaire de police, M. Ceccaldi-Raynaud avait été directeur des camps de Ben-Aknoun et de Beni-Messous et ses dénonciations étaient tirées d'une expérience personnelle.

Le rapport était extrêmement sévère pour M. Robert Lacoste. Les trois autres membres s'étaient même demandé si la sévérité n'était pas excessive. Après une discussion il fut convenu que William Lévy emporterait à Paris, dès le lendemain, les quatre copies de ce rapport et qu'il en remettrait une au président Guy Mollet. On se sépara en demandant à William Lévy d'être énergique et convaincant : tout dépendait désormais de sa mission.

William Lévy avait quelque mérite à se charger de ce rapport. Tandis qu'en effet il luttait pour que cessent les outrances de la répression, les terroristes avaient abattu son jeune fils. Entrepreneur de travaux publics, Algérien d'origine, il est membre de la S.F.I.O. depuis une trentaine d'années, c'est-à-dire depuis presque aussi longtemps que son ami Henry Doumenc. William Lévy avait été adjoint au maire d'Alger en 1945.

Démission

Il partit donc pour Paris le 5 avril, et dès le 6 il était reçu par le président Guy Mollet. L'entretien fut assez long (plus d'une heure). Personne n'a pu savoir ce qui s'était passé. Mais William Lévy avait l'air un peu rassuré et c'est l'impression qu'il donna à ses camarades à son retour à Alger.

Le plus anxieux demeurait cependant Henry Doumenc. Ancien sénateur, ancien président du Conseil général de Constantine, Henry Doumenc a consacré toute sa vie à la lutte pour une communauté algérienne égalitaire. Il vit en écartelé le drame algérien.

Le 19 avril, la Commission d'Information du parti radical décide de se rendre à Alger. Le 22 avril M. Lacoste déclare qu'il sera dans l'impossibilité de protéger les membres de la Commission radicale. Le 23 avril le bureau de la Fédération socialiste d'Alger prend lui aussi position contre l'arrivée de cette Commission.

Ce fut un coup de théâtre. Au siège

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS

DES le lendemain du massacre de Melouza, de nombreux journalistes étrangers, à Paris, demandèrent au gouvernement général l'autorisation de se rendre sur place immédiatement.

Cette autorisation leur fut refusée. Et ce ne fut qu'une semaine plus tard qu'un avion spécial fut mis à leur disposition pour se rendre sur les lieux.

C'est alors que les deux grandes compagnies américaines de radio et de télévision C.B.S. et N.B.C. refusèrent de se rendre dans ces conditions à Melouza. De même que les correspondants à Paris du « New York Times » et de l'United Press.

★

M. ROBERT LACOSTE, il y a six mois, prenait la décision par décret de mettre en place dans douze circonscriptions en Algérie des commissions administratives qui devaient remplacer les anciens conseillers généraux.

Trois mois plus tard, M. Omar Ben Kaddour Mourad, membre de la Commission administrative d'Alger, adressait sa démission au président de cette commission, M. Ali Kodja, lui-même démissionnaire.

Quatre mois plus tard, M. Akacha Messaoud adressait à l'inspecteur général, préfet de Constantine, sa démission de membre de la commission administrative de ce département.

Cinq mois plus tard, M. Chabane Abdelkader, membre de la Commission administrative de Mostaganem, adressait sa démission au préfet de ce département.

Ces démissions ont toutes été publiées par « Le Monde ».

L'un des intéressés, pour être certain qu'il en serait fait rapidement mention, proposa même de l'insérer à ses frais dans la rubrique des « Petites Annonces ».

★

M. FREDERIC-DUPONT, déjà spécialisé dans la défense des concierges, vient de déposer une ambitieuse proposition de loi qui vise « à faire disparaître l'état de clochard ». Emu du « spectacle affligeant donné par des individus qui couchent à même le sol », il propose non de leur offrir un lit ou de lutter contre la misère, mais de modifier la loi sur le vagabondage de telle façon que leur incarcération soit possible. Imaginez en effet que les clochards « refusent presque toujours l'hébergement qui leur est proposé par la police » ! Et pourtant leur état « est bien plus souvent la conséquence de la dépravation morale que de la misère ». Enfin, leur arrestation « n'est pas une atteinte à la liberté, car ceux qui ont l'obsession de la nuit au grand air peuvent toujours satisfaire leur désir de camping hors des grandes agglomérations urbaines ».

★

LE groupe Hersant, animé par le député de l'Oise, déjà propriétaire de « L'Auto-Journal » et de « L'Oise-Matin », vient de se rendre acquéreur de trois quotidiens de province. Un accord signé la semaine dernière lui donne en effet le contrôle du « Courrier du Centre-Centre-Ouest » édité à Limoges, de « L'Eclair du Berry » paraissant à Châteauroux et de « Brive-Information ». En outre, il a racheté également un hebdomadaire agricole « La Vie Rurale ».

★

UNE instruction ministérielle vient d'interdire la lecture dans les établissements pénitentiaires d'une publication jugée subversive: les « Pieds Nickelés ». Toutes les trois pages, Ribouldingue, Croquignole et Filochard, les héros de ces aventures qui ont fait la joie de plusieurs générations, s'évadent de cachots réputés hermétiques et de prisons sévèrement gardées, glissent entre les mains de la police et ridiculisent leurs gardiens.

B. G.

→

de la rue du Duc-d'Aumale, l'atmosphère était orageuse. On n'avait prévenu de cette initiative ni Henry Doumenc ni les deux membres musulmans du bureau. Henry Doumenc n'hésita pas une seule seconde : il rédigea sa lettre de démission du parti S.F.I.O. auquel il appartenait depuis trente-cinq ans. La lettre contenait notamment ce passage :

> « *En un long rapport et preuves à l'appui, le tout transporté à Paris par notre camarade Lévy, vous en avez instruit le président du Conseil. Le parti pourra en éviter les effets désastreux s'il sait prendre les décisions nécessaires, si pénibles soient-elles pour lui... Le scandale éclate à tous les yeux. Il est inconscient de tenter de le masquer par des manœuvres aussi répréhensibles que le scandale lui-même.* »

Le « truquage »

La lettre était adressée à Charles Ceccaldi-Raynaud, secrétaire de la Fédération. Le 28 avril, celui-ci réunit le bureau pour rendre compte de la démission d'Henry Doumenc. Mais il ne lut de cette lettre que les extraits qui avaient été publiés dans la presse, c'est-à-dire en sautant toute allusion au rapport remis au président Guy Mollet — rapport que l'on appelait, rue du Duc-d'Aumale, le « rapport Ceccaldi ». C'est-à-dire que déjà, le 28 avril, Charles Ceccaldi-Raynaud entendait effacer toute trace du document remis à William Lévy pour le président Guy Mollet.

Devant cette opération les deux membres musulmans du bureau donnèrent, eux aussi, leur démission.

Que s'était-il passé ? Comment expliquer le revirement de cet ancien directeur du Club des Jacobins qui s'était manifesté comme un « mendésiste » enthousiaste ? Suspendu dans ses fonctions de commissaire de police par M. Jacques Soustelle, il avait tenté, en février 1956, d'entrer dans un Cabinet ministériel : « *celui du président Mendès France de préférence,* écrivait-il à un député, *ou à défaut celui du général Catroux ou de n'importe quel ministre ou secrétaire d'Etat* ». Davantage dans une lettre manuscrite et adressée à ce même député, M. Ceccaldi-Raynaud annonçait qu'il était devenu « *le maître de la Fédération socialiste d'Alger* », ajoutant : « *ce sera utile pour obliger, le cas échéant, par ce canal, Guy Mollet à tenir compte des vues de P.M.F., car nous pensons ici que Guy Mollet ne fait pas le poids* ». Enfin, M. Ceccaldi-Raynaud ne devait pas cesser, tout au long de l'année 1956, de dénoncer, par différentes voies, la politique de Robert Lacoste.

« Discipline »

M. Ceccaldi est fonctionnaire. Il dépend directement du gouvernement général de l'Algérie. Mais cela ne peut pas tout expliquer. En fait, comme l'honnête William Lévy, comme le jeune Victor Mosta, il a été circonvenu. Une seule chose compte, lui disait-on au Cabinet du Gouvernement général comme dans certains milieux socialistes parisiens, c'est le Parti. Oui, il y a des difficultés, il y a des erreurs. Oui, la répression s'égare et les ultras sont nocifs, mais la patrie est en danger, la S.F.I.O. est en train de la sauver et il faut être fidèle aux hommes qui représentent le Parti. Regardez les communistes, jamais ils ne dénonceront un des leurs. La discipline à tout prix : voilà ce qui fait leur force principale.

Ce langage, qui indignait Henry Doumenc, ébranla William Lévy et finit par convaincre Mosta et Ceccaldi-Raynaud. Lorsque Henry Doumenc répond que s'il est socialiste c'est précisément pour mettre la vérité au-dessus du Parti et que de toute façon le Parti ne pourra jamais se laver d'une mauvaise politique algérienne, alors Charles Ceccaldi affirme : « Il faut faire confiance à nos élus, sinon il n'y a plus de Parti. Sinon, ajoute-t-il, nous serons rejetés dans la minorité des opposants contre laquelle tout le pays s'est prononcé. »

M. HENRY DOUMENC
« Je n'ai jamais menti de ma vie. »

Ce cas de conscience que provoque une nouvelle conception de la discipline socialiste, M. Henry Doumenc s'en est expliqué dans sa lettre de démission. Pour lui il ne peut y avoir cette sorte de raison d'Etat qu'est la raison de Parti quand cette raison vous conduit au mensonge, c'est-à-dire à la trahison même du socialisme. Le mensonge, pour Henry Doumenc, consistait à ne pas crier la vérité sur la répression, accepter la solidarité avec Robert Lacoste sous prétexte que le ministre résidant était S.F.I.O. Mais il devait y avoir un autre mensonge à la fois moins important et plus précis.

Les quatre copies du rapport Ceccaldi que William Lévy avait emportées dans sa serviette devaient circuler dans tous les milieux socialistes, et dans certains milieux M.R.P. Au point qu'au dernier Conseil national une importante personnalité S.F.I.O., qui a accepté, après bien des hésitations, paraît-il, de faire partie du nouveau gouvernement, avait demandé qu'il soit discuté de ce rapport. Le président Guy Mollet a non seulement reçu le document de M. William Lévy, mais il en a parlé à ses collaborateurs et il en a parlé à certains de ses ministres. C'était devenu un secret de Polichinelle si bien que lorsque d'abord le *Canard Enchaîné*, puis *Le Monde* en donnèrent des extraits et lorsque *L'Express* en publia, la semaine dernière, le texte intégral, de nombreuses personnalités socialistes et M.R.P. déclarèrent en avoir eu connaissance.

Le « démenti »

Le démenti ne vint pas de M. Guy Mollet. Il ne vint pas non plus de M. William Lévy, lequel, d'ailleurs, à nouveau frappé d'un drame personnel, était au chevet de sa nièce, victime de l'attentat terroriste au Casino de la Corniche dimanche dernier, et que l'on devait amputer des deux jambes. Il vint de l'auteur même du rapport ; de celui qui, devant trois témoins, l'avait lu, après l'avoir rédigé, et avant de charger M. William Lévy de l'apporter au président Guy Mollet. Ce démenti est d'ailleurs savant. M. Ceccaldi nie l'existence d'une « correspondance » mais non d'un rapport. Il nie que le bureau de la Fédération socialiste d'Alger ait jamais eu à rédiger un tel texte mais il ne nie pas que le groupe des quatre socialistes du bureau l'ait rédigé.

Il déclare « *qu'en ce qui concerne le bureau de cette Fédération* » il s'agit d'un faux, mais il ne déclare pas qu'en ce qui concerne les personnes en cause le document est apocryphe. Enfin et surtout il n'apporte aucune contestation directe ou indirecte aux faits contenus dans ce rapport alors que ce sont des faits assez graves pour avoir ému le parti socialiste tout entier et pour avoir suscité à Paris et à Alger l'extraordinaire pression sur la Fédération algéroise de la S.F.I.O.

Le courage

Interrogés, M. William Lévy, si douloureusement atteint, et M. Victor Mosta, désormais fonctionnaire à Paris, se sont réfugiés derrière la discipline de parti pour ne pas témoigner. Pourtant ce dernier, notamment, a été particulièrement mis en cause par M. Henry Doumenc. dans une confirmation publique.

> « *Je n'ai jamais menti de ma vie,* dit Henry Doumenc avec tranquillité, *et ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer. Le document existe, il a été rédigé par M. Ceccaldi-Raynaud, il a été remis par M. William Lévy à M. Guy Mollet. Le socialisme consiste à dire toutes ces vérités, quelles que soient les pressions.* »

En tout cas, le 6 avril, le président Guy Mollet savait ce que les socialistes d'Alger pensaient de M. Robert Lacoste. On ne s'est pas préoccupé un seul moment de vérifier les témoignages. On s'est seulement évertué à faire pression sur les témoins. On avait compté sans l'héroïque honnêteté d'Henry Doumenc. Sans l'honnêteté socialiste d'Henry Doumenc.

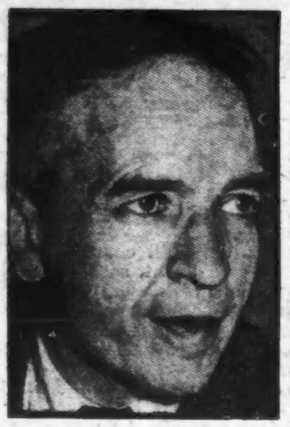
J. D.

OLD ENGLAND
12, Bd des Capucines — Paris
Prêt à porter
dans la meilleure
qualité anglaise
Imperméables . Gabardines . Pantalons
Pardessus . Vestes de sport . Blazers
Complet "Ready Made"
32.000 Fr.

l'homme heureux porte une chemise Elysées Soieries
55, Champs-Élysées
et pour l'été
le PYJAVESTE le PYJAKO le PANCHERO
CHEMISES aérées et CHEMISES de vacances
le plus grand choix de Paris
en chemises de luxe
3 longueurs de manches par encolure

LES FRANÇAIS AU BORD DE L'EUROPE

par Alfred SAUVY



ALFRED SAUVY

C'EST une étrange aventure qui arrive aux Français : au moment même où ils cherchent à s'isoler, à abriter une vie quiète, perdant tout désir d'expansion, tout esprit de mission salvatrice, les voilà nantis d'une étrange invitation non à table, mais à un chantier.

Et c'est très vite le désarroi, car cette question nouvelle ne figure pas dans les codes du savoir-voter et du savoir-opiner, dont sont pourvues les diverses classes sociales.

Pour les communistes, cependant, pas d'hésitation : le vent d'Est ne souffle pas, pour le moment, dans cette direction. C'est le seul groupe national à être muni de l'assortiment de slogans propres à empêcher de penser.

Pour le paysan, la suppression des frontières terrestres doit signifier l'écoulement des produits excédentaires ; c'est un adjuvant de la distillation.

Le socialiste, lui, n'est pas à la recherche de débouchés, mais d'idées. Ce n'est pas l'excédent qui le préoccupe, mais la pénurie. L'Europe est « le portique ouvert sur les cieux inconnus ».

Pour le bourgeois nationaliste, s'unir à d'autres nations semble aussi incongru que, pour les habitants de Beaucaire, de former une commune unique avec Tarascon. L'ennemi, chacun sait ça, c'est le voisin.

Pour le bourgeois matérialiste, l'Europe, petite ou grande, mais nécessairement limitée à l'Oder-Neisse (en attendant mieux) c'est, avant tout, le moyen de contenir ou de refouler l'ennemi communiste. Redoutable sera certes la concurrence économique des autres pays, mais on en sera quitte pour se rattraper sur les salaires et les charges sociales.

Pour les financiers, économistes, atterrés par les faiblesses de l'Etat, le champ ouvert, ce sera la fin des hémorragies démagogiques de droite et de gauche. L'Europe, c'est la vertu obligatoire.

Pour d'autres, la situation est moins claire. Les divers courants et arguments viennent interférer dans leurs têtes ou se succéder, au fil des jours.

Et les rancunes personnelles de jouer : certains sont pour l'Europe — sans se l'avouer — parce que Thorez est contre, d'autres sont anti-européens, sans se douter que, dans leur inconscient, joue très fort la crainte de penser comme Pinay ou Paul Reynaud.

L'idée-force l'emportera tôt ou tard

Et tout cela donne un étrange imbroglio, un monstrueux mélange dans les groupes, dans les cerveaux, dans les partis. La question de l'Europe est beaucoup plus fatigante, moins confortable que l'enseignement libre ou le privilège des bouilleurs de cru.

Si divisés ou désemparés qu'ils soient devant ce trouble-fête, la plupart des Français le considèrent sous le même angle, qu'ils soient « pro » ou « anti » : tous cherchent dans l'Europe ou la non-Europe *le moyen de conserver quelque chose.* Mais ce quelque chose varie naturellement selon les individus et les groupes.

Que veulent-ils conserver ? Selon les cas, une Europe fractionnée, leurs profits, leurs débouchés, leur idée de l'empire colonial, leur péché mignon, l'ennemi séculaire, leurs privilèges, leurs cartes murales, leur emploi, leur statut, leur technique périmée, etc.

On proposerait aujourd'hui, aux sujets de M. Coty, le Paradis lui-même ou bien l'Enfer, le vrai, qu'ils demanderaient d'abord si ce changement va attenter au cours du blé, à l'âge de la retraite, à l'enseignement du droit romain, au dimanche motorisé, au repas de midi, à la valeur locative ou à la parité de prix du sucre et de l'alcool.

Il faut vraiment des esprits exceptionnellement bien trempés (on ne sait dans quoi, il est vrai) pour savoir juger toute perturbation, selon son pouvoir conservateur.

L'Europe qui nous est proposée par le marché commun est conservatrice ; les attaques contre elle ne le sont pas moins.

En dehors de quelques idéalistes, la suppression de barrières économiques n'est envisagée que sous l'angle du partage. Qui va gagner ? Les Allemands ou nous ? Les Italiens ou nous ? Les « Européens » nous assurent que le traité nous avantage, les « anti » nous démontrent que nous sommes les victimes.

Petite vue, petites vues. Ce qu'il faut regarder

> **L'Europe du marché commun est conservatrice. Les attaques contre elle ne le sont pas moins**

d'abord, *c'est la création éventuelle de richesses supplémentaires,* à la faveur de l'union. S'il n'y en a pas, autant rester chacun chez soi. Si ces richesses peuvent être dégagées, il y aura un moyen de satisfaire tout le monde. Nous reprendrons plus loin ce point essentiel.

Rares sont ceux qui essaient de regarder le monde et l'avenir, de dégager l'horizon, de chercher la ligne de l'Histoire.

L'Europe, petite ou grande, c'est tout petit ; négligeable en superficie, ce cap, ce promontoire de l'Asie est, en population, moins que l'Inde, à peine la moitié de la Chine. Et les proportions changent constamment à notre désavantage. Nos conflits actuels apparaîtront à l'historien de la même dimension que ceux du temps de César, entre Eduens et Séquanais ou, plus tard, entre Armagnacs et Bourguignons.

Ces comparaisons ne prouvent certes rien ; mais ce qu'il faut en retenir, c'est que ces vues plus larges sont surtout le fait de conservateurs. Et ici, nous constatons, une fois encore, une déplorable impuissance des gauches françaises à s'unir en vue d'une marche en avant. Elles ne s'accordent que dans le « non » ; regrettable, car, à ce jeu, elles aussi seront mangées par César.

Cette passivité, ce négativisme laissent le conservatisme social maître d'une idée qu'il peut exploiter à son profit. Les « Europes » antérieures, depuis Henri IV ont toujours été le fait de progressistes. Mais, à l'Europe conservatrice qui nous est proposée, aucune réplique n'a été donnée d'une Europe en marche, vers un socialisme adapté à ses moyens.

Le passé est, de toute façon, compromis. La technique étant en mouvement, les institutions suivront tôt ou tard. L'Europe doit muer. L'idée-force l'emportera finalement et, faute de compétition, sera provisoirement mise au service de la bourgeoisie d'affaires qui a su l'utiliser.

Démolir c'est la clef du progrès

Que, sous la forme actuellement prévue, l'Europe paraisse un reflux du libéralisme, donc un retour en arrière, n'est pas douteux. Mais des voies importantes sont ouvertes du même coup au progrès. Le progressiste doit regarder loin et accepter un recul momentané, s'il est chargé de lendemains fertiles.

Les « pro » et les « anti » s'accordent souvent à reconnaître que le marché commun mène à l'union politique, qu'elle soit souhaitée ou redoutée. Mais ici se place un curieux paradoxe :

Les adversaires progressistes du marché commun lui reprochent de vouer les gouvernements à l'impuissance, tandis que les seigneurs des affaires dirigeront à loisir. A toute réforme sociale, il sera répondu : Concurrence ! Concurrence ! c'est-à-dire alignement sur le moins social. Et comme les entreprises risquent de s'entendre plus vite que les syndicats (lutte entre communisme et social-démocratie), ce serait, sur le plan social, un recul d'un demi-siècle. Dans ces conditions, ce sont les peuples qui devraient souhaiter une unité politique suffisante pour permettre au nombre de faire sentir sa force.

Et inversement, ce sont les conservateurs qui devraient souhaiter le maintien, aussi longtemps que possible, de la division politique, dans l'unité économique.

En fait, les positions sont bien différentes, à cause des courants nationalistes purs et surtout de l'attitude vis-à-vis de l'Union Soviétique.

Tous ces calculs terriblement logiques, trop logiques, pèchent par le juridisme qui imprègne nos esprits. L'indépendance est un bel idéal qu'on a quelque répugnance à détruire, par une signature au bas d'un traité. *Mais la corde peut se passer autour du cou et se serrer, sans aucun contact.* L'hiver dernier, le souci de maintenir la promenade du dimanche a obligé le gouvernement français à céder aux pétroliers et au gouvernement américain, abandonnant des projets politiques qui, bons ou mauvais, étaient les siens.

Tout aussi vain est d'imaginer la France isolée poussant constamment vers le progrès social, bien en avant de l'Allemagne conservatrice. S'exerçant dans le monde entier, la concurrence allemande ne disparaîtra pas, parce que nous aurons dressé une ceinture supplémentaire de fortifications. Si nous n'exportons pas nos produits, nous vivrons dans la chicane et la stagnation, tandis que les salaires allemands et les réalisations sociales dépasseront les nôtres.

L'indépendance dans l'isolement est-elle concevable ? Certes ; elle conviendrait à un peuple de héros ou de sages, à une nation de Cyranos ou de Diogènes. Mais le Gascon ou le Cynique d'aujourd'hui veut sa 4 CV, sa machine à laver ou ses sports d'hiver.

Où est le nationaliste farouche, le pur défenseur de l'indépendance qui élève la voix pour proposer les mesures draconiennes dont il faudrait payer cet objectif, noble entre tous ?

Mais, dit-on, de petites nations ne sont-elles pas parfaitement viables ? Puisque la Suède, la Belgique, la Suisse, sont prospères, *a fortiori* la France ne pourrait-elle l'être davantage ?

Ici encore, le logicien est désespérant, car il ne table que sur un seul facteur. Un pianiste qui taperait toujours sur la même note ne jouerait pas faux, mais son récital n'aurait aucun succès.

→

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE SECRÉTARIAT
prépare
en UNE ou DEUX ANNEES à
TOUTES LES CARRIERES DU SECRETARIAT
MEDICAL (Secrétaire et Assistante)
COMMERCIAL - JURIDIQUE
SECRETARIAT DE DIRECTION
Tous nos programmes comportent, en même temps que deux langues étrangères, l'étude simultanée de la sténographie et de la sténotypie, sans lesquelles on ne saurait former de véritable secrétaire
40, RUE DE LIEGE
PARIS (8e) - EURope 58-83
Métro : Saint-Lazare et Europe
RENTREE LE 1er OCTOBRE

chez votre Tailleur
Jeunesse de LAJEUNESSE
la draperie qui tient

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
TAILLEUR
CHEMISIER
CHAUSSEUR
Importations Italiennes et Anglaises
38-40, AVENUE VICTOR-HUGO

ETS PYRENEX
SANDALETTES « CONCHITA »
CAOUTCHOUC
CUIR ET CHROME
CALIFORNIA VULCANISÉ
★
SALIES - DE - BEARN
(Basses-Pyrénées)
TELEPHONE : 169

AU BORD DE L'EUROPE

Les petits pays respirent davantage que les moyens, comme la France, parce qu'ils sont en quelque sorte condamnés à un commerce extérieur intense. La Belgique importe et exporte deux fois plus que la France par habitant, la Suisse trois fois plus.

Le grand pays s'en tire par le marché intérieur, le petit par le marché extéreiur. En principe, la France aurait pu développer son agriculture autant que le Danemark, son horlogerie autant que la Suisse, sa marine autant que la Norvège, mais elle ne l'a pas fait, à cause de sa dimension critique, à cause de l'esprit d'isolement qui l'a inspirée.

Construire est beaucoup plus facile que détruire ou réparer. Démolir, c'est la grande affaire, la clef du progrès. Electronique, atome, plastique, etc., fort bien, mais nous pourrions aller beaucoup plus vite et sans cahots, sans l'immense poids des institutions attardées, allant des méthodes du Parlement à la commission des sites ou de l'enseignement économique au bureau des hypothèques. Un Louis Armand, un Le Corbusier, un Francis Perrin, un Robert Debré doit, en sus de sa propre tâche, traîner des milliers d'anonymes, assis dans des chars aux roues carrées et freins bloqués.

Il s'agit donc moins de construire une Europe que de démanteler d'épaisses fortifications, dont la douane n'est que l'aspect concret.

Un pas en avant sans s'engager

Telle a été, semble-t-il, l'idée initiale de Jean Monnet. La communauté charbon-acier ne devait être qu'une brèche dans l'édifice. A ceux qui lui reprochaient le déséquilibre de son système (« ça ne tient pas debout »), il répondait que, précisément, le déséquilibre crée le mouvement. Telle une division blindée qui perce un front, puis élargit la brèche, le charbon-acier devait permettre de prendre à revers toutes les lignes Maginot nationalistes.

Seulement, ce grand politique (qui pourrait lui contester ce titre ?) ne sut pas choisir son point d'attaque. Techniquement, le charbon-acier, vieux secteur stabilisé, voire en déclin relatif, était aussi peu indiqué que possible pour tailler de grands pans d'avenir. Dès lors, comme les généraux de 1915, Monnet vit sa brèche colmatée, sorte de hernie monstrueuse.

Le marché commun prend une autre voie. Ce n'est plus la Champagne, mais la Somme : la percée est remplacée par l'assaut général, mûri savamment, échelonné dans le temps, à partir de l'année A. On ne compte plus sur la force contagieuse de la destruction, mais sur une laborieuse et patiente obstination.

Aucune grande œuvre politique ne s'est édifiée aussi méthodiquement dans le passé. L'avenir ne se tabule pas en indicateur de chemin de fer. Quelque novateur fait table rase, ouvre une voie, dans laquelle se précipitent des milliers de fourmis.

Si tant de vues émises sur l'avenir par les meilleurs penseurs ont été démenties, ridiculisées, c'est que la société va vers une complication toujours plus intense (le « tumulte insensé » de Barrès), alors que les rêves cherchent tous à simplifier. Nous ne concevons bien que le concept nation ou supernation à forme fédérative et nos juristes épluchent avec soin la constitution helvétique ou américaine. Mais les nouveaux réseaux qui se tressent aboutiront à quelque monstre nouveau, dont les contours ne seront codifiés et expliqués qu'après coup. Le traité du marché commun n'a que la valeur d'une intention, ce qui est déjà beaucoup, il est vrai, mais risque d'être stoppé au premier fil de fer, même non barbelé.

La solution la plus opportune ne doit pas être logique, mais déplaisante à l'esprit consciencieux. *Elle consisterait à faire un pas en avant, qui, tout en étant aussi productif que possible, n'engagerait rien de façon décisive.* Il serait temps, après cette première étape, de faire le point et de voir si et comment il convient d'aller plus loin.

Il existe un grand nombre de produits, de fabrications qui ne trouvent, dans aucun pays d'Europe, un marché suffisant. De ce fait, chaque pays a le choix entre :

L'importation d'origine américaine (au détriment de l'emploi et du mouvement d'affaires national) ;

La fabrication protégée, à prix de revient excessifs.

Les Etats-Unis profitent de cette situation et peuvent vendre, dans chaque pays d'Europe, des articles largement amortis sur leur grand marché.

Voici, par exemple, l'industrie du film. Elle exige un large marché, car le coût d'une copie positive supplémentaire est insignifiant, en regard des frais généraux de production. Bénéficiant de ce vaste marché, les Etats-Unis peuvent exporter en Europe des films parfois... modestes, prélevant quelques précieux dollars, qui seraient bien utiles à l'achat de coton ou de pétrole. La France importe directement des Etats-Unis pour 300 millions de films, et autant par l'intermédiaire de l'Angleterre ; ses exportations, en revanche, sont très faibles. Les autres pays d'Europe sont à une enseigne semblable. L'institution d'une barrière commune permettrait de remplacer ces importations, sans contrepartie, par de larges échanges intérieurs, et cela sans dépréciation qualitative. *Tous les pays y gagneraient.* Le système de coproductions n'est qu'une tentative timide, tout juste propre à souligner l'absurdité de notre fractionnement.

En outre, des exportations importantes pourraient donénavant prendre place, grâce à la modicité du prix de revient marginal et l'installation d'agences communes à l'étranger, de taille à lutter avec celles des Américains.

> **La décision cruelle qui se présente est un choix entre deux formes de dépendance**

Ce qui est vrai pour le cinéma se retrouve, en termes un peu différents, pour de nombreux produits de l'industrie mécanique : aviation, machines agricoles, optique, électronique, appareils de médecine et de chirurgie, etc., et même l'industrie automobile.

L'industrie française a fait un brillant effort et songe à exporter. Mais ce résultat est problématique. Le prototype de la Caravelle a coûté 8 milliards ; tout en le passant par profits et pertes, l'exploitation elle-même ne peut être financièrement équilibrée qu'à partir de 150 exemplaires. Il est à craindre que le 150e ne sorte tout à fait démodé.

Et, de toute façon, même si nous parvenions à lutter contre les Américains, ce résultat ne serait obtenu qu'en payant des salaires trois fois moindres. Une industrie européenne pourrait conquérir tout le marché mondial. L'Angleterre, dont l'aviation lutte avec peine, y viendra aussi, tôt ou tard.

Il faudrait naturellement dénoncer certains articles du G.A.T.T. pour maintenir indéfiniment le fractionnement si utile aux grands et prévoir des statuts différents suivant les branches, de la concurrence pure à la répartition avec spécialisation.

Pourquoi une telle voie n'a-t-elle pas été choisie ? Parce qu'elle paraît à tous imparfaite, et ne satisfait aucun idéal.

Les « anti » ne veulent tendre aucune main au Diable. Voyant une mauvaise Europe, ils se sont persuadés que la barrière douanière est l'institution la plus sage de l'humanité et que toute coopération entre voisins sent le soufre. Nous avons déjà déploré ce négativisme, cette pure défensive, style ligne Maginot.

Les « pro » sont déçus d'un projet limité, qui pourrait finir par constituer une fin en soi, bien éloignée de leur idéal. Et surtout, bien au fond, ils ont peur de déplaire aux Américains. Ceux-ci feraient naturellement les frais de l'aventure, le dollar perdant une partie de sa suprématie. Et déjà des émotions se sont manifestées à Washington et surtout à Chicago ou New York de certains projets actuels. La bienveillance des Etats-Unis vis-à-vis de l'Europe n'a qu'un fondement politique. Il s'agit de bien souder ses troupes.

La France ne doit pas être Narcisse

Il nous parait cependant qu'il convient d'utiliser tout moyen d'aller en avant, sans courir le risque d'un échec cuisant qui laisserait la vieille Europe plus désemparée qu'auparavant.

Pourquoi la France est-elle plus hésitante que les autres pays, malgré sa position centrale qui semble l'avantager ?

A cause, précisément, de cette position centrale qui lui permet de faire attendre les autres pays, sûre que rien ne se fera sans elle. La vieille rivalité franco-allemande et le souvenir de la récente occupation jouent aussi leur rôle, entourés d'une troupe braillarde de complexes d'infériorité mal placés. Dans vingt ans, nous formerons une population plus jeune que l'allemande. Mais comme un siècle de stérilité et de vieillissement pèse aujourd'hui sur nos esprits et nos cœurs, nous regardons désespérément en arrière, vers « l'Algérie française », et des formes de domination qui disparaissent. Nos enfants et petits-enfants seront confondus que nous ayons pu nourrir si longtemps le rêve d'une autarcie franco-africaine où 43 millions de Français épris de sécurité, désireux de ne rien changer, se barricadent, en enfermant avec eux 40 millions d'Africains affamés et illettrés, tout en manifestant leur vive répulsion vis-à-vis de toute fiscalité.

« Pro » et « anti » s'accordent à penser que la décision à prendre est importante. Mais entre l'attachement et l'isolement, la plupart ont choisi, sans véritable réflexion.

On en vient même à se demander s'il a jamais été entrepris une étude sérieuse, approfondie, autre que juridique, et cela aussi bien pour la C.E.C.A. que pour le marché commun.

En matière de décisions prises à la légère, nous pouvons certes nous mettre à l'abri de spectaculaires précédents. Derrière nous se présente un joli lot de coups de tête, de tirages à pile ou face, d'applications consciencieuses de la loi du moindre effort et de la moindre réflexion.

Ces frivolités ne constituent pas une justification. *La décision cruelle qui se présente n'est pas un choix entre la souveraineté et la dépendance. C'est, comme toujours, et plus que jamais, entre deux formes de dépendances qu'il faut choisir.* Nous avons esquissé plus haut un moyen de retarder la véritable décision, tout en avançant en reconnaissance.

Cette solution peut être proposée et creusée, que le marché commun soit ou non ratifié. S'il ne l'est pas, elle constitue la solution de rechange qui permet de ne pas mettre la France en trop mauvaise position internationale. Si le marché est ratifié, il ne sera sûrement pas appliqué dans sa forme primitive, et de loin. Il a surtout, répétons-le, la valeur d'une intention. Celle de ne pas « retrancher » la France, dans les deux sens du mot, de ne pas céder à l'affreux onanisme poujadiste.

Si nous nous distinguions du reste des Européens, par de hautes vertus civiques ou des aptitudes spéciales à l'investissement et au progrès, ce retranchement serait assez édifiant et peut-être efficace. Il ne serait pas moins recommandable, si nous nous signalions par une grande modestie des objectifs et un sage détachement des biens de ce monde. Mais il faut savoir accepter les moyens de ses fins.

Appuyée sur ses grands principes humains, sur une culture d'une exceptionnelle richesse et sur une jeunesse qui monte, la France peut jouer, dans le monde, un rôle brillant. Mais ce n'est pas celui de Narcisse.

A. S.

(*Copyright « L'Express ».*)

SOCIETE DES LAITERIES de la VALLEE de la VIRE ET DU COTENTIN
CAPITAL 360 MILLIONS
H. CLAUDEL
PONT-HEBERT (Manche)
TELEPHONE 25
Les meilleurs beurres et fromages de Normandie

LES TISSUS
J. L. Marmor
MADE IN FRANCE
BUREAUX DE VENTE :
8, rue du Sentier
PARIS 2e
Tél. Gut. 40-71 à 73. Adr. tél. Marmor

C'est votre papier à lettres
QUI VOUS REPRÉSENTE
Faites-le exécuter en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE
IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11e
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

Pour votre ORGANISATION COMPTABLE consultez
Kalamazoo
Une de nos solutions :
Gagner 70 % sur le temps consacré hier à l'établissement de la paye.
Votre résolution : Connaître
Kalamazoo
et adopter la solution KALAMULTY
Sans engagement prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81 - Postes 46 ou 47
51, rue Emile - Zola
MONTREUIL (Seine)

TUNISIE

● ***Les armes partent, des hommes tombent. Après deux ans de guerre d'Algérie, Bourguiba retient encore son peuple au bord de la guérilla, mais...***

La fièvre monte

LE sang a coulé cette semaine en Tunisie comme aux plus sombres jours du Protectorat. La situation n'a jamais été aussi tendue; pas même en octobre dernier au moment de l'interception par les Français de l'avion qui transportait Ben Bella et ses compagnons. 'ujourd'hui, les crédits sont coupés. Les capitaux français refluent vers la métropole. Les fonctionnaires ne veulent pas renouveler leurs contrats.

En deux semaines divers incidents ont provoqué la mort de 31 civils et militaires et fait des dizaines de blessés. Ici c'est un camion de ravitaillement qui est mitraillé. Là c'est un soldat qui est abattu à bout portant par un inconnu. Ailleurs un convoi se heurte à des barrages élevés par la garde nationale tunisienne, renforcée par des volontaires. Aïn-Draham, Kettana, Gabès, Tunis même, autant de lieux de rencontres meurtrières ou d'attentats...

Communiqués

Presque journellement gouvernement tunisien et ambassade de France publient des communiqués contradictoires, et chacun rejette sur l'autre les responsabilités. Dans le peuple la fièvre monte. Les vieux slogans de la «lutte pour l'indépendance » réapparaissent. Les enfants ont commencé par jeter des pierres, maintenant les armes partent. Les militaires français, eux, acceptent mal leur impuissance : ils ne peuvent ni venger leurs morts ni surtout aider leurs camarades qui se battent en Algérie, alors que l'aide tunisienne aux rebelles est devenue quasi officielle.

« *J'interdis tout déplacement sans autorisation à l'armée française* », a décrété Bourguiba. « La liberté de mouvement de nos troupes ne saurait être mise en cause », a riposté l'état-major français. Et le Quai d'Orsay précise que le statut juridique des forces françaises ne saurait varier jusqu'à ce que de nouveaux accords définissent la « défense commune ». Ce statut juridique a résisté à deux ans de guerre d'Algérie : il ne compte plus guère aujourd'hui en face de l'hostilité d'un peuple que Bourguiba a retenu le plus longtemps possible. Les conventions avaient fait de l'armée française une armée alliée. Elle est actuellement considérée par les Tunisiens comme une armée d'occupation.

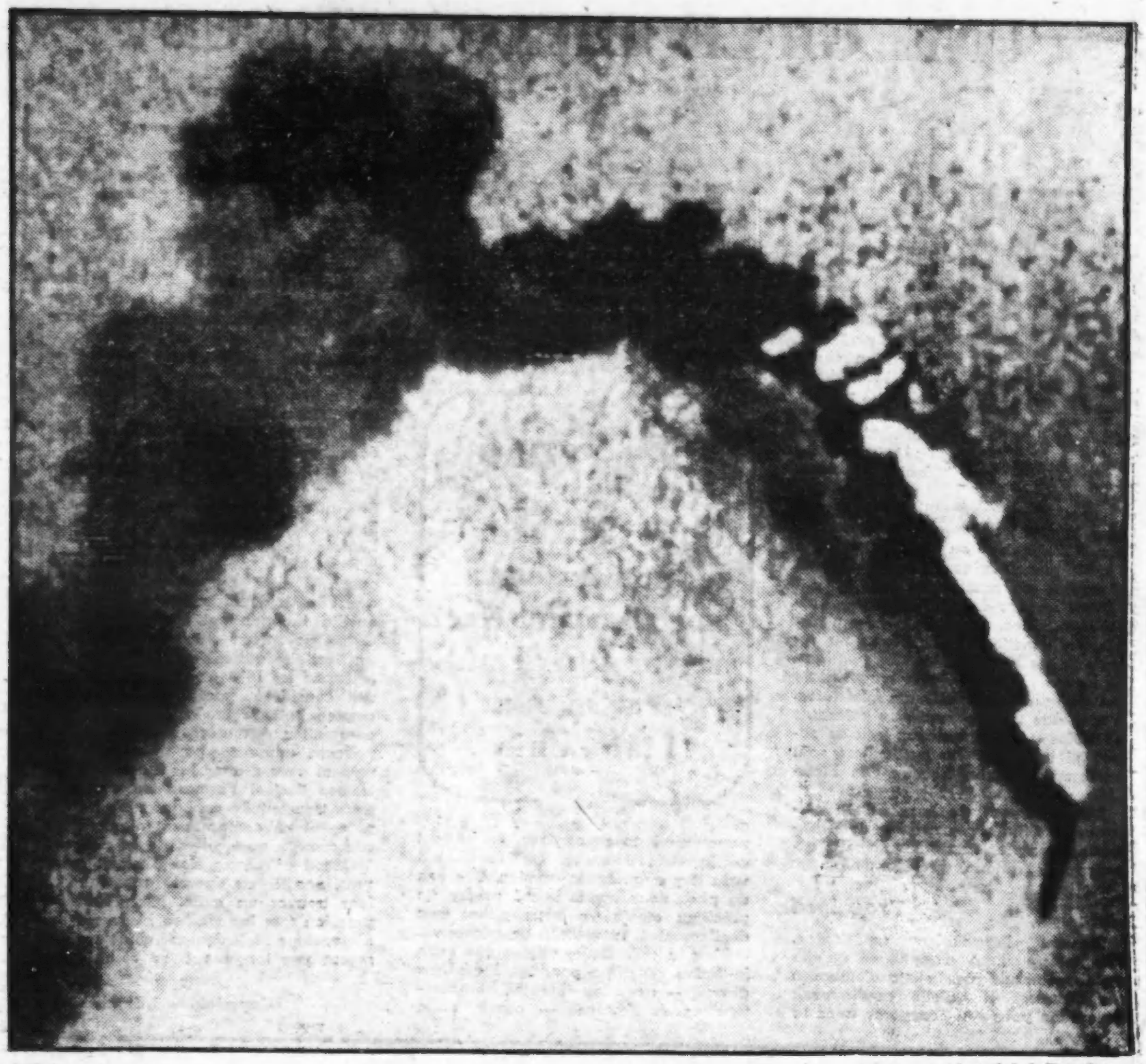
Le choix

Bourguiba, pourtant, n'avait pas caché ses intentions : l'alliance militaire avec la France s'imposait pour son pays. La France, comme elle l'a fait au Maroc, aurait pu former et armer les futures forces tunisiennes. Le seul problème était de trouver une formule qui conciliât l'indépendance tunisienne et le rôle des soldats français. Or leur présence même est aujourd'hui en cause.

« Négocions l'évacuation », demande le leader tunisien, en proposant pour l'instant de cantonner les troupes françaises dans la zone de Bizerte. Et l'hebdomadaire tunisien *L'Action* écrit :

> « *Le prochain gouvernement de la France aura à décider dès les premiers jours de négocier avec le gouvernement tunisien l'évacuation des troupes françaises ou au moins leur repli sur une base. Sinon la bataille sera engagée sur les plans intérieur et diplomatique aussi bien qu'au Conseil de Sécurité.* »

Convoqué par M. Christian Pineau, samedi dernier, après les incidents à Gabès, M. Masmoudi, ambassadeur de Tunisie à Paris, confirma que c'était bien là le point de vue de M. Bourguiba. M. Masmoudi fit observer que, du fait du conflit algérien, l'armée française de Tunisie et les Algériens de Tunisie étaient particulièrement nerveux et que l'interdépendance était bloquée. Ainsi le prochain ministre des Affaires étrangères va-t-il se retrouver devant le même choix que MM. Alain Savary et Maurice Faure : ou solution du problème algérien ou risque de guérillas généralisées en Afrique du Nord.



(Associated Press)

LA FUSÉE « ATLAS »
2 km. à la verticale, puis l'explosion...

ARMEMENTS

● ***Pour ses débuts dans le monde, « l'arme absolue » a déçu ses constructeurs...***

Première mondiale

LES premières victimes de « l'arme absolue » — fruit de dix ans d'efforts de l'U.S. Air Force — ont failli être américaines. La fusée intercontinentale *Atlas*, essayée pour la première fois mardi dernier au-dessus de la base de Cape Canaveral, en Floride, a en effet explosé en l'air quelques secondes seulement après son lancement. Une pluie de morceaux de métal chauffés à blanc est retombée dans la mer à proximité de la côte, mais aucune des vedettes militaires qui patrouillaient devant la base n'a été atteinte.

L'expérience devait marquer une date dans l'histoire des techniques de destruction. L'*Atlas* est le plus puissant des 300 modèles de fusées déjà mis au point par l'armée de l'air américaine, le seul qui mette tous les points de l'U.R.S.S. à portée du territoire américain. D'une longueur de plus de trente mètres, l'*Atlas* doit s'élever à une altitude de 2.500 kilomètres et atteindre la vitesse de 25.000 km-h. Sa portée est de 8.800 kilomètres.

Lueur orange

Dans la matinée de mardi, les curieux qui se pressaient derrière les barrières qui interdisent l'accès de la base de Cape Canaveral virent les grues géantes dresser la fusée sur son socle. A 14 h. 38, ils la virent s'élever verticalement sur une boule de feu orange jusqu'à une altitude de 2.000 mètres environ, puis se mettre à osciller avant d'exploser dans une gigantesque lueur orange. Des centaines de baigneurs qui se trouvaient sur les plages voisines observèrent l'explosion et virent retomber les débris.

Les services d'information de la base se sont contentés de confirmer « *qu'une fusée avait bien été lancée dans l'après-midi* », mais ils n'ont pas dit si l'*Atlas* avait explosé tout seul ou si les spécialistes l'avaient détruit volontairement en constatant qu'il prenait une mauvaise direction.

OH! PARDON...

● En fait, il s'agit de projeter sur le monde musulman l'éclairage psychologique de « Brazzaville » dans le cadre de l'Etat-arbitre qui sera précisé dans le futur statut.
(« *Le Figaro* », 25 mai 1957.)

ANGLETERRE

● ***Pour les Anglais, le mot « démocratie » a encore un sens précis. Un ministre vient de l'apprendre à ses dépens grâce au téléphone.***

Les petites exceptions

JEUDI dernier, les députés anglais s'apprêtaient déjà à partir en vacances, quand un député travailliste, M. Lipton, demanda à poser une question au ministre de l'Intérieur, M. Butler :

« *Un avocat*, dit-il, *est venu se plaindre auprès de moi qu'une conversation téléphonique entre lui-même et un de ses clients ait été enregistrée sur une table d'écoute. Est-il possible que ce soupçon soit justifié ?* »

M. Butler, calmement, comme s'il s'agissait d'une affaire insignifiante, répondit : « *Oui !* »

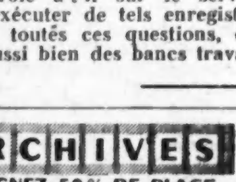
Un silence impressionnant s'établit aussitôt dans l'assemblée. Depuis longtemps, certes, on soupçonne les services de sécurité anglais d'employer des tables d'écoute. Mais qu'un ministre puisse, en plein Parlement, admettre leur utilisation comme allant de soi, paraissait impossible. Les Anglais ne plaisantent pas avec le respect de la démocratie. Pour les députés, l'affaire était invraisemblable. M. Butler se trouva bientôt au centre d'un violent orage, d'une explosion de colère comme la Chambre des Communes en a peu connu.

La presse intervient

Devant ce déclenchement de passion, le ministre de l'Intérieur essaya d'expliquer qu'il s'agissait là d'un cas exceptionnel et que, sans sa permission personnelle, aucun service gouvernemental ne se permettait une telle intrusion dans la vie privée des citoyens. Mais cette réponse ne fut pas jugée suffisante. Combien d'autorisations de ce genre a-t-il octroyées récemment ? Dans quels cas accepte-t-il l'utilisation de tels procédés ? Quel contrôle a-t-il sur le service chargé d'exécuter de tels enregistrements ? A toutes ces questions, qui fusaient aussi bien des bancs travail-

→

Bijoux au coffre ?
Une meilleure offre
CHEZ E. OXEDA
334 rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-58 - RICHELIEU : 81-80

ARCHIVES
GAGNEZ 50 % DE PLACE
en RELIANT instantanément avec
ORPO - PLANAX
système simple, propre, bon marché, vos
DOCUMENTS, REVUES, J. O.,
PERIODIQUES, DOSSIERS
de toutes dimensions et de toutes épaisseurs
AUTRES ECONOMIES :
80 % sur la reliure
90 % par la suppression des achats de classeurs, chemises, dossiers, fournitures diverses
Une reliure ORPO-PLANAX coûte environ 15 fr.
L'équipement ORPO-PLANAX (brevets tous Pays) peut être amorti en quelques semaines

Demandez prospectus :
ORPO 12, RUE CAUMARTIN PARIS-9e - OPE 30-47
Concessionnaire Exclusif des Duplicateurs Electriques de précision PRINT-FIX, des photocopieurs DUPLOMAT

UNE GIFLE DIPLOMATIQUE

par Aneurin BEVAN

ANEURIN BEVAN

EN préférant faire entrer un malade à la Maison-Blanche en 1956 plutôt que de risquer une défaite électorale, le Parti républicain a fait un choix que l'Amérique et le monde paient cher aujourd'hui. Il ne fait pas de doute, en effet, que le président Eisenhower n'a plus la santé nécessaire pour remplir les devoirs de sa charge et que l'Amérique n'a plus de gouvernement digne de ce nom.

Sauf en cas de crise grave — l'affaire de Suez, par exemple — où la Maison-Blanche fait un effort pour reprendre le contrôle de la politique nationale, l'autorité gouvernementale est déléguée aux différents ministères, c'est-à-dire trop souvent aux puissants « lobbies » qui s'inquiètent peu de savoir si leurs intérêts particuliers sont conformes ou non à ceux des Etats-Unis.

L'effondrement de la politique chinoise de l'Amérique est une des illustrations les plus éclatantes de cette carence de l'autorité présidentielle.

Trop tard

Bravant l'opposition américaine, l'Angleterre vient d'annoncer qu'elle ne respecterait plus la liste d'embargo du Chincom et qu'elle appliquerait désormais pour son commerce avec la Chine les mêmes règles que pour ses échanges avec la Russie. Cette décision n'entraînera pas une augmentation considérable du volume des échanges entre les deux pays, mais elle permettra d'éviter l'absurde et coûteux détour par le bloc soviétique que les consignes du Chincom rendaient jusque-là nécessaire.

Ce geste vient trop tard pour que nous puissions en espérer, de la part de la Chine, l'amitié qu'il nous eût valu il y a quelques années. Une fois de plus, nous avons laissé perdre de précieux atouts en nous pliant trop docilement à la volonté américaine.

Mais la gifle diplomatique que cette initiative constitue pour les Etats-Unis devrait — avec les émeutes anti-américaines de Formose — ouvrir enfin les yeux des dirigeants américains sur l'absurdité de leur politique chinoise.

● **En rompant avec leur politique chinoise le gouvernement anglais a peut-être rendu un grand service aux Etats-Unis**

Réaction modérée

Il semble en tout cas que le public américain commence à s'en rendre compte et si la réaction de la presse à l'initiative britannique a été relativement modérée, c'est sans doute parce que l'opinion publique — comme dans beaucoup d'autres cas — est très en avance sur l'attitude du gouvernement.

De même qu'elle a admis l'échec de sa politique économique à l'égard de la Chine, l'opinion publique américaine est prête à accepter — peut-être même souhaite-t-elle déjà — une intervention britannique en faveur de l'entrée de la Chine à l'O.N.U.

Resterait alors le problème de Formose. Walter Lippmann a suggéré que l'île fût démilitarisée et constituée en Etat indépendant. Mais comment la Chine accepterait-elle de renoncer à un territoire qui lui a été arraché par le Japon en 1896 et dont le retour serait considéré par tous les Chinois comme la suprême victoire contre la domination étrangère ? Ce que Pékin pourrait admettre, par contre, ce serait un accord avec les Etats-Unis aux termes duquel Formose ne serait jamais transformée en base militaire chinoise et ne comporterait d'autres forces armées que celles de la police.

Quant à Tchang Kai Chek et à ses partisans, il va de soi qu'il faudrait leur trouver un asile. Mais j'ai l'impression que les vieilles blessures des dissensions intérieures chinoises ne seront pas longues à se cicatriser.

A. B.

(Copyright « L'Express »)

→

listes que conservateurs, M. Butler se déclara hors d'état de répondre immédiatement. Il promit cependant de donner toutes les explications nécessaires immédiatement après les vacances parlementaires de la Pentecôte.

Mais la presse londonienne décida de ne pas attendre la suite des explications de M. Butler, et dès le lendemain intervint avec violence dans le débat. Avec une unanimité rarement, sinon jamais, réalisée, tous les journaux, depuis le *Daily Mail*, conservateur d'extrême droite, jusqu'au *Daily Mirror*, travailliste, stigmatisèrent cette entorse à la démocratie.

« Nous vivons sûrement dans un âge où les murs et les fils ont des oreilles, particulièrement dans les pays totalitaires. Mais nous ne voulons pas de cela ici », écrivait dans son éditorial le *Daily Mail*, tandis que le solennel *Times* parlait d'une « méthode odieuse ».

Autres entorses

Les révélations de M. Butler, d'autre part, ont attiré l'attention de l'opinion publique sur d'autres entorses à la démocratie qui étaient peu connues. Un député travailliste posera à la rentrée une question sur les investigations entreprises par les services américains au sujet de certains de leurs citoyens résidant en Angleterre. Il demande à M. Butler « *qui a permis aux agents d'une puissance étrangère de faire des enquêtes sur le territoire britannique ?* » Un autre député a l'intention de reposer la question déjà débattue à la Chambre des Lords sur les enquêtes conduites par les services de sécurité dans les universités pour « ficher » les étudiants qui pourraient occuper des postes de responsabilité dans l'industrie ou dans l'administration.

Les députés et les journaux qui mènent campagne pour le respect absolu des règles démocratiques ont trouvé un grand écho dans l'opinion. C'est, depuis une semaine, le thème majeur de toutes les conversations. Pour les Anglais, fidèles à eux-mêmes, une démocratie qui se respecte ne peut pas admettre de « petites exceptions ».

ETATS-UNIS

● ***« Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre », disait Voltaire. Quand Eisenhower mange trop, c'est Wall Street qui a mal au cœur.***

Wall Street a mal au cœur

(Correspondance de Washington.)

DANS la nuit de dimanche à lundi, le président Eisenhower a eu une indigestion pour avoir mangé un peu trop de tarte aux myrtilles.

Ses médecins l'ont mis au régime pour quarante-huit heures et l'ont privé de golf pour quelques jours. Le président a passé la journée de lundi au lit parce qu'il n'avait rien de très urgent à faire et, mardi matin, il était de nouveau à son bureau.

Mais l'incident a prouvé que l'Amérique — et le monde — n'a guère confiance dans l'état de santé de son président

A 10 h. 15, lundi matin, voyant que les journalistes commençaient à s'étonner de ne pas voir le Président arriver à son bureau, le secrétaire de presse James Hagerty se décida à les convoquer pour leur expliquer cette absence. Il prit toutes les précautions possibles pour éviter l'affolement et raconta l'histoire en détail :

Diner de famille

« Hier soir, au cours d'un diner de famille à la Maison-Blanche, Ike a mangé trop de tartes aux myrtilles... Vous savez qu'il les aime bien et qu'il est un peu gourmand... Il avait d'ailleurs déjà commis quelques imprudences alimentaires pendant sa croisière sur le porte-avions « Saratoga »... Bref, après le dîner, il a commencé à avoir mal au cœur... Il s'est quand même rendu à l'Université américaine de Washington où il devait faire un bref discours, mais en rentrant chez lui, il ne se sentait pas bien du tout... Il a eu trois crises de vomissements dans la nuit, la première vers minuit et la dernière vers 6 heures du matin. Le Dr. Snyder a passé toute la nuit à son chevet. L'indisposition du président n'a rien à voir avec son iléite de l'an dernier, ni avec son attaque cardiaque. Il n'a pas de température, sa tension est normale, et un électrocardiogramme n'a montré aucune modification de son état cardiaque... Il sera debout demain... »

La fièvre

Mais les journalistes restèrent sceptiques. Pour eux, le « normal » était que la maladie du Président fût grave. Et les Américains en jugèrent ainsi. Une petite panique déferla sur la Bourse de New-York où les courtiers se mirent à vendre précipitamment. A 11 heures du matin, la baisse totale des valeurs cotées atteignait près de 2 milliards de dollars. Plusieurs valeurs avaient baissé de 2 à 5 dollars, ce qui représentait le record pour l'année. A la clôture, les cours avaient un peu remonté, mais la perte globale restait de 1 milliard de dollars.

Pendant tout l'après-midi, les communiqués rassurants de la Maison-Blanche se succédèrent et la confiance revint lentement. Mais l'angoisse ne se dissipa tout à fait que lorsque le président se prêta lui-même, mardi matin, à l'interrogatoire des journalistes. Il les accueillit dans son bureau en souriant plus largement encore que d'habitude et engagea cette surprenante conversation :

— *Voulez-vous que je me lève ou puis-je rester assis ?*

— Non, non, restez assis. Avez-vous encore mal au ventre ?

— *Ce matin, plus du tout. Je me sens d'attaque pour manger un bon steak.*

(Les journalistes savaient déjà que le président avait pris, la veille, un toast trempé dans du lait et un peu de bouillon de poulet, et que son petit déjeuner avait consisté en prunes, flocons d'avoine, lait chaud, toasts et miel).

— Vous avez l'air en pleine forme. Au fond, je crois que vous vouliez simplement prendre un jour de vacances.

Le président rit de bon cœur à cette plaisanterie.

L'indigestion présidentielle a cependant eu un résultat : la commission juridique du Sénat a décidé d'accélérer ses travaux pour déterminer dans quel cas le président doit être considéré comme « incapable d'assurer ses fonctions ».

EST - OUEST

● ***L'émission télévisée de M. Kroutchev n'a pas plu à Eisenhower. Mais l'opinion américaine commence à se poser des questions sérieuses.***

Les Américains et la bombe

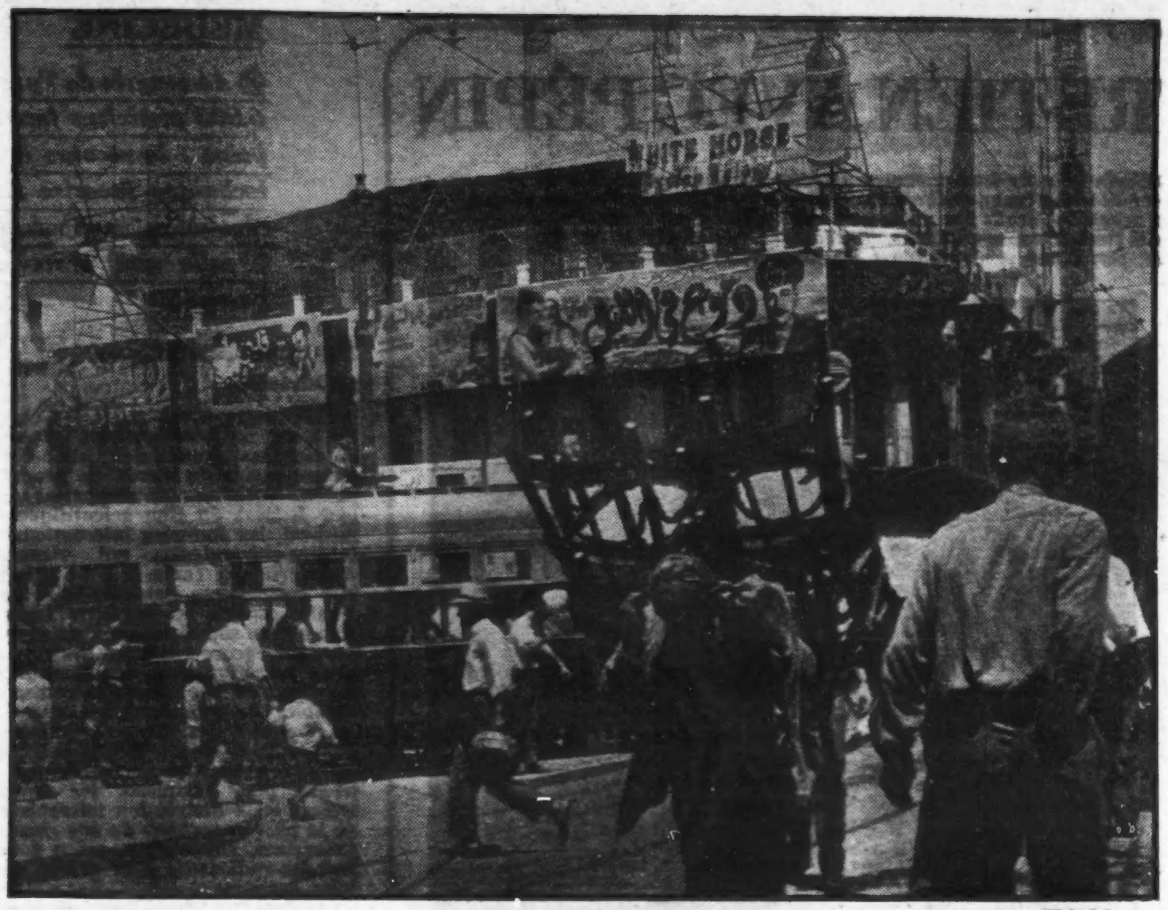
(Correspondance de Washington.)

LES réactions provoquées par l'interview de Kroutchev à la télévision américaine ont fait apparaître une nette évolution de l'opinion publique sur les problèmes du désarmement et des relations américano-soviétiques.

Il y a un an, l'air « bon enfant » de Kroutchev n'eût pas suffi à faire prendre ses propositions au sérieux par les Américains, qui n'y eussent vu que des manœuvres de propagande. Aujourd'hui, la majorité d'entre eux croient en la sincérité des Russes lorsqu'ils affirment souhaiter l'arrêt de la course aux armements.

Convoqués par la C. B. S. pour une émission de commentaires sur l'interview, quatre spécialistes des questions soviétiques, Harrison Salisbury, ancien correspondant du *New York Times* à Moscou, Roscoe Drummond, chroniqueur du *New York Herald Tribune*, l'amiral Alan Kirk, ancien ambassadeur à Moscou, et Philip Mos-

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN



(Holmès)

LA PLACE DES CANONS A BEYROUTH
Echec au colonel Nasser

ley, ancien directeur de l'Institut russe de l'Université de Columbia, ont affirmé qu'ils croyaient au désir de Kroutchev « d'arriver à une solution véritable du problème du désarmement ».

Ike critique

Peut-être même est-ce le « succès » de cette interview et l'importance que les Américains lui ont accordée qui ont irrité Eisenhower et l'ont conduit à déplorer, au cours d'une conférence de presse, que la C.B.S. ait offert une tribune de propagande au dirigeant soviétique « dans un but commercial ».

Plus significative encore de l'évolution de l'opinion américaine est l'intervention faite samedi dernier devant la Conférence annuelle de l' « Appel juif mondial » par le sénateur Lyndon Johnston, leader de la majorité démocrate du Sénat. Lyndon Johnston, qui ne cache pas ses ambitions présidentielles, est connu pour son flair politique et son souci de ne jamais se placer trop « en avant » de l'opinion. Or, il a déclaré que l'interview de Kroutchev était une excellente chose, que le président Eisenhower devrait y répondre, et que tout devrait être fait pour arriver à un accord sur le désarmement et sur l'arrêt des expériences nucléaires.

Il y a quelques mois encore, l'opinion américaine s'inquiétait fort peu des dangers des essais atomiques et le sénateur Johnston n'eût pas osé prendre position si nettement sur ce point. Mais aujourd'hui, alertés par plusieurs articles retentissants et par les prises de position de nombreux savants, les Américains prennent conscience des menaces que fait peser la course aux armements sur l'avenir de l'humanité.

Evolution

Un récent sondage d'opinion a montré que 63 % des adultes américains étaient maintenant favorables à l'arrêt des expériences atomiques (à condition que la Russie en fasse autant). Il y a deux ans, lorsque Stevenson avait fait de ce problème un des principaux points de sa campagne électorale, le pourcentage n'était que de 24 %.

Un autre sondage effectué dans une circonscription traditionnellement républicaine de Chicago a montré que 35 % seulement des électeurs approuvaient la politique étrangère de l'Administration (politique de la « position de force ») alors que ce pourcentage était de 62 % en 1956.

MOYEN-ORIENT

● ***Les élections libanaises étaient une nouvelle épreuve de force entre Nasser et l'Occident. Nette victoire de l'Occident.***

La tête de pont

(Correspondance de Beyrouth.)

LES Libanais (et, pour la première fois, les Libanaises) ont voté dimanche dernier pour élire 22 des 66 députés de leur prochaine Assemblée Nationale. Les 44 autres seront élus par moitié au cours des deux prochains dimanches, ce découpage par tranches ayant été adopté pour permettre au gouvernement de concentrer chaque fois toutes ses forces de police dans les circonscriptions où l'on vote.

Le vote s'est déroulé dans le calme et ses résultats ont été conformes aux prévisions : la coalition gouvernementale pro-occidentale, dirigée par l'actuel président du Conseil, M. Camille Chamoun, a remporté 15 sièges sur 22, et le « Front National » (opposition pro-égyptienne) 4 seulement. Les trois autres sont allés à des « indépendants » plus proches du gouvernement que de ses adversaires.

Canons et pourboires

Si le résultat n'a pas surpris, il était cependant attendu avec une certaine angoisse, car l'opposition avait jeté dans la bataille des moyens presque aussi importants que ceux du gouvernement. Pour éviter les troubles, celui-ci avait, la veille du scrutin, interdit la vente d'alcool, suspendu toutes les autorisations de port d'armes, fermé la frontière syrienne (par laquelle s'infiltrent les agitateurs communistes ou nassériens) et interdit toute réunion politique. Des forces de police casquées circulaient dans les rues de Beyrouth et dans le Sud du Liban pendant toute la journée de dimanche.

Dans l'après-midi du samedi, quatre avions-cargos américains avaient déchargé sur l'aérodrome de Beyrouth 37 jeeps, dont 12 équipées de canons anti-chars sans recul de 106 mm., première tranche d'un programme de livraisons militaires de 4 millions de dollars dans le cadre de la « doctrine Eisenhower ».

De son côté, l'opposition pro-égyptienne, dirigée par les deux anciens présidents du Conseil Abdullah Yafi et Saib Salam, avait organisé une grande campagne de « persuasion financière » des électeurs, pour laquelle elle disposait de fonds importants. Selon les bruits qui couraient à Beyrouth, l'Egypte aurait fait parvenir 75.000 livres à ses partisans, la Syrie 25.000 livres, et l'U. R. S. S. près de 200.000 livres. Le jour du scrutin, les propagandistes payaient jusqu'à 5 livres par électeur pour qu'il vote « bien ».

Trop de sièges

Mais si l'on excepte l'effort infructueux des pro-égyptiens pour éveiller chez les Libanais la haine de l'Occident, les problèmes politiques ont joué peu de rôle dans la campagne. La Constitution prévoit, en effet, que les sièges de la Chambre doivent être répartis selon l'importance proportionnelle des groupes religieux et les députés sont beaucoup plus préoccupés des intérêts locaux de leur secte que des problèmes de politique internationale.

« S'il y avait eu 88 sièges dans la nouvelle Assemblée au lieu de 66 », a dit un observateur occidental, « tout ce qui compte au Liban aurait pu se faire élire et il n'y aurait pas eu de bataille électorale du tout. Avec 44 sièges dans la précédente Chambre, toutes les grandes familles avaient la possibilité d'avoir un de leurs membres au Parlement et elles s'en montraient satisfaites. Avec 66 sièges, elles veulent maintenant en avoir deux, ce qui explique l'âpreté de la lutte. »

Les résultats des élections de dimanche dernier constituent cependant un net succès pour l'Occident. Le Liban reste ce qu'il a toujours été : la plus solide tête de pont de la diplomatie occidentale au Moyen-Orient. Plus riche que les autres pays arabes, il est peu sensible à la propagande anti-occidentale du Caire.

Le but du président Chamoun — qui coïncide avec celui des Américains — est maintenant de resserrer ses liens avec l'Irak, l'Arabie séoudite et la Jordanie afin de constituer un front arabe anti-communiste et d'isoler les deux pays qui continuent de jouer à fond la carte anti-occidentale : l'Egypte et la Syrie.

il a raison...

...ce pilote de ligne qui, à tout autre café, préfère son NESCAFÉ.

Rien de tel que NESCAFÉ pour réconforter agréablement. On le prépare en quelques secondes. **On le dose exactement comme on l'aime*** *et son arôme révèle aussitôt l'extraordinaire richesse des cafés de choix qui font de NESCAFÉ le meilleur des cafés.*

** A terre il choisit NESCAFÉ "décaféiné" : un café noir sans nuit blanche.*

LANCELOT A PARIS

BREF ENTRETIEN AVEC PÉPIN

« Le Court Règne de Pépin IV », le dernier roman de John Steinbeck, dont M. Del Duca s'est assuré les droits d'édition (pour la France), va être tourné par Ray Ventura et Raoul Lévy qui en ont acheté les droits (pour l'écran). Pour célébrer cet événement, ses « acheteurs » ont traité l'auteur comme la reine Elisabeth : en vedette et sur la Seine. Cette soirée « bien parisienne » n'aurait pas été complète sans Lancelot.

IL est cinq heures de l'après-midi. Je suis assis incognito sur un tronc d'arbre, à environ quinze mètres de la vedette Borde-Fretigny. Ce soir à 9 heures, John Steinbeck, sa femme et sa célébrité franchiront la passerelle du bateau-mouche. Ils seront reçus à bord par quelques magnats du cinéma français.

Un groupe de marins d'eau douce en habit de ville, la musette à l'épaule, arrive à bicyclette. A cet instant précis, d'une 2 CV Citroën tachée de minium, le commandant descend. Il mange un sandwich au jambon et tient une petite clé à la main qu'il fait tournoyer. Il franchit la passerelle, ouvre la porte du salon... Ils entrent.

Une sorte de car-corbillard débouche alors du pont des Invalides et vient s'arrêter pile à la hauteur de la vedette. Dix-huit hommes habillés de noir et parlant bas mettent pied à terre. Ils obéissent à un chef complètement chauve qu'ils saluent militairement. Le corbillard à peine rangé sur la berge, arrive une fourgonnette de chez F... Trois spécialistes en vins fins et en victuailles hors peuple bondissent littéralement du fourgon les bras ornés de splendides boîtes.

⁂

● 9 HEURES. — La nuit est seulement aux portes de Paris, mais déjà la vedette brille de tous ses feux. De lourdes voitures noires aux pare-brise fumés s'alignent à quai. Quelques Austin Martin rouges éclatent dans cette majestueuse classe sociale. Un agent aux cheveux longs désigne la passerelle aux invités hésitants. Dans le grand salon du pont supérieur un quatuor de jazzmen fabrique l'atmosphère mais la piste est désertée. Les invités se sont groupés autour du buffet froid. Tout le monde a l'air d'avoir faim, tout le monde se connaît, tout le monde mange, personne ne flirte... 19 kilos de caviar, 250 poulets en gelée, 25 kilos de foie gras, 3.000 petits gâteaux, 70 salades et quelques petites pierres qui grincent sous les dents.

Il y a sans doute beaucoup de célébrités autour de ce buffet, mais je ne reconnais que Michèle Morgan et Bella Darvi, une sorte de digest de la star hollywoodienne et du pont de Brooklyn.

Les magnats du cinéma, eux, se ressemblent : une chair soufflée dans des vêtements coûteux. Ils ne boivent plus, ils ont l'estomac dérangé, mais l'écran étant la voile de leur vie, ils attirent la starlette... Une quinzaine de jeunes filles pointent leurs seins vers l'avenir.

Un vague frisson court sur le visage des magnats... Voici John Steinbeck, sa femme et sa célébrité qui s'engagent sur la passerelle. Il est aussi étonné qu'étonnant. Il sourit parce qu'on lui a dit de sourire. C'est un grand homme d'allure fruste, un mélange de paysan allemand et de bougnat auvergnat. Il a un nez qui fleurit dans un visage rougeaud, mais des petites veines bleues lui font comme une seconde peau. Ce bleu et ce rose sont sans doute la couleur du décor de sa tragédie. Cela saute aux yeux ! Steinbeck a l'air tragique bien qu'ayant le nez rouge et les yeux plissés.

(J. Guittet.)

MICHÈLE MORGAN ET JOHN STEINBECK
En vedette

Autour de l'écrivain, il n'y a pas foule : c'est qu'il n'a pas de conversation. Un magnat lui tend un scotch, mais il réclame la bouteille ; c'est qu'il a des manies.

⁂

● 10 HEURES. — La vedette bien parisienne lève l'ancre. La mer est calme, le voyage pour rire commence. Autour des tables, des groupes se forment : chacun adopte sa petite famille d'un soir et se laisse envahir par la poésie marine qui nous arrive d'Honfleur.

Steinbeck, Madame et Michèle Morgan sont assis à la poupe du navire. Ils sont isolés dans l'obscurité. Ils se taisent... On n'entend que le glou-glou du whisky qui se déverse dans les verres.

Je m'avance vers l'écrivain :

— C'est la première fois que vous voyagez en bateau-mouche ?

Il me regarde avec ses petits yeux plissés.

— John ne parle pas le français, dit Michèle Morgan.

Ne voulant pas énerver Steinbeck, je passe de poupe en proue. A la proue, on joue un jeu cruel. Toujours cette manie du projecteur qu'ont les gens de cinéma. Quelques magnats aidés d'un jeune marin braquent le puissant projecteur de la vedette sur les rives. La séance commence : amoureux pudiques... amoureux dévêtus... voici deux personnes du même sexe couchées sur un tronc d'arbre... une bande de chiens se coursent... encore des amoureux blonds... deux femmes qui s'embrassent... un couple de clochards qui s'épouse... une famille arabe tapie sous un édredon rouge. La lumière réveille les enfants.

A bord, les rires au caviar couvrent le ronronnement du moteur. Nous passons devant les pieds liquides de Notre-Dame. Un magnat américain dit à sa femme :

— Voyez, chérie, vous regardez là ce que les empereurs romains eux-mêmes préféraient voir... Extraordinary.

A la poupe, Steinbeck s'est levé, il regarde mais ne dit rien. Sa femme prend des photographies.

Vers 11 heures, la vedette accoste aux Invalides.

L'agent de service est endormi, son képi a roulé à quai. Je me précipite sur la terre ferme.

J'ai mal à l'estomac... J'ai mal au cœur... Je crois que j'ai mal compris les magnats.

LANCELOT.

M. Paulo Osorio, attaché de presse du Portugal, nous prie de faire savoir qu'il n'assistait pas à la conférence de la princesse Maria Pia de Bragance (dont Lancelot fit ici le récit) et qu'il maîtrise parfaitement la langue française. Lancelot n'est pas encore très mondain. Il croit ce qu'on lui dit. Et un mauvais plaisant l'a induit en erreur.

ABONNEMENTS DE VACANCES

Pendant toute la durée de l'été, L'EXPRESS sera naturellement mis en vente dans toutes les stations touristiques.

Cependant, si vous voulez être certain de trouver L'EXPRESS chaque semaine, nous vous proposons des abonnements de vacances aux prix suivants :

2 SEMAINES	200 fr.
3 SEMAINES	300 —
1 MOIS	400 —
2 MOIS	650 —
3 MOIS	750 —

Règlement à **L'EXPRESS,** 37, Champs-Elysées
soit par chèque bancaire, soit par virement postal au C.C.P .7378-19 Paris

MÉDECINE

● Au congrès de Turin, 6.000 praticiens font le point : le recours à la technique favorise une révolution comparable à celle que provoqua l'aseptie.

Un concours Lépine supérieur

AVEC leurs 6.000 médecins, leurs 1.400 communications, leurs 52 réunions simultanées, leurs 6.000 mètres carrés de stands, de produits pharmaceutiques ou d'appareillages, leur festival du film scientifique et médical, les Journées internationales médico-chirurgicales qui viennent d'avoir lieu à Turin se sont présentées comme une immense foire médicale, comme un concours Lépine d'un niveau supérieur. Impression que venaient encore confirmer les révélations sensationnelles des quotidiens décrivant de merveilleux mécanismes capables de remplacer le cœur ou les poumons, des valvules cardiaques en plastique et en métal, des machines à coudre les artères, du nylon tricoté pour remplacer les mêmes artères et la destruction miraculeuse de la plus importante de nos glandes endocrines, l'hypophyse, grâce à des isotopes radioactifs pour guérir certains cancers.

Pourtant tout cela est infiniment sérieux, tout cela représente des progrès considérables contre la maladie et la douleur, d'authentiques miracles parfois. Il est parfaitement vrai, par exemple, que grâce à un appareillage d'une extrême ingéniosité, il est possible d'isoler, « d'assécher » un cœur de telle manière qu'on puisse y travailler tranquillement et le « réparer ». Cela permettra de sauver des dizaines, des centaines de vies humaines.

Mais ce qui est le plus significatif dans ces journées, c'est l'image saisissante qu'elles nous donnent de la médecine actuelle.

Son recours à la technique d'abord, qui est de plus en plus fréquent, qu'il s'agisse d'électronique, de radioactivité, de chimie ou même tout simplement de petite mécanique. Le secours de la technique est en train de favoriser en chirurgie une révolution semblable à celle qu'avaient provoquée les découvertes pastoriennes et l'aseptie.

Comment s'y retrouver ?

Désespérée de n'être pas elle-même une science exacte, la médecine se précipite ainsi vers tout ce qui peut lui apporter l'apparence ou la réalité d'une rigueur scientifique véritable. Mais du même coup elle s'éparpille et éclate en spécialités de plus en plus étroites et de plus en plus éloignées les unes des autres. D'où l'extrême diversité des communications présentées aux journées ; une même maladie, la tuberculose par exemple, dont on aurait pu penser qu'elle était une maladie bien connue, faisait l'objet d'études aussi bien génétiques que chimiques ou biologiques et sans qu'on puisse toujours trouver un lien entre elles. On découvrait qu'il pouvait y avoir prédisposition à la tuberculose, on présentait de nouveaux antibiotiques ou une substance tirée du poumon sain et susceptible de la guérir.

On comprend que par réaction, des médecins qui ont la nostalgie d'une vision plus « une » et qui veulent « s'y retrouver » soient tentés de ressaisir l'organisme dans sa totalité. Mais, ne pouvant le faire à partir de notions et de découvertes aussi dispersées, ils sont obligés de réaliser cette synthèse en dehors ou en dépit de ces vérités indiscutables, mais trop fragmentaires.

Statistiques

Une des plus récentes, mais aussi des plus riches conquêtes ou annexions de la médecine, c'est la statistique. Renonçant à découvrir une cause univoque aux maladies qu'elle décrit, la médecine se voit contrainte de reconnaître qu'elles dépendent de facteurs nombreux et complexes.

La liaison de ces facteurs avec la maladie est, à l'examen de quelques cas rares, ou inapparente ou trop apparente.

(Keystone)

Mesures de précaution contre la grippe a l'aérodrome de Sydney *
Fera-t-elle le tour du monde ?

Rien ne permettait par exemple de prévoir une liaison quelconque entre le fait d'appartenir au groupe sanguin A et celui de présenter un cancer de l'estomac.

Tout conduisait au contraire à penser qu'il était plus dangereux de travailler dans l'industrie atomique que dans n'importe quelle autre industrie.

La statistique nous a appris, aux journées de Turin, que les accidents de travail étaient moins nombreux dans cette industrie que dans beaucoup d'autres, mais que le groupe A semblait prédisposé au cancer de l'estomac.

Il faut dire cependant que pour être efficace, une étude statistique exige l'examen systématique et prolongé d'un grand nombre de cas, c'est-à-dire des moyens considérables. Et encore est-elle d'une interprétation toujours délicate. Elle reste cependant notre plus grande chance d'y voir plus clair.

Dr KNOCK.

ÉPIDÉMIES

● ***Depuis deux mois, une grippe d'un type nouveau ravage l'Extrême-Orient. La France est-elle menacée ?***

Optimisme rassurant

LA France n'a pas peur de la grippe asiatique. Des contrôles de bateaux et d'avions ayant transporté des passagers venant d'Asie ont lieu aux ports et aux aéroports comme prévu, mais aucune fabrication de vaccin n'a été envisagée dans les instituts spécialisés.

L'épidémie est née en avril dernier au Japon où 180.000 malades ont été atteints. La grippe, suivant les grandes routes maritimes, a aujourd'hui touché : Hong-Kong : 400.000 grippés ; les Philippines : 185 morts ; l'Indonésie, le Cambodge, le Siam : 5 morts et 160.000 malades à Bangkok ; Singapour : 167.000 grippés et des centaines de rechutes ; Manille : 150.000 cas et plusieurs décès ; la Corée et les Indes : 21 morts à Bombay, 10 morts à Calcutta où les collèges, les écoles, les cinémas, les piscines sont fermés, où les malades se comptent par milliers et où cinquante pour cent de l'activité de la ville est paralysée. L'Australie, elle aussi, vient d'être atteinte : 1.500 grippés à Sydney, 700 écoliers alités.

D'où provient le calme qui semble régner en Europe lorsqu'on sait que les grandes épidémies (comme la grippe espagnole de 1918) se déclarent en Asie et font ensuite le tour du monde ?

Le docteur Chassagne, de l'Institut national d'hygiène, a répondu :

« Si l'épidémie de grippe fait de tels ravages en Asie, c'est qu'elle y trouve un terrain idéal: population sous-alimentée, hygiène souvent insuffisante. En France, par exemple, ce serait inutile de fabriquer un vaccin antigrippal sans savoir exactement quel est le type de virus qui la provoque. De plus, la période d'immunité au vaccin est très courte, une piqûre préventive serait donc inefficace. D'autre part, en Europe, la grippe adopte la plupart du temps un caractère saisonnier. On peut donc conclure que si l'épidémie asiatique a pu être stoppée avant l'automne, ses chances d'atteindre l'Europe sont minimes. »

* Lors d'une précédente épidémie.

TECHNIQUE

● ***Clic... Aucun bruit ne permet de déceler qu'une conversation téléphonique est interceptée.***

Allô, j'écoute..

L'AFFAIRE des tables d'écoute (voir page 9) qui bouleverse l'Angleterre n'a guère soulevé d'émotion en France : de ce côté-ci de la Manche, nul n'ignore plus, depuis longtemps, que les communications téléphoniques peuvent être indiscrètement entendues par tel ou tel service de police. A tel point qu'en 1950, au siège de la C.G.T., de grandes affiches ornaient les murs : « *Soyez prudents au téléphone, Jules Moch vous écoute.* » A tel point, aussi, que de telles mesures, pourtant déplaisantes, prêtent à sourire. Il y a peu, l'anecdote suivante circulait dans les couloirs de l'Assemblée nationale :

Daniel Mayer rencontre Guy Mollet : « *Mes communications sont écoutées, j'en ai assez* », dit-il. — « Mais non, je t'assure, ce n'est pas vrai », répond Guy Mollet. — « *Ne me raconte pas d'histoires, j'ai entendu un clic révélateur.* » — « Oh ! dans ce cas, ce n'était pas ta ligne qui était écoutée, mais celle de ton interlocuteur. » — « *Tu es sûr ?* » — « Oui, certain. » — « *Et tu sais qui était mon interlocuteur ?* » — « Non... ? » — « *C'était Robert Verdier.* »

L'histoire, pour vraisemblable qu'elle soit, comporte une erreur car les techniciens des communications sont formels : aucun *clic*, aucune baisse de tension ne permet à l'écouté de découvrir qu'on l'écoute. Et ces menus bruits qu'on peut entendre en parlant au téléphone sont dus à un mauvais fonctionnement de la ligne ou au déclenchement, au central, du « balai chercheur » d'une ligne voisine.

Les tables d'écoute ne ressemblent pas, comme on l'imagine volontiers, à un standard. Quand, pour une raison quelconque, un abonné est surveillé, un branchement est établi sur sa ligne au central téléphonique ou dans son immeuble. Un procédé plus moderne consiste à utiliser des phénomènes d'induction : on fait courir le long de la ligne dont on veut percer les secrets une autre ligne, alimentée par un circuit. La conversation est retransmise sur cette seconde ligne. Elle peut alors être écoutée en direct ou être enregistrée sur un magnétophone déclenché automatiquement au moment où le personnage surveillé soulève son écouteur.

Réquisition

Pour faciliter l'instruction de certaines affaires, les juges utilisent parfois ces méthodes. Il leur faut délivrer un ordre de réquisition pour obtenir l'accord des P.T.T. Et les textes enregistrés ne peuvent pas être présentés en justice. Les écoutes « politiques » dépendent, elles, de la présidence du Conseil.

Bien qu'il soit, en raison du secret officiel, difficile de savoir précisément comment fonctionne ce service, on peut considérer qu'il y a à Paris une centaine d'organisations et de personnalités dont les communications sont ainsi interceptées.

Quand un ministre veut savoir ce que dit un militant politique dont l'activité l'intéresse, il s'adresse à la présidence du Conseil qui lui fera transmettre régulièrement le texte dactylographié des conversations surprises.

Il y a aussi des « écoutes » en province : un préfet peut vouloir, de la même manière, découvrir ce que pense un notable.

Tout cela est déplaisant. Mais l'existence des tables d'écoute est connue de tous, parce que certains hommes au pouvoir n'ont pas résisté au plaisir de dire à tel ou tel député : « *Toi, tu dis du mal de moi au téléphone...* »

Celui qui a quelque chose à céler (la Résistance nous l'a appris) utilise donc, désormais, un langage convenu ou va téléphoner au café du coin.

A moins qu'à la façon de ce directeur d'un grand quotidien parisien, il fasse suivre chacune de ses appréciations sur certains hommes politiques d'un retentissant : « *Et je le dis aussi pour la table d'écoute.* »

SPORTS

● ***Des médecins assurent que les athlètes américains doivent leurs succès à l'amphétamine. Les sportifs répondent à cette accusation.***

Où commence le doping ?

IL faisait une chaleur torride et la caravane du Tour de France avait l'impression, en gravissant la pente du Mont Ventoux, qu'elle escaladait l'enfer. Soudain, à dix kilomètres du sommet, un coureur s'effondra sur la route. Un pied encore attaché à la pédale, il continuait inconsciemment à pédaler de l'autre jambe, tout en râlant. Ceux qui s'arrêtèrent pour le secourir furent effrayés par ses yeux révulsés. Pour le forcer à boire, il fallut lui desserrer les mâchoires et, pour le tirer de son évanouissement, on dut recourir à des piqûres de solucamphre et à des ballons d'oxygène. Dans la voiture-ambulance qui le transporta à l'hôpital d'Avignon, il se débattait et réclamait son vélo en hurlant. Si bien qu'il fallut le ligoter.

Ces scènes se sont déroulées au mois de juillet 1955 et ont eu pour « héros » le coureur français Malléjac. L'émotion qu'elles soulevèrent fut considérable. On attribua sans hésitation à un « doping » cette dramatique défaillance et les commentateurs du Tour de France parlèrent d'une moderne « affaire des poisons ». Pendant que Malléjac se rétablissait à l'hôpital, les langues se dé-

→

CETTE année, GRENIER et NATKIN, les deux grands spécialistes de France, organisent un grand concours de photographie et de cinématographie, le plus important jamais mis sur pied dans ce domaine. Il est doté de 5 millions de prix, dont 3 millions en espèces, et de nombreux appareils et accessoires de haute qualité.

Premier prix dans chaque catégorie : 1 million en espèces (Photo noir, couleurs, cinéma)

Le règlement du Concours est contenu dans le nouveau Ciné-Photo-Guide EX. 1957, dans lequel vous trouverez également la description de nouveautés sensationnelles. Il vous sera adressé gratuitement en échange du bon ci-dessous (à découper ou à recopier).

Je désire recevoir gratuitement et sans engagement le nouveau Ciné-Photo-Guide EX-57 de 144 pages et 1.000 photos.

Nom :

Adresse :

5 Millions Pour Vous

DECOUPEZ CE BON

GRENIER 27, rue du Cherche-Midi PARIS (6e)

NATKIN 15, avenue Victor-Hugo PARIS (16e)

lièrent. D'autres cas d'intoxication furent signalés.

Mais la plainte contre X... déposée par la Fédération du cyclisme ne donna aucun résultat.

● Quand les joueurs allemands revinrent des Championnats du Monde 1954 de football qu'ils venaient de remporter, ils se mirent tous, l'un après l'autre, à avoir la jaunisse. On prétendit aussitôt que cette étrange maladie était la conséquence de traitements artificiels subis par les champions du monde.

On enquêta là encore. Mais on n'aboutit que partiellement. La conclusion de l'enquête fut la suivante : les seringues utilisées pour injecter des doses normales de glucose aux joueurs avaient été mal désinfectées.

● Tout récemment, l'Association médicale des Etats-Unis déclara que les athlètes des universités américaines remportaient de grands succès parce qu'ils se dopaient avec des pilules d'amphétamine.

Un des médecins ajouta :

« *Courir un mille* (1.609 m.) *en quatre minutes était de mon temps aussi chimérique que d'aller dans la lune. S'il y a tant d'étudiants dans nos collèges qui réussissent aujourd'hui cet exploit, ce n'est pas par hasard : ils se bourrent d'amphétamine !* »

Cette déclaration, complétée par les révélations de la Société médicale des narcotiques (« *les plus gros consommateurs d'amphétamine sont les boxeurs, les footballeurs, les professionnels de tous les sports et les étudiants athlètes* ») va déclencher elle aussi une enquête. Mais il est à peu près certain qu'elle fera long feu.

Un tas de haricots

Ces trois faits, empruntés à trois sports et à trois pays différents, illustrent à la fois la gravité, la diversité et la difficulté de ce problème du doping.

Qu'est-ce que le doping ? Il y a quelques années, la nouvelle parvint en Europe que les footballeurs sud-américains obtenaient des résultats merveilleux en respirant de l'oxygène à la mi-temps des matches. Les vestiaires espagnols furent immédiatement équipés de tubes et de masques. Etait-ce du doping ?

Avant les derniers Jeux olympiques, on apprit avec un peu d'ahurissement que le *coach* des nageurs australiens hypnotisait ses élèves pour les élever au-dessus d'eux-mêmes. Interrogé par des journalistes, l'entraîneur confirma en souriant cette rumeur. S'agissait-il d'une forme de l'humour britannique ou d'un doping ?

Le doping est innombrable et très difficile à définir. La qualité du produit utilisé n'est pas seule en cause, car le plus souvent se doper consiste à absorber en grande quantité un produit qui, pris modérément, ne serait pas nocif. Quand on ajoute un haricot à un autre haricot, où commence le tas de haricots ? Quand on absorbe vingt tasses de café très fort à la suite, où commence le doping ?

Progrès automatiques

Ce qui est ridicule en tout cas, c'est de prétendre expliquer l'amélioration constante et universelle des performances athlétiques par l'usage d'excitants ou de stimulants. Les vraies raisons de cette progression, qui ne se limite pas aux universités américaines, sont trop connues pour être mises en doute. Elles sont dues essentiellement à l'entraînement et au mode de vie des athlètes modernes.

Le sport est, comme toute activité humaine, en perpétuelle évolution. L'organisme, duquel on exige des efforts de plus en plus intenses, s'adapte à ces efforts, grâce à une recherche toujours plus poussée de l'alimentation, de l'équilibre sexuel, du sommeil. Ajoutez à cela l'amélioration du matériel, de l'équipement, des installations. Le sport est devenu une science universelle qui progresse *automatiquement*, sans le moindre artifice, grâce à un instrument constamment perfectionné qui est le corps humain.

Le doping, finalement, est un secours factice et provisoire ; c'est l'alcool venant en aide au timide ; le coup de fouet de l'excitant chimique qui survolte un organisme avant d'interrompre son fonctionnement.

Beaucoup de sportifs se fient à n'importe qui, absorbent n'importe quoi dans l'espoir d'une victoire. C'est vrai surtout en cyclisme, où beaucoup d'effondrements spectaculaires n'ont d'autres origines que la « topette ». Le problème est d'actualité deux semaines avant le départ du Tour de France.

(A.D.P.)
CERISOLES
Le baron

(Express)
BETTINA
Le prince

(A.P.)
CRABB
Le mystère

(Agip)
CHESSMAN
Le suspense

MANUSCRITS

● ***M. Julien Cain a acheté le manuscrit des « Illuminations » de Rimbaud. Mais il n'a pas d'argent.***

Quinze jours francs

LES trente-trois poèmes de Rimbaud venaient d'être adjugés à un libraire parisien.

— *Préemption de la Bibliothèque Nationale*, dit aussitôt le commissaire-priseur, Mᵉ Maurice Rheims, qui dirigeait, Galerie Charpentier, la plus importante vente de manuscrits du siècle. La salle éclata en applaudissements.

Ce document serait à la disposition des amateurs français qui pourraient l'examiner à la Bibliothèque Nationale. Le plus prestigieux des manuscrits existants ferait partie du patrimoine français.

Une seule question restait en suspens. Où M. Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque Nationale, allait-il trouver les onze millions quatre cent quarante mille francs que valait le manuscrit autographe des « Illuminations » d'Arthur Rimbaud ?

Le droit de préemption, qui permet à la « B. N. » d'acquérir un manuscrit après la dernière enchère, n'a d'effet que pendant quinze jours francs, à partir du jour de la vente. Ce laps de temps écoulé, la préemption est caduque et l'auteur de la plus forte enchère entre en possession de l'objet.

L' « acheteur » des « Illuminations » est M. Chalvet, qui représente une des plus importantes maisons spécialisées dans les manuscrits, la librairie Davis. Si la Bibliothèque Nationale ne peut trouver dans les délais les millions nécessaires, le manuscrit des « Illuminations » sera la propriété du collectionneur mystérieux qui a mandaté la librairie Davis. Il y aura peu de chances pour qu'on puisse revoir, par la suite, ce manuscrit.

Milieu secret

« Les grands amateurs d'autographes, précise Mᵉ Rheims, forment un milieu très secret. Ce sont des « hommes de cabinet », des gens très cultivés, qui enferment leurs autographes et sont d'autant plus contents de les avoir que personne ne sait qu'ils les possèdent. Il y a ainsi des manuscrits importants qui disparaissent pendant cent ans. Il faut souvent le décès d'un collectionneur pour qu'ils reparaissent. »

Le manuscrit des « Illuminations » appartenait au Dʳ Lucien-Graux qui mourut en déportation. Le prix de ce manuscrit constitue un record mondial. Rimbaud a très peu écrit, ses autographes sont très rares.

— *Ce manuscrit est fabuleux*, déclare M. Julien Cain. *Son importance est exceptionnelle. Il faut qu'il soit conservé à la Bibliothèque Nationale.*

Comment ne pas déplorer que la Nationale ne dispose pas de fonds suffisants pour acheter à coup sûr des pièces aussi précieuses, et que son directeur soit obligé de courir de bureau en bureau pour réunir l'argent nécessaire ? Une question de crédit, encore... Mais personne ne songerait à protester si la B. N. était dotée d'un fonds de roulement plus important : jusqu'à présent, nul ne s'est plaint, bien au contraire, de la manière dont elle effectuait ses achats.

JE, TU, IL...

● SIMONE BODIN, 30 ans, va devenir musulmane et princesse en épousant Ali Khan, alors qu'elle était Bretonne et reine, reine de Paris, comme de New-York, sous le nom de Bettina. C'est une histoire d'amour.

● LIONEL CRABB, homme-grenouille disparu à 46 ans, le 19 avril 1956, dans la baie de Portsmouth où étaient ancrés des bateaux soviétiques, fait de nouveau parler de lui : le corps d'un homme-grenouille a été découvert près de Portsmouth quelques jours après le passage dans la Manche de sous-marins russes.

● CARYL CHESSMAN, 37 ans, condamné à mort il y a neuf ans pour rapt et agression, vient d'obtenir une nouvelle révision de son procès. Après avoir écrit en prison « Cellule 24-55 », « A travers les barreaux » et « Le Visage de la justice », il aura ainsi le temps de préparer un quatrième livre.

● CÉRISOLES, pouliche, montée par Paul Blanc, en remportant le Prix de Diane, a rapporté 51 francs (pour 10) aux parieurs, 9 millions à son propriétaire Guy de Rothschild, une émotion à Suzy Volterra (deuxième), une déception à l'Aga Khan (troisième), et un gros échec à Marcel Boussac (loin derrière).

● JEAN WALTER, 72 ans, architecte, industriel, propriétaire des usines d'étain de Zellidja (Maroc), a été tué par une automobile le dimanche de la Pentecôte, alors qu'il traversait la Nationale 7, à Souppes (S.-et-M.). Les accidents de voiture ont causé la mort de 47 personnes pendant ce week-end.

VOYAGES - CROISIÈRES
par Paquebots Transatlantiques

BRESIL - URUGUAY
ARGENTINE
Départs les 22 juin, 16 juillet et 10 août
38 JOURS
à partir de Fr. 279.000
●
CANADA - ETATS-UNIS
Départs du Havre les 13, 17 et 30 juillet
36 JOURS
à partir de Fr. 258.000
●
ETATS-UNIS - MEXIQUE
Départ du Havre le 31 juillet
29 JOURS
à partir de Fr. 434.000
●
Les Antilles - Haiti
Jamaïque - Cuba
Mexique - Etats-Unis
Départs du Havre les 21 juin, 20 juillet et 17 août
33 JOURS
à partir de Fr. 387.000
●
AMERIQUE DU SUD
Croisières aériennes en collaboration avec AIR FRANCE
18 jours et 22 jours
à partir de Fr. 300.110

Programmes détaillés sur demande
Transocean Travel Service
39, rue Godot-de-Mauroy, PARIS
Tél. OPE. 60-71 - RIC. 92-01

(Dessin de Jean Effel, 1945)

VOYAGE AU BOUT DU NAZISME

« Babilleux tantinet emmouscaillé apprendrait jaspiner français lardon de la haute. Foncerait domicile pour 5 pfennigs la plombe. Envoyer bafouille Ferdinand au canard. »

VOYAGE AU BOUT DE LA HAINE...

...avec Louis-Ferdinand CELINE

LOUIS-FERDINAND CELINE publie ce mois-ci un livre de 600 pages, « D'un château l'autre », où il vomit, dans un flot de rancœur et de points de suspension ses souvenirs de guerre. Après son exode à Sigmaringen, où il se trouva en même temps que Pétain, Laval, Brinon, Abetz, après son internement de dix-huit mois au Danemark, où il s'enfuit, le voilà à soixante-trois ans dans son pavillon de Meudon, amnistié après une faible condamnation (un an de prison par contumace), vivant maigrement de son activité de médecin et n'en finissant pas de son voyage au bout de la haine.

Céline. Pour les moins de trente ans, rien. Pour les plus de trente ans, un monument souillé de boue, l'auteur d'un chef-d'œuvre que l'on fit l'erreur de prendre pour l'expression d'une révolte : « Voyage au bout de la nuit ». *Ce n'était que l'explosion d'un dégoût de l'homme, ce gros cochon qui se vautre et qu'il faut dresser, dresser. L'armée allemande s'y entendait. Elle eut droit à toute sa considération.*

L.-F. Céline a parlé devant nous « pour que Gallimard me donne une avance ».

Ses réponses — ou plutôt son monologue — éclairent crûment les mécanismes mentaux de ceux qui, à son image, ont choisi de mépriser l'homme. L'aveu de son formidable échec, la pitié que peut aujourd'hui inspirer cette face, presque impersonnelle à force d'avoir été dénudée par l'existence, ne doivent ni ne peuvent faire oublier que d'autres rêvent de cette victoire sur l'esprit que l'on nomme fascisme.

L'EXPRESS. — Nous sommes venus parler de votre nouveau livre.

CÉLINE. — Parler d'un livre, c'est toujours l'impuissance...

L'EXPRESS. — Je dois vous dire que nous l'avons lu.

CÉLINE. — Vous ne l'avez pas lu tellement bien parce qu'il s'est produit un bafouillage. J'ai donné le manuscrit, et puis le manuscrit, pour quelle raison, s'est éparpillé, et je ne l'ai pas retrouvé. Je l'ai retrouvé tout à fait transbahuté, ils avaient mis le commencement à la fin... Je présume qu'on s'en est emparé à la N.R.F., il est passé dans divers bureaux et ensuite on a essayer de rattraper les chapitres. Et puis on les a mélangés, et puis on ne savait plus ce qu'est devenu ceci, cela. Enfin, ce chef-d'œuvre, on l'a remis en place tant bien que mal.

L'EXPRESS. — Vous l'avez relu depuis ?

CÉLINE. — Et comment ! Il y a des fautes. Il y en aura toujours, parce que c'est très difficile qu'il n'y en ait pas, vu que c'est plein de trucs, des trucs de style. Il y a des mots à la place d'autres. Les imprimeurs et les typographes prennent un début de phrase et le terminent comme ils le termineraient eux ; ce n'est pas comme ça que ça va. Il y a un petit truc dedans. Ce n'est jamais le vrai mot qui est à sa place. Eux mettent le vrai mot, normal, logique, le mot que mettrait Paul Bourget. Paul Bourget... c'est lui qui dirige la littérature française ! Le mot qu'on attend. Dans les journaux aussi, il faut que vous donniez au lecteur ce qu'il attend...

L'EXPRESS. — Ce n'est pas obligatoire...

CÉLINE. — Si, c'est comme dans les livres... Qu'est-ce qu'il veut votre lecteur ? Que je dise des choses qui ne le froissent pas. Est-ce que vous êtes là pour parler littérature ou politique ?

L'EXPRESS. — De tout. Voulez-vous nous dire d'abord comment vous écrivez ?

CÉLINE. — Je suis un styliste, si je peux dire, un maniaque du style, c'est-à-dire que je m'amuse à faire des petites choses. On demande énormément à un homme, or il ne peut pas beaucoup. La grosse illusion du monde moderne, c'est de demander à l'homme d'être à chaque fois un Lavoisier ou un Pasteur, de tout faire basculer d'un coup. Il ne peut pas ! Un type qui trouve un petit quelque chose de nouveau, c'est déjà beaucoup, il est déjà fatigué. Il en a pour la vie. On parle de « messages ». Je n'envoie pas des messages au monde. L'Encyclopédie est énorme, c'est rempli de messages. Il n'y a rien de plus vul-

→

Les entretiens

gaire, il y en a des kilomètres et des tonnes, et des philosophies, des façons de voir le monde...

L'EXPRESS. — Alors vous diriez que vous avez surtout apporté ?

CÉLINE. — Oh ! un petit rien du tout.

L'EXPRESS. — Comment le voyez-vous, ce que vous avez inventé ?

CÉLINE. — Une certaine musique, une certaine petite musique introduite dans le style, et puis c'est tout. C'est tout. L'histoire, mon Dieu, elle est très accessoire. C'est le style qui est intéressant. Les peintres se sont débarrassés du sujet, une cruche, ou un pot, ou une pomme, ou n'importe quoi, c'est la façon de le rendre qui compte. La vie a voulu que je me place dans des circonstances, dans des situations délicates. Alors j'ai tenté de les rendre de la façon la plus amusante possible, j'ai dû me faire mémorialiste, pour ne pas embêter si possible le lecteur. Et ceci dans un ton que j'ai cru différent des autres, puisque je ne peux pas faire tout à fait comme les autres. Je n'écris pas en chinois. Mais je suis un petit peu différent. Alors que tous ces autres qui se croient très différents, ils ne le sont pas du tout. Il y en a plein l'Encyclopédie, des autres. J'ai mon dictionnaire, énorme, et tous sont dedans. Je les y retrouve.

« Le lecteur veut des légumes bien cuits »

L'EXPRESS. — Vous dites que vous avez surtout inventé un style ; cela intéresse les gens qui s'occupent de la littérature en tant que telle. Mais il y a aussi les lecteurs qui achètent votre livre à cause de l'histoire.

CÉLINE. — Ça, c'est la mercière. Quand vous n'avez pas atteint la mercière, vous n'avez pas atteint les grands tirages. La mercière va acheter M. Daninos, va acheter Mme Delly. Tout cela, ça existe, c'est l'histoire, la bonne histoire. En un mot, c'est la série noire, c'est le fait divers que vous avez chez vous très bien fait, un peu brodé. Ça, ça intéresse le public. Le public s'intéresse à la voiture, à l'alcool et aux vacances. Nous sommes champions du monde d'alcoolisme, nous buvons 1.200 milliards d'alcool par an. Il n'y a pas de consommation supérieure. De ce côté-là, nous tenons. Et puis il y a la voiture. Chaque Français aura bientôt sa voiture. Et le cinéma fait le reste. On apprend à vivre au cinéma. Et puis vos journaux instruisent sur la vie. Aujourd'hui on ne va pas lire Balzac pour apprendre ce que c'est qu'un médecin de campagne ou un avare. On trouve ça dans vos journaux, dans les hebdomadaires. Les jeunes filles apprennent la vie dans les hebdomadaires et au cinéma. Alors, qu'est-ce que vient foutre un livre ? Avant on y apprenait la vie, dans un livre. C'est pourquoi on empêchait les jeunes filles de lire les romans. Les maris surveillaient les lectures de leurs femmes. Mais maintenant les bonnes histoires, il y en a plein dans les journaux : sur l'infirmerie spéciale du dépôt, sur l'asile d'aliénés, n'importe quel canard bien fait en contient mille. Ça ne présente aucun intérêt pour la littérature, c'est le sujet.

L'EXPRESS. — Quand les lecteurs ont acheté « Voyage au bout de la nuit », ils n'ont pas acheté un nouveau style, ils ont acheté une histoire.

CÉLINE. — Pas du tout. Ils ont acheté un scandale. Le scandale avait été fait par Daudet. J'ai bénéficié du moment où les critiques qui avaient de l'autorité n'étaient pas morts. Aujourd'hui il n'y a plus de voix comme Daudet, comme Descaves, même comme Ajalbert. Alors j'ai profité de ce moment-là... Daudet, lui, il m'avait senti. Daudet savait. Maintenant personne ne sait plus. Daudet avait senti quelque chose, une petite musique, comme il avait senti Proust. Alors il a dit : « Là il y a quelque chose ». Il a parlé.

L'EXPRESS. — J'ai lu « Voyage au bout de la nuit » avant la guerre, je ne l'ai pas acheté sur un scandale.

CÉLINE. — Vous avez suivi la foule.

Vous êtes à une époque de pléthore littéraire. Maintenant il y a tellement de gens qui ont de l'instruction supérieure, quiconque a son brevet ou sa licence peut faire un roman. C'est la lettre à la petite cousine en plus grand. Il y en a partout. Je ne connais pas un notaire, un médecin qui n'ait un roman dans son tiroir.

L'EXPRESS. — La quatrième passion des Français ?

CÉLINE. — Oui mais sous la dépendance de la machine à laver. La femme se dit : « Pour avoir une machine à laver, quelque chose de bien, ça coûte 200.000 francs ». Elle y pense, et comme elle est femme, elle ne dira pas qu'elle y pense. Le jeune homme sait écrire, il a écrit des articles de-ci de-là. Elle pense à sa machine à laver. Un beau jour elle regarde les devantures et dit : « Tiens, Mlle Sagan a fait paraître son livre, on en parle beaucoup. Il se vend 500 francs. Combien touche-t-elle par livre ? 20 %. Ah, 100 francs par livre ? » Elle pense toujours à sa fameuse machine à laver. Et elle lui dit : « Ecoute, toi tu ne pourrais pas ?... — Oh ! moi, non tu sais. — Oh ! si, tout de même tu pourrais très bien faire un roman comme elle. Je l'ai lu, ce n'est pas extraordinaire ». Alors, hop ! Un roman de plus, ça y est ! Il part chez Gallimard. Gallimard en a 400 dans ses caisses chaque année. Il les fout à la Seine. Personne ne les lit. Ils ne valent ni mieux ni moins que ceux de Mlle Sagan, mais ils ne sont pas sortis. C'est la loterie.

L'EXPRESS. — Parmi les écrivains d'aujourd'hui, en voyez-vous qui aient une musique, eux aussi ?

CÉLINE. — Je ne peux pas vous dire parce que du moment que l'on écrit soi-même, on devient très partial. On a ses mécanismes, on est essentiellement mauvais critique. Au fond, tout ce qui n'écrit pas comme soi, c'est de la merde. C'est grotesque. Et je m'en rends très bien compte. Mais d'autre part tout ce qui n'écrit pas comme vous vous gêne. Sans ça, l'on n'est pas du métier.

L'EXPRESS. — Et à votre avis n'y a-t-il personne qui écrive comme vous ?

CÉLINE. — Si, il y a des gens qui ont fouillassé, dans le même sens, qui ont été sensibles aux mêmes choses. Ça demande un certain raffinement plus que de la brutalité, un raffinement infini et une horrible ténacité. C'est comme si un histologiste ne s'occupait que des colorants. Il y

(Charpentier-L'Express.)

« Il faut que je paye cette maison horrible. »

en a. C'est du raffinement histologique. Ils disent : « Qu'il s'agisse d'une cellule de foie ou d'un neurone, peu importe, ce qui m'intéresse, c'est les colorants ». Il y avait Paul Morand dans ses débuts, il y avait Barbusse dans « Le Feu », qui ont essayé tout ça. Il y avait Ramuz en Suisse. Ce sont des types qui ont été intéressés par ces problèmes-là. Les autres, mon Dieu, il y en a peut-être qui décrivent des choses formidables, je ne sais pas. Ce sont des choses qui ne m'intéressent pas. Je ne suis intéressé que par les colorants. A l'heure actuelle, quelle femme sait faire la différence entre la dentelle et la broderie, qui est-ce qui sait reconnaître un point d'Alençon d'un point de Valenciennes ? Personne. Qui connaît le vieil anglais ? Personne. Je sais, j'ai été élevé là-dedans. Qui est-ce qui en anatomie connaît bien un genou, une cheville ? La dissection ? Personne. Vous comprenez, il faut être raffiné.

Mais ce ne sont pas des choses qui intéressent vos lecteurs. Non, le lecteur veut manger des légumes bien cuits, bien servis, le plat préparé, avec sa bonne ratatouille habituelle.

L'EXPRESS. — Pour qui écrivez-vous ?

CÉLINE. — Je n'écris pas pour quelqu'un. C'est la dernière des choses, s'abaisser à ça. On écrit pour la chose en elle-même.

L'EXPRESS. — Vous vous adressez aux gens pourtant. Vous leur parlez, les interpellez, vous vous excusez de les oublier...

CÉLINE. — C'est un truc. En vérité je les méprise. Ce qu'ils pensent et ce qu'ils ne pensent pas... Si vous vous occupez de ce qu'ils pensent, vous avez affaire à des lecteurs, au lecteur, c'est tout dire ! Non, pas besoin, il lit, tant mieux, s'il n'aime pas, tant pis !

L'EXPRESS. — Vous avez toujours écrit pour la chose en soi ?

CÉLINE. — Toujours.

L'EXPRESS. — Même au temps du « Voyage » ?

CÉLINE. — Toujours. J'ai écrit pour me payer un appartement. C'est simple : je suis né à une époque où on avait peur du terme. Maintenant on n'a plus peur du terme. Je me suis dit : c'est le moment du populisme. Dabit, tous ces gens-là produisaient des livres. Et j'ai dit : moi, je peux en faire autant. Ça me fera un appartement et je n'aurai plus l'emmerdement du terme. Sans ça je ne me serais jamais lancé. A l'heure actuelle, si on me faisait une rente, je ne me lancerais pas du tout. Je renoncerais à toute cette salade et je me reposerais. Tout le monde parle de la retraite à quarante-cinq ans. J'en ai soixante-trois.

L'EXPRESS. — Il n'y a pas de retraite pour les écrivains !

CÉLINE. — Pour les médecins si, à soixante-cinq ans. J'ai trente-cinq ans de pratique.

L'EXPRESS. — Vous croyez que vous pourriez vous arrêter ?

CÉLINE. — Et comment ! J'ai une balle dans la tête et j'ai le bras en morceaux. Je suis invalide à 75 %. Alors ça suffit. J'ai fait deux guerres. Je suis engagé volontaire de la classe 12.

L'EXPRESS. — Pourtant vous avez l'air d'aimer la littérature, quand vous en parlez...

CÉLINE. — Oh non ! je n'aime pas en parler. J'en parle parce que je voudrais bien toucher une avance de Gallimard. J'en parle parce que c'est le commerce, qu'il faut que je paye cette maison horrible qui coûte horriblement cher, que je nettoie moi-même à l'aspirateur, dont je fais moi-même les carreaux, où je fais la cuisine et tout le bazar. Et voyez-vous, je n'y mets aucune coquetterie. Alors ça, cette petite histoire, même ce petit fanatisme stylique, réthorique, ne me possède pas au point que je n'y renoncerais pas. Si votre journal m'offrait une rente à vie de 100.000 francs par mois, je renonce à tout, oui, j'interdis qu'on m'imprime, avec plaisir, avec joie !

« Je me suis trouvé embarqué chez Pétain »

L'EXPRESS. — Vous écrivez au début de votre prochain livre que vous regrettez le « Voyage » que ce fut le point de départ, l'origine de tous vos ennuis.

CÉLINE. — De tout l'emmerdement, oui, quand le livre est sorti, j'ai été emmerdé. Céline est le nom de ma mère. Je croyais passer inaperçu. Je croyais faire l'argent de l'appartement, me retirer de l'affaire et continuer la médecine. Mais j'ai été découvert par un journal qui s'appelait *Cyrano*, qui a fini par me trouver après m'avoir cherché. A partir de ce moment la vie devenait impossible, la vie médicale je veux dire. Qui écrit n'est pas un médecin sérieux. Et puis j'ai été emmerdé parce qu'à ce moment-là Clichy n'était pas communiste. Or moi, je travaillais pour la mairie qui, elle, était communiste. Je faisais les visites de nuit ; pendant vingt-cinq ans j'ai été médecin de nuit, c'est-à-dire que l'ambulance venait me chercher, j'allais voir les assassinés, les morts, les diphtériques, etc. J'étais catalogué comme faisant partie de la mairie. Pourtant je n'ai jamais voté de ma vie, mais enfin... Donc les autres médecins qui étaient réactionnaires disaient : *« Ce cochon, il a travaillé avec la mairie communiste, dégueulasse ! »*. Il y a toujours lutte. En ce temps-là c'était la réaction contre la mairie, maintenant c'est la mairie contre la réaction ! Demain ça sera je ne sais pas quoi. Ça m'a rendu la vie impossible. Et puis le temps a passé. On m'a accusé aussi d'être antimilitariste. Tout ce qu'on dit... On dit n'importe quoi.

L'EXPRESS. — Dans « D'un château l'autre... » vous paraissez regretter le « Voyage », non seulement parce qu'il vous avait attiré des ennuis mais aussi parce que, dites-vous, les gens vous jettent toujours leur admiration pour le « Voyage » à la tête.

CÉLINE. — Oui là aussi, ils m'emmerdent. Dans le « Voyage », je fais encore certains sacrifices à la littérature, la « bonne littérature ». On trouve encore de la phrase bien filée. A mon sens, au point de vue technique, c'est un peu attardé.

L'EXPRESS. — Vous trouvez que vous allez plus loin dans votre nouveau livre ?

CÉLINE. — Oui. Au point de vue libération technique et stylistique, c'est plus catégorique, c'est pas du tout empêtré de clichés, n'est-ce pas ? C'est pas comme M. Billy...

L'EXPRESS. — Vous dites que le sujet ne

vous intéresse pas et pourtant sur la guerre de 14 ce sont des histoires formidables dont vous avez choisi de parler ?

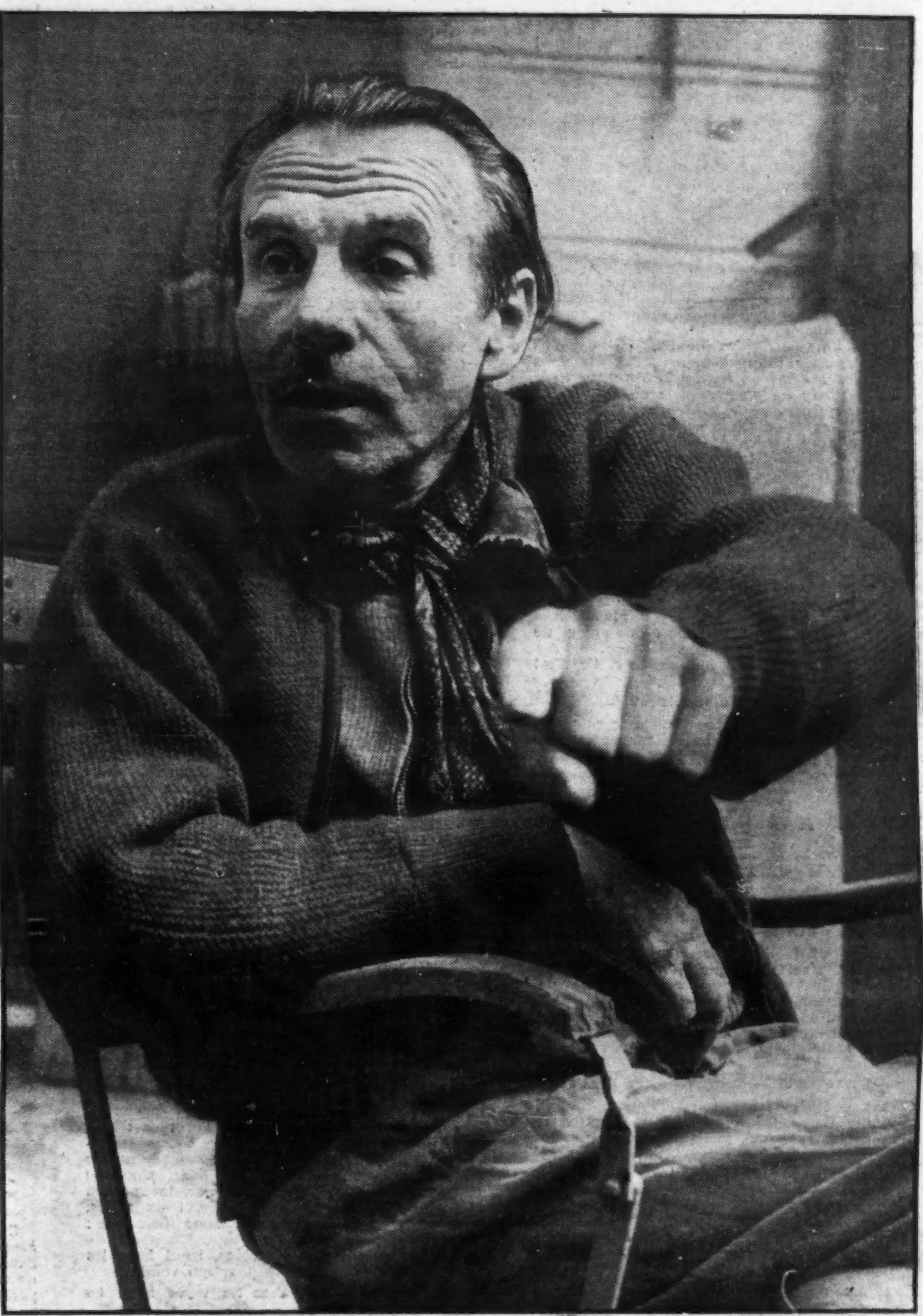
CÉLINE. — Pas du tout. Je ne sais pas si Froissart (je cite des noms immenses, pas pour m'illustrer mais parce qu'ils me viennent à l'esprit), Joinville ou Commines ont fait exprès d'être mêlés aux événements qu'ils décrivent. Ils se sont trouvés là par la faute des circonstances historiques. Moi aussi je me suis trouvé dans une histoire. Je n'y tenais pas du tout à aller à Sigmaringen. Seulement, on voulait m'arracher les yeux à Paris. On voulait me tuer. Je me suis trouvé pris dans un tourbillon. A Sigmaringen, j'ai été en prison, en cellule, etc. Je me suis trouvé embarqué dans des aventures... Comme les journalistes. Nous sommes tous journalistes. Sans savoir ce qu'on vit. Le bonhomme à Alger, qui se trouve sur la place Pétain avec une bombe qui lui tombe dans la gueule, il est forcé de voir qu'il y a quelque chose qui se passe, il l'écrit à son journal. Je me suis trouvé embarqué chez Pétain, j'étais bien forcé de le voir. Ensuite on l'écrit, c'est plus commode. Il y a des types qui se tiennent la tête en disant : *« Je voudrais bien raconter une histoire »*... Si vous vous mettez dans un cas tout à fait singulier comme le mien d'être traqué, et pas à la rigolade, pas traqué par les « passions », mais traqué à vous faire empaler et déchiqueter ou condamner en tant que repris de justice par vos frères, évidemment vous avez une histoire toute faite, vous n'avez plus d'efforts à fournir. Il n'y a plus qu'une question de style qui se présente. Plus que la question d'agencement, d'architecture...

« L'Europe ? L'histoire ne repasse pas les plats »

L'EXPRESS. — Quand vous disiez que vos ennuis ont commencé en gros avec le « Voyage », moi j'ai l'impression que c'est plutôt avec « Bagatelle pour un massacre ».

CÉLINE. — C'est peut-être le seul livre que j'aie écrit pour les Français, où je suis sorti de ma réserve personnelle. Je me suis dit — mais ça, votre secrétaire de rédaction ne le laissera pas passer, ils ne laissent jamais passer ça — je me suis dit : la France, nous sommes dans la merde, c'est évident, alors le petit poilu, qu'il reste tranquille, qu'il laisse les autres se démerder avec les Russes — si on l'avait fait, l'Algérie n'aurait pas bougé. Nous l'aurions encore. S'il reste tranquille, nous garderons le prestige. Nous serons les grands vainqueurs, nous resterons les grands Français. Nous allons faire l'Europe. Oui je croyais qu'il fallait faire l'Europe. Et c'est bien ce qu'ils essaient de faire actuellement. Trop tard ! L'histoire ne repasse pas les plats. Maintenant on ne peut pas faire l'Europe. Quand il y avait l'armée allemande, on pouvait la faire. Avec l'armée allemande, la dernière armée allemande. On l'a foutue en l'air. Cette grande victoire, ça a été de foutre l'armée allemande en l'air. Maintenant c'est fini, il n'y en a plus. Or on veut faire l'Europe. Avec quoi ? Il n'y en a plus ! Eh bien ! moi je m'étais dit ça. Ça me paraissait ingénieux. Pour Hitler, je ne l'ai jamais aimé. Je lui ait dit merde dans « Bagatelle ». C'est un con comme un autre, mais il avait le virus. Comme Doriot, comme Mollet, comme Nasser, comme tous ces gens-là c'était un homme politique. Bon. « Homo politicus », c'est un cas spécial, bien connu. *« Je représente l'Europe ! »* Entendu, mais il aurait été buté. On l'aurait sans doute buté quand il aurait eu rempli son rôle, et puis on l'aurait remplacé. Pourtant il faisait quelque chose de constitutif, il faisait l'Europe, et l'Europe franco-allemande. Bon. En plus je vous ferai remarquer gentiment que l'Allemagne était le dernier pays auprès duquel on avait du prestige. Maintenant nous nous faisons traiter de putains et de maquereaux. Ce prestige que nous avons, c'est au-dessous de tout. Il n'y a rien à espérer de ce côté-là. Mais en Allemagne, on nous portait très haut. Depuis Poincaré on nous portait très haut. C'était terrible. Même le triste Daladier avait du prestige. Comme disait un Allemand *« prodigieux historisme »*. Richelieu leur en avait mis plein la vue. Ils étaient bluffés. Le dernier peuple que nous bluffions, nous le foutons en l'air. Ce n'est pas les Anglais qui vont nous respecter, ni les Américains, ni personne ! Après on prend la sébile : *« Un petit dollar, un petit machin... »*

L'Europe, c'était déjà mon calcul à moi, et je me disais : *« Je vais le dire, et ça va faire une grosse impression »*. Qu'est-ce que j'ai déclenché ! Je me suis foutu dans une histoire effroyable ! que je regrette, oh combien ! Si j'avais su... Remarquez que j'ai failli foutre le camp à La Rochelle avec une ambulance de Sartrouville. Ils voulaient me la calotter, l'armée voulait me la prendre. Eh bien ! j'ai résisté, j'ai voulu la ramener à Sartrouville, sans ça je serais parti à La Rochelle, il y avait des départs pour Londres. Surtout que je suis bien fautif parce que je parle anglais comme le français. C'est assez curieux. J'ai le don des langues, comme les portiers d'hôtel, comme les Russes ! J'avais tout ce qu'il faut pour devenir intéressant, quand je vois des baveux qui parlent anglais comme des bêches... j'avais le don. J'ai cédé à une manie sacrificielle. C'est du masochisme. Je suis victime d'un masochisme. Je serais resté tranquille, j'aurais fait une glorieuse carrière, et puis voilà. Je suis devenu matière première de haine, raciste. *« Ah ! celui-là, c'est un antijuif »*. C'est de la blague.



(Charpentier-L'Express)

« Je me suis foutu dans une histoire effroyable... Et je suis bien fautif parce que je parle anglais comme le français. »

L'EXPRESS. — Pourtant vous avez écrit là-dessus des choses on ne peut plus nettes.

CÉLINE. — J'ai écrit des choses sur des juifs. J'ai dit qu'ils manigançaient une guerre, qu'ils voulaient se venger de Hitler. Bon. Ça ne nous regardait pas (le secrétaire de rédaction ne mettra pas ça non plus). C'est une affaire qui les regardait entre eux. Ils ont foutu l'armée française, quand elle a reçu cette formidable colique en 39... On n'envoie pas une armée victorieuse à la guerre. On sait qu'elle va être battue. Amenez les Russes en ce moment-ci à la guerre, ils seront battus forcément. Une armée victorieuse est toujours battue quand elle se représente. Pourtant on l'a renvoyée à la guerre, elle s'est mobilisée avec honte, elle a foutu le camp, et la chiasse au cul, de Breda en Hollande à Bayonne. C'était une déculottée fantastique. Et alors cette déculottée, il a fallu la monter en victoire, toute l'histoire que vous connaissez (le secrétaire de rédaction ne passera pas ça non plus), et il n'empêche qu'au fond j'avais raison. J'ai tout à fait raison. Il y a un bonhomme qui est venu me voir dernièrement et qui a dit que j'ai des complexes. Non ! C'est tous les autres qui ont des complexes pour moi. Si j'ai un complexe, c'est d'avoir été con par rapport à moi-même. Pauvre idiot, de me lancer dans une affaire comme ça alors que j'aurais pu faire comme tant d'autres ! D'un côté ou de l'autre... C'est ce que me disait Marion : *« Si vous aviez pris la file de gauche, vous auriez un étage entier à « Excelsior »*. Il me citait Barbusse : quand il arrivait à Moscou, on lui disait qui était à l'étage au-dessus, à l'étage en dessous. Et moi, nom de Dieu, à Sigmaringen, j'étais dans les chiottes, dans la merde jusqu'au cou, c'était effroyable. J'ai souffert comme personne et je souffre encore. Je crèverai dans la honte, l'ignominie et la pauvreté et tout ça par connerie. Le complexe que j'ai est d'avoir été con. Pour le reste, c'est les autres qui peuvent avoir des complexes.

L'EXPRESS. — Qui, les autres ?

CÉLINE. — Tous ceux qui m'accablent, tout simplement, tous ceux qui ne me donnent pas le Nobel, tous ceux qui ne me donnent pas une rente, tous ceux qui ne me reçoivent pas à l'Académie avec trois bicornes, tous ceux qui me daubent, qui me crachent, tous ceux-là ont des complexes, nom de Dieu, et comme cons, et comme criminels. Deux complexes : comme cons parce qu'ils n'ont pas compris, et comme criminels : c'est moi la victime. Ce n'est pas à moi à avoir les complexes, c'est à eux. Les fautes sont en face. Nous avions un mythe qui était le mythe de 18 : *« La France victorieuse, Foch, Pétain, etc. »* On a basculé le mythe : trouvons un nouveau mythe, de Gaulle vainqueur, etc. Les héros partout, la Résistance et machin chouette. C'est un nouveau mythe, c'est le mythe sur lequel vit le Français.

L'EXPRESS. — Que devrait-il faire le Français, à votre avis ?

CÉLINE. — Rien du tout. Nous ne pouvons rien faire. Nous sommes 40 millions contre 3 milliards. C'est comme si les Deux-Sèvres déclaraient la guerre aux Bouches-du-Rhône. Quelle importance ? Quand le mal viendra, sous la forme ato-

→

mique, il n'y aura pas de comptes à rendre ni rien du tout. Ça se fera tout seul.

L'EXPRESS. — ... Et vous vous dites pacifiste, antimilitariste ?

CÉLINE. — J'étais profondément contre la guerre, et je l'ai faite. J'étais héros comme Darnand, comme des milliers d'autres. La France d'avant 14 et d'après 14, c'est différent. Avant 14, c'est des somnambules, après, c'est des analystes.

Alors ils tombent dans la série Sartre, Camus... Ils croient qu'il vaut mieux « penser ». Tandis qu'en 14, il y avait un devoir, et on le faisait. Des choses que vous n'avez pas connues, vous êtes trop jeunes. Il y avait la vertu. Les femmes étaient vertueuses, les hommes étaient braves et travailleurs. Sans ça, c'était des monstres. Il y avait la putain, il y avait le bordel, on l'a supprimé aujourd'hui. J'ai promené à travers le monde, parce que j'ai beaucoup voyagé, des missions de médecins sud-américains qui étaient bien intelligents et ils me disaient : « *La civilisation de l'Europe tient sur un trépied : un pied, c'est le bistrot, l'autre l'église et le troisième le bordel !* » Evidemment, un trépied, ça tient. On a supprimé le bordel, maintenant tout tombe. Alors pourquoi s'arrêteraient-ils en France, les étrangers ? Il n'y a pas de bordel ! Comme ça on ne respecte plus nos femmes, nos filles. J'ai une fille de 25 ans, j'ai cinq petits-enfants, je suis un vieux bonhomme. J'étais marié, très richement d'ailleurs, chose curieuse. On ne respecte plus personne. Autrefois, avant 14, on disait : l'homme est naturellement cochon, il a toutes espèces de fantaisies de cochon ; il va se les passer, il y a des maisons pour ça ; il respecte sa femme et ses filles, et les autres les respectent. Maintenant il n'y a plus rien à respecter. Alors voilà, c'est encore une erreur de la Quatrième, dite République.

Autant de choses qu'il faut méditer. Ce n'est pas pour être imprimé.

L'EXPRESS. — Ce sera imprimé.

CÉLINE. — On ne peut pas imprimer ça parce que ça révolte le lecteur. Le lecteur veut qu'on le promène par la main.

« Hitler n'a pas eu de chance. Buté avant moi... »

L'EXPRESS. — Qu'est-ce que vous attendez de votre livre ?

CÉLINE. — J'attends une avance de Gallimard, et c'est tout, c'est tout. Que ça me porte tranquillement, péniblement jusqu'à la retraite de médecin, qui est de 200.000 francs par an, puis je m'arrêterai là, je m'en irai dans un trou de campagne, je finirai là. Je n'écrirai plus rien.

Mais il faut que je fasse encore deux ans de travail, jusqu'à 65 ans.

L'EXPRESS. — Vous referez un livre ?

CÉLINE. — Oui, je ferai un livre. Pour Gallimard sans doute. Ce salaud ne veut pas me quitter. Je l'ai beaucoup engueulé, je l'ai traité de tous les noms. Il a un catalogue qui vaut d'être fusillé tous les jours. On peut le foutre en prison indéfiniment. Ça, ça ne me trouble pas. Il est venu un éditeur qui lui a dit : « *Je vous remplace auprès de Céline, je vous paie toutes ses dettes, je vous enlève tous ses livres, vous n'aurez plus affaire avec ce triste individu.* » Il n'a pas marché...

Il n'a pas beaucoup d'écrivains dans la maison. Il reçoit des légumes cuits en quantité, ces tirages à la ligne, ces bons devoirs de plumitifs.

L'EXPRESS. — Nous avions pensé publier des extraits de votre livre.

CÉLINE. — Oui, tant que vous voudrez. Plongez, piquez, parfaitement. Gallimard n'a rien à dire. Je vous donne l'autorisation. Publiez, publiez, n'hésitez pas.

J'aime autant vous dire aussi une chose, c'est que Hitler m'avait en exécration, à savoir qu'il m'a supprimé. J'étais publié au *Berliner Tagblatt*, un journal juif, et Hitler l'a supprimé. Il n'a jamais voulu en entendre parler. Pas plus que je n'ai écrit dans les cahiers franco-allemands, alors qu'il y a des tas de personnes qui y ont écrit. Je n'ai jamais touché un sou. Hitler, s'il avait vécu, m'aurait fusillé certainement. Les gens qui ne sont pas conformistes... Mais il n'a pas eu de chance, il a été buté avant moi.

L'EXPRESS. — Oui, il l'a été.

CÉLINE. — On avait bien envie de le tuer avant. On aurait bien fait d'ailleurs parce que ça aurait arrangé plus vite les choses ; comme on aurait mieux fait de signer la paix en 15 au lieu de 18.

J'ai connu l'armée de 14, j'ai fait face à l'armée de 14, je la connais. Je n'étais pas comme Malraux à courir après la division « Das Reich » quand elle fout le camp. J'étais devant les Allemands pour les arrêter. C'était tout de même une question de tripes. Ce n'était pas faire joujou. C'étaient des gens qui faisaient la guerre. Alors on ne pensait pas à rien d'autre qu'à avancer. Tandis que les autres...

L'EXPRESS. — Vous dites que vous n'aimez pas la guerre. Et puis vous avez l'air de trouver que c'était beau ?

CÉLINE. — C'était un ordre. Il n'y a plus d'ordre. Bravoure pour les hommes et vertu pour les femmes. Vous aviez un ordre. L'homme qui torture un prisonnier était fusillé immédiatement. Sévices contre un prisonnier, il était flanqué au mur. On n'en parlait plus. Le sadisme ne faisait pas partie de l'armée. Pas du tout. Le prisonnier, on lui offrait des cigarettes, la gamelle, et c'était fini. On estompait toute une partie monstrueuse.

L'EXPRESS. — Vous n'imaginez pas qu'on puisse trouver mieux que l'ordre de la guerre ?

CÉLINE. — C'est fini. Jamais.

« Le blanc, pas une couleur: un fond de teint »

L'EXPRESS. — Vous avez l'air d'envisager que tout va finir dans une espèce d'éclatement atomique ?

CÉLINE. — Pas besoin. Les Chinois n'ont qu'à avancer l'arme à la bretelle. Ils ont pour eux l'hydra viva, la natalité. Vous disparaissez, vous race blanche. Dans le monde jaune, tout le monde disparaît, anthropologiquement. C'est comme ça. C'est le jaune qui est l'aubépine de la race. Tout ça, ce sont des fluorescences adventives. Mais le fond est jaune. Ce n'est pas une couleur, le blanc, c'est un fond de teint. La vraie couleur, c'est le jaune. Le Jaune à toutes les qualités qu'il faut pour devenir le roi de la terre.

L'EXPRESS. — Ce n'est pas pour demain.

CÉLINE. — Ça peut aller vite.

L'EXPRESS. — Ce n'est pas notre génération...

CÉLINE. — Pas sûr du tout. La galopade de 39 a duré vingt à trente jours. C'était vite fait. Vous vous retrouvez en Espagne très vite. Oh ! ça peut être très vite fait. *L'Express* peut être supprimé...

L'EXPRESS. — On a l'impression que vous prenez vos désirs pour des réalités.

CÉLINE. — Non, non. Ça vous gêne, vous, parce que vous raisonnez dans le confort intellectuel. Votre confort intellectuel veut que vous finissiez dans la peau d'un rentier à 80 ans, retraité par *L'Express*. C'est pas ce que vous pensez, vous ? Moi, ça ne me gêne pas, j'ai fait mon temps. Je peux crever dans cinq minutes. Ça m'est égal. Mais vous n'avez pas fait le vôtre. Vous avez le rêve des hommes qui ont le lendemain qui chante. Seulement il n'y a pas de lendemains qui chantent pour la race blanche. Elle a trop fait chier le monde et le monde va la faire chier. Elle est dominée par l'hygiène. Les guerres autrefois ont toujours fini par les maladies ; elles ne finissent plus par des maladies, elles finissent par la guerre.

L'EXPRESS. — Il y a la maladie atomique.

CÉLINE. — Oui, mais qui fait foutre le camp aux gens. La crainte suffira à les faire foutre le camp.

L'EXPRESS. — Quand les nuages vous atteindront...

CÉLINE. — Les nuages n'atteindront pas, parce que Mme Molotov et Mme Kroutchev parleront à leur mari et leur diront sur l'oreiller : « *Et alors tu déconnes, tu crois que les autres Américains n'en ont pas, ils en ont, qu'est-ce que tu fais de notre avenir... tu ne penses donc pas à la petite !* » La peur suffira à amener les gens à composition. Vous verrez Paris en trois zones, zone américaine, zone russe, zone française : Montmartre.

Les Français, toujours larbins, iront faire les plumeaux et les pissotières pour qui voudra.

L'EXPRESS. — Vous les voyez noirs les Français.

CÉLINE. — Oh ! non, ils n'y sont pour rien. C'est l'hygiène. Pensez que, comme disait Napoléon, « la Chine est un géant qui dort ; quand il remuera le petit doigt, il fera trembler le monde ». Et en effet maintenant il lève le petit doigt. Il suffira qu'il s'ébranle. Ces masses faméliques se rueront sur l'Europe. Il n'y a pas de pays comme ici. Les autres pays ne sont pas vivables. J'ai été dans les autres pays. La Russie ? On crève de froid. Il n'y a rien. On établit ces pauvres kolkhozes, ils ne peuvent pas produire, il fait trop froid. L'Afrique ne produit rien. Il fait trop chaud. Les bons climats comme ça, il n'y en a pas. Vous n'avez qu'à amener une division chinoise à Cognac, il faudra la changer tous les huit jours.

L'EXPRESS. — L'homme n'est peut-être rien, mais les idées existent. La preuve, c'est que nous ne serions pas ici sans les idées, et pas seulement le style, que vous avez exprimés dans « Voyage au bout de la nuit ».

CÉLINE. — C'est facile, les idées, les idées... Ce n'est pas ça qui est intéressant, c'est le colorant. Moi, je ne m'intéresse qu'aux colorants. C'est tout. « *Brasser des idées* », regarder l'Encyclopédie ! Vous en brassez des idées !

L'EXPRESS. — Vous en avez brassé comme tout le monde.

CÉLINE. — Comme véhicule. Tout le reste ne m'intéresse pas.

L'EXPRESS. — Parmi les jeunes, vous ne voyez aucun romancier ?

CÉLINE. — Non. Ils ne travaillent pas assez. Il faut travailler beaucoup. A une époque qui est partagée entre la télévision, la radio, les voyages, l'auto, vos documentaires, vos journaux admirablement documentés, les enquêtes médico-sociales, la police, on s'occupe de la bonne histoire. « Les Deux Magots » fourmillent de bonnes histoires. Mais le style, c'est différent. On ne m'amène rien d'intéressant. Sinon je serais alerté. Je ne suis pas alerté.

L'EXPRESS. — Alors, selon vous, depuis 1914, et votre jeunesse, tout dégénère ? Plus de vertu, plus de sens du devoir, plus d'écrivains, plus de critiques ? A la limite, plus de Français... Nous aimerions savoir quelle explication vous pouvez donner de ce phénomène, que nous ne reconnaissons pas, mais qui doit certainement déprimer ceux qui l'admettent ?

CÉLINE. — L'alcoolisme d'abord. Il y a 1.200 milliards d'alcool qui se boivent par an en France. Ça fait une belle éponge !

Je connais les vertus de l'alcoolisme, l'impression de puissance. Très dangereux. L'impression de force. D'où toutes les redondances et prétentions. Ensuite on fume. 700 milliards par an. La fumée qui donne de fausses sensations poétiques et profondes, des idées fausses aussi. Je ne croirai qu'à un buveur d'eau. Et qui ne pense pas à roter et à digérer. Parce que les pieds sous la table... Il n'y a pas de famille sans le repas de midi. Donc on commence à bouffer, apéritif, on bouffe à midi, on rote, on ballonne, on pète, on fait un tas de trucs qui sont les phénomènes de la digestion. Chez un homme très abstinent, il n'y a que deux heures par jour sur vingt-quatre d'activité. C'est déjà beaucoup. Cette hygiène janséniste, personne ne veut s'y plier. Donc on va dans le monde. On proustise. Et le peuple copie le monde, ils proustisent, eux aussi. Tout ça abrutit le bonhomme. Il meurt sans avoir jamais pensé à rien. Il a pris parti. On se demande pour quoi, mais ça n'a pas d'importance. Il y en a plein l'Encyclopédie, des partisans. Mais la petite chose est trop humble, trop petite pour intéresser les gens. C'est à ce point que la dentelle, on a essayé de la faire revivre, personne ne veut plus la faire revivre. Depuis qu'il n'y a plus de couvents, il n'y a plus de dentelle. Mauriac n'était pas doué pour ça, il était doué pour être professeur d'école libre, et c'est tout. Un avoué de province, à l'ombre de la sacristie. D'ailleurs ces gens sont dans la vie, et si vous travaillez vous n'êtes pas dans la vie. C'est comme le vice. J'ai été dans le vice jusqu'au cou, dans la médecine jusqu'au cou et dans les bordels jusqu'au cou. Mais il faut en être sorti. C'est ce que disait Marie Bell : « *Toi, tu n'es pas vicieux, parce que si tu étais vicieux, tu ne décrirais pas le vice, tu serais dedans.* » En n'étant pas dedans, vous le décrivez. C'est comme la politique. Ils sont dedans. Ils aiment les consommateurs. Ils sont dedans. Ils aiment leurs petits enfants. Ils se font embrasser. Ils aiment une caresse dans leur chambre d'époux en disant : « *Ah ! chérie, j'ai bien travaillé aujourd'hui.* » On est consommateur. On a jouissé, on a éjaculé, on a fait des trucs de cochon, on est cochon comme les autres.

Moi je suis un médecin de banlieue très scrupuleux et très calme. Il faut être l'opposé de ce qu'on écrit. Voilà la surprise.

« C'est assez rigolo, 1.142 condamnés à mort »

L'EXPRESS. — Dans votre dernier livre, vous avez été plus loin, à votre avis, dans vos recherches ?

CÉLINE. — Tous les auteurs disent : « *Je suis beaucoup mieux.* » L'histoire « D'un Château l'autre » est singulière parce que c'est assez rigolo de voir 1.142 condamnés à mort français dans un petit bourg. Ça ne se voit pas souvent. C'est très rare d'être le mémorialiste de 1.142 condamnés à mort. Un tout petit bourg allemand hostile avec le monde entier contre soi. Parce que ceux de Buchenwald, tous les gens les attendaient pour les embrasser, leur donner la bise, tandis que ceux de Sigmaringen, le monde les traquait pour les étriper. C'est une situation assez curieuse, qui n'arrive pas souvent. C'est assez rigolo, 1.142 types cernés par la mort et qui cherchaient les uns et les autres, à désigner celui qui allait payer pour tout le monde ! Et moi, j'étais dans ceux-là parce que j'étais antisémite. C'était quelque chose de particulier. « *Moi, j'étais collaborateur mais pas antisémite, mais lui, lui, celui-là, il était antisémite. Voilà, lui, on peut y aller, il va expier pour tout le monde.* » Lâcheté, bonne vacherie humaine. Voyez le supplice de Damien, le régicide. Le mathématicien La Condamine était sur l'échafaud, et pendant que le supplicié parlait, il demandait aux aides-bourreaux : « *Qu'est-ce qu'il dit, qu'est-ce qu'il dit ?* » Les aides s'agaçaient : « *Foutez-le à la porte, celui-là, il nous emmerde* », mais le bourreau : « *Non, non, il faut le laisser, c'est un amateur.* » Nous avons quantité d'amateurs. Bonne histoire pour le journal !

Mais vous ne pouvez pas en laisser grand-chose, parce que le secrétaire de la rédaction va tout arranger pour que ça plaise à Mauriac, que ça plaise à tous ces gens-là. Ça n'a pas d'importance d'ailleurs...

Je suis vieux et vous êtes jeunes. Vous allez au-devant de la vie...

(Copyright « L'Express ».)

★

En pages 22 et 23 un extrait de « D'un château l'autre » :
Pierre LAVAL à Sigmaringen
vu par L.-F. Céline

PARIS EN PARLE...

● THEATRE : *Les festivals coûtent 150 millions mais sont un bon placement. — Un Tolstoï qui plairait au cabaret.* ● BALLETS : *A Chaillot, cinquante danseuses russes n'en font qu'une.* ● CINEMA : *Le grand Eisenstein lui-même fut un cinéaste maudit. — Burt Lancaster fait la pluie, mais n'apporte pas de bon temps.* ● OPERA : *A. Goléa explique pourquoi Schoenberg n'a jamais achevé « Moïse et Aron ».* ● EXPOSITIONS : *Des châteaux en Espagne et des aquarelles japonaises préludent aux vacances.*

THÉATRE

Des nuées de festivals

DEPUIS que par une belle nuit provençale de 1947 la Cité des Papes vibra aux exploits du Cid Campeador, depuis que de quelques représentations données à tous vents naquit le T.N.P., des nuées de festivals s'abattent chaque été sur les campagnes françaises.

Vingt-deux festivals cette année sont prévus en juin et juillet à l'intention des amateurs de théâtre, des touristes et des indigènes, car tel est le grand mérite du festival de concilier l'art, la propagande et les intérêts locaux.

Banc d'essai

L'art, car de jeunes animateurs y trouvent l'occasion de faire leurs premières mises en scène et de prouver leur valeur. Reybaz, Hermantier, Le Poulain doivent à Arras, à Nîmes, à Saint-Malo une bonne part de leur réputation. L'art, car le cadre du festival à représentation unique permet de risquer la création de pièces que les directeurs de théâtre parisiens n'osent souvent pas monter. Dijon bénéficiera ainsi de la première représentation d'une pièce d'Audiberti : *La Hobereaute.* Pièce anticléricale curieusement présentée dans le fief du chanoine Kir.

Jean Deschamps montera à Montauban *La Fontaine aux désirs,* de Lope de Vega, et Maurice Jacquemont, à Sarlat, *Maria Pineda,* de Lorca. Même sans être une création, si le spectacle est bon, il peut être repris à Paris. Le festival devient alors banc d'essai.

Les municipalités n'en sont pas fâchées, si l'on en juge par les 150 millions (l'Etat a accordé 70 millions de subventions) qu'elles ont consacrés cette année au théâtre. C'est que le théâtre est un bon placement et qu'un festival réussi est une source de bénéfices pour toute une région. Les magasins d'Aix-en-Provence doublent leur chiffre d'affaires au mois de juillet.

Le maire de Barentin, après avoir racheté les colonnades des Tuileries sauvées pendant les incendies de la Commune, les a installées aux abords de la cité qu'il administre, et ayant ainsi une raison plastique de festival, a offert aux cinq mille habitants de sa ville des représentations de *Surena* et de *Rodogune.*

Le lieu scénique

S'il faut à tout festival une aire de jeu ou un lieu scénique (ce sont les termes techniques), s'il faut comme au village de Lacoste qu'un couple d'instituteurs reconstitue, le dimanche, de ses propres mains, les vestiges du château de Sade pour que la Comédie de Provence vienne y jouer *Georges Dandin* (bizarre hommage au divin marquis), s'il est nécessaire que la commune de Blaye possède une muraille en ruines du château de Geoffroy Rudel (le troubadour de *La Princesse lointaine*) pour que Julien Bertheau y fasse résonner *Hernani,* il est indispensable que le conseil municipal, minuscule Mécène, favorise les arts. Une compagnie déjà formée est alors requise (la Comédie-Française si la ville est prospère), ou bien c'est un animateur qui persuade les responsables de la localité et soumet un plan de festival.

L'organisation d'un festival est une entreprise hasardeuse qui dépend d'abord de l'importance du budget, mais surtout de la versatilité ou des engagements des acteurs.

Untel veut bien jouer telle pièce avec tel partenaire, mais le partenaire préfère une autre pièce, où Untel n'a plus d'emploi. Ou bien il ne reste plus assez d'argent pour payer le partenaire. Le jeu de quatre coins qu'est la distribution pour un directeur de théâtre parisien est compliqué au centuple pour un animateur de festival.

Pour déplacer les foules en province, il faut de grands noms et les vedettes consentent rarement à répéter une pièce, à l'apprendre et à se déplacer pour la jouer une fois. Mais l'attrait d'un « rôle » peut les décider. Le plus souvent, on constitue une troupe de bons comédiens de théâtre dont les noms n'ont pas été propagés par le cinéma. Si une émission de télévision, une tournée, un doublage ne les intéresse pas davantage, les répétitions sont décidées. En payant la lumière, les animateurs obtiennent parfois des directeurs parisiens qu'ils prêtent leurs salles pour les répétitions, et chacun met du sien pour faire exécuter son costume.

Le festival, c'est encore le plus souvent une expérience artisanale, avec ce que cela comporte d'inventions personnelles, d'efforts et d'indigence.

M. M.

★

Z'Yeux Noirs

LA PUISSANCE DES TÉNÈBRES
(5e acte)
LE CADAVRE VIVANT
(extraits) de Tolstoï, par la compagnie Ludmila Lopato à la Comédie des Champs-Elysées (le lundi).

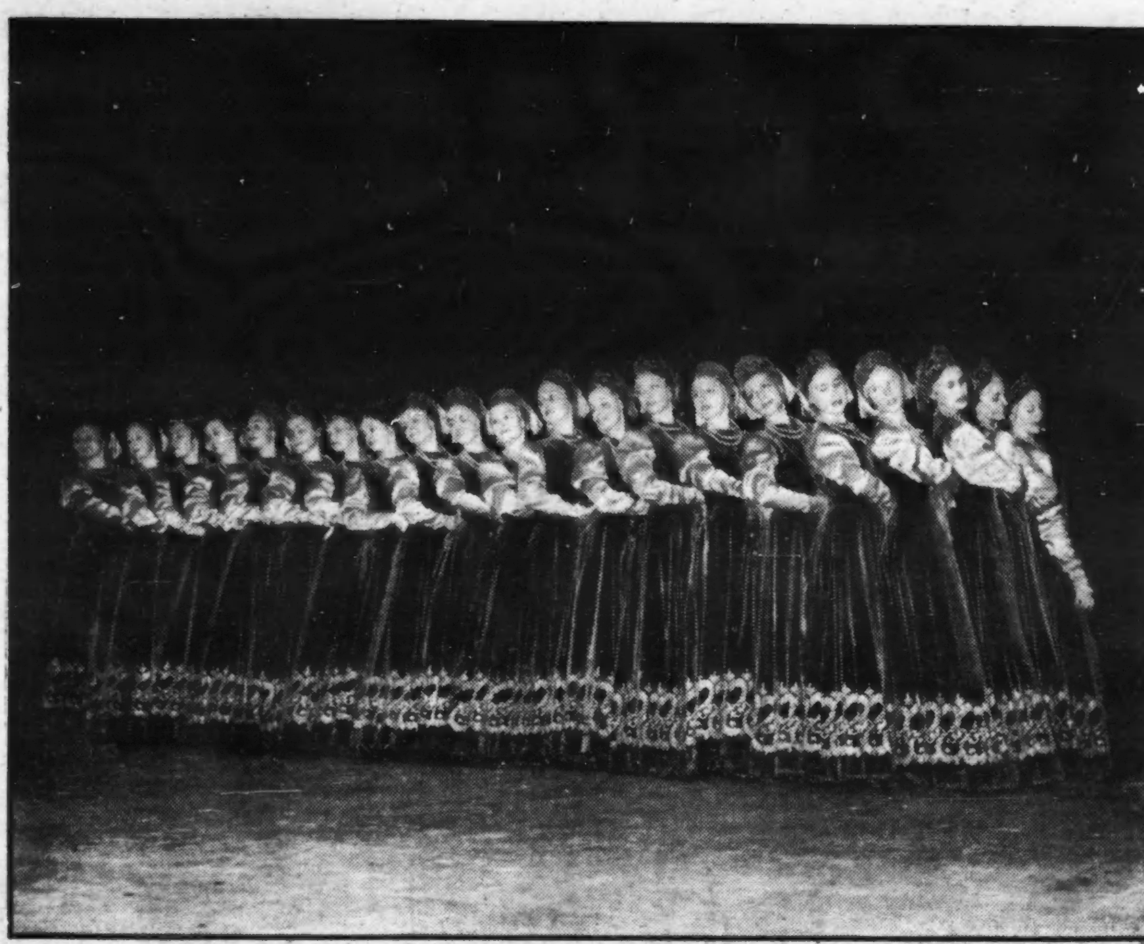
LA chère sainte Russie, celle de Jef Kessel et d'Henri Troyat et des boites de nuit, est sur la scène avec ce cinquième acte de *La Puissance des Ténèbres* joué et surtout chanté en russe. On a envie de battre des mains et de reprendre le refrain, comme dans une fête de famille. Et c'en est une, avec la fille de M. Troyat, justement, dans un petit rôle, et une descendante de Tolstoï lui-même dans un autre, et dans *Le Cadavre vivant* un vieil acteur qui vient jouer superbement une scène de bravoure en russe au milieu de ses camarades qui baragouinent en français. Ce *Cadavre* est une pièce mélodramatique d'une grande niaiserie, mais elle est jouée dans un tel style, avec accent et conviction, que moyennant quelques coupures supplémentaires, elle pourrait avoir un grand succès de fou rire au cabaret. Les ensembles sont bons, les chanteurs agréables, les éclairages de M. Constantin Nepo parfaits.

— *A ne pas manquer :* —

● **Fin de partie** (Beckett et le néant) ● **Requiem pour une nonne** (une tragédie de Faulkner) ● **Patate** (Achard retrouvé) ● **L'Œuf** (insolite).

A voir :

● **Dialogues des Carmélites** (Bernanos dramaturge) ● **La Cantatrice chauve** (à la découverte d'Ionesco) ● **Amphitryon 38** (même sans Jouvet) ● **Sacrés fantômes** (humour napolitain) ● **Irma la douce** (l'Opéra de quat' sous de Marguerite Monnot) ● **La Chatte sur un toit brûlant** (sans pudeur) ● **L'Ecole des cocottes** (pour rire). ● **Les Hussards** (les gaîtés de l'occupation) ● **Protée** (Claudel joyeux).



(Lipnitzki.)

LE BALLET BEREZKA
Ellipses et sinusoïdes

BALLETS

Un corps de femmes

C'EST un spectacle extraordinaire, au propre sens du terme, que celui offert par le Ballet soviétique Berezka qui, après une semaine de représentations au Théâtre des Nations, s'apprête à prendre possession, pour un mois, du Palais de Chaillot.

Tout d'abord, c'est une troupe composée uniquement de très jeunes femmes ou jeunes filles. Deux fois seulement, on voit un homme, un seul, se mêler à cet ensemble, mais c'est alors l'un des cinq accordéonistes qui accompagnent tous les numéros, à qui un rôle de mime-musicien est confié. Ce sont d'ailleurs les deux seuls numéros, des vingt présentés, qui conservent quelque chose d'humain et où les danseuses peuvent montrer des qualités individuelles.

Pour le reste, il s'agit de présentations collectives, minutieusement réglées par la chorégraphe Nadiejda Nadiejdina, ancienne danseuse du Bolchoï, frappée par la maladie, qui semble s'être fixé pour but dans la vie de manier le grand corps collectif de cinquante danseuses, comme elle maniait son seul corps lorsqu'elle dansait encore.

Cet état d'esprit de la chorégraphe expliquerait que, dans les Ballets Berezka, il ne s'agit même pas de danseuses se soumettant, de toute leur ferveur, aux disciplines d'un ensemble, comme c'est le cas chez Balanchine par exemple, mais d'exemplaires humains complètement désindividualisés, rigoureusement identiques les uns aux autres, non seulement dans leurs mouvements, mais aussi dans l'expression et jusque dans les traits de leurs visages. Les chorégraphies se résument, dans leur presque totalité, au dessin mouvant de lignes droites, sinueuses, ellipsoïdales ou circulaires, formées par toutes les danseuses présentes, agrémentées de certains jeux de foulards ou de châles qui participent pour beaucoup d'une technique de prestidigitation. Les pas exécutés sont, huit fois sur dix, de petits pas de marche très égaux, très rapides, invisibles sous des jupes allant jusqu'à terre ; l'effet de glissement ainsi obtenu par le grand corps unique des danseuses, gardant entre elles des distances rigoureusement égales, mesurées au millimètre, est saisissant, mais devient vite monotone.

Il ne faut surtout pas voir dans ce style collectif et monotone à outrance quelque chose de typiquement soviétique. Il suffit de se rappeler les merveilleuses prouesses individuelles des membres du Ballet Moïsseiev, ou encore le culte de l'étoile irradiante, tel qu'il est pratiqué au Bolchoï et au Stanislawski, pour être convaincu qu'il s'agit, dans le cas du Ballet Berezka, d'un phénomène exceptionnel.

A. G.

CINÉMA

Première quinzaine

LE Français qui ne va que 9 fois par an au cinéma — alors que l'Anglais y va 23 fois — a besoin d'être encouragé dans ses appétits filmophagiques, et l'on ne peut qu'applaudir à l'idée de cette Grande Quinzaine du Cinéma, installée pour la première fois sur les Champs-Elysées.

On souhaiterait cependant que, la

→

prochaine fois, les organisateurs s'efforcent de présenter aux Parisiens une véritable Exposition du Cinéma, plutôt que de se limiter à quelques stands publicitaires. Pourquoi ne s'inspireraient-ils pas de l'expérience des « Journées du Cinéma » qui depuis deux ans promènent à travers toutes les préfectures de France une exposition aussi amusante qu'instructive ?

Second point : le meilleur moyen de donner aux spectateurs le goût du cinéma est de leur présenter de bons films et l'on conçoit mal une Quinzaine de propagande sans une sélection des meilleurs produits de l'industrie cinématographique. Or, seule une rétrospective due à l'initiative d'une grande firme américaine va dans ce sens. Ne serait-il pas possible, l'année prochaine, qu'une salle des Champs-Elysées (et, pourquoi pas ? une salle des Boulevards) présente tous les jours un programme différent, permettant de revoir quelques-unes des œuvres les plus intéressantes du cinéma, de ses origines à nos jours ?

A voir :

En exclusivité :

● **Sait-on jamais** (du brio) ● **Ariane** (à la manière de Lubitsch) ● **Le Quarante-et-unième** (amour et révolution) ● **Guerre et paix** (Tolstoï quand même) ● **Une Cadillac en or massif** (à la manière de Capra) ● **Le Tour du monde en 80 jours** (pour petits et grands enfants).

Nous vous rappelons :

● **Celui qui doit mourir** (Impérial, Royal-Haussmann) ● **Viva Villa !** (Studio de l'Etoile) ● **Un vrai cinglé de cinéma** (Cinéac-Ternes) ● **Un Condamné à mort s'est échappé** (Marbeuf) ● **Les Enfants du paradis** (Studio Raspail) ● **La Règle du jeu** (Studio Parnasse) ● **A l'est d'Eden** (Agriculteurs) ● **Halleluyah** (Pagode) ● **L'Homme tranquille** (Studio Bertrand) ● **Ninotchka** (Cinéma Champs-Elysées) ● **Phffft** (Noctambules) ● **La Reine Christine** (Celtic) ● **L'Homme d'Aran** (Cardinet) ● **La Strada** (Acacias) ● **Le Voleur de bicyclette** (Quartier-Latin).

★

Le baladin du Nouveau Monde

Le Faiseur de pluie

film américain de Joseph Anthony, avec Burt Lancaster et Katharine Hepburn (v.o. Lord-Byron, v.f. Paramount)

Police internationale

film américain de John Gilling, avec Victor Mature, Anita Ekberg et Trevor Howard (v.o. Normandie, v.f. Rex, Moulin-Rouge).

Il parcourt les villages de l'Ouest américain avec un chapeau de cowboy, un blouson constellé d'étoiles et une carriole pleine de baguettes à détourner les cyclones. Il bat l'estrade et débite des boniments comme un charlatan. Il s'introduit dans les familles, s'installe à leur table et même dans leurs lits. Il fait reverdir l'amour dans le cœur des vieilles filles et tomber la pluie sur les champs desséchés. Poète, escroc, magicien malgré lui, c'est le baladin du Nouveau Monde.

On imagine très bien la pièce dont est tiré *Le Faiseur de pluie*. Avec ses guirlandes de poésie préfabriquée qui émerveillent toujours le bon public. Osée sans excès, lyrique sans retenue, de l'humour par-ci et de l'optimisme jusqu'au bout. On imagine d'autant mieux la pièce que le film la démarque avec une platitude parfaite. Pas la moindre invention de mise en scène, et par surcroît des couleurs affreuses. On est loin de Joshua Logan et de son *Picnic* enchanteur.

Mais le plus pénible est encore l'interprétation. Les clowneries pseudo-poétiques de Burt Lancaster dans *La Rose tatouée* étaient difficilement supportables. Répétées ici, amplifiées, elles exaspèrent. Et l'on en arrive à douter de l'émotion qu'on avait pu ressentir à voir dans *Vacances à Venise* la malheureuse Katharine Hepburn courir après une jeunesse disparue, devant la gêne qu'on éprouve au spectacle de sa propre parodie.

(Columbia.)

Anita Ekberg
Il court, il court...

Banalités

Autre film américain : *Police internationale*. Il court, il court, le trafiquant de drogue... Il va de New York à Londres, de Lisbonne à Naples et d'Athènes à New York, implacablement poursuivi par l'héroïque inspecteur de l' « Interpol » au feutre cabossé. Il sera pris, bien sûr, à la dernière séquence et mourra en faisant un vol plané au-dessus des docks non sans pousser un horrible cri. Il y a aussi une vamp qui se croit une meurtrière et qui en profite pour promener d'un aéroport à l'autre une longue mèche blonde, un visage inexpressif et un corsage prometteur. Histoire banale, mise en scène conventionnelle, interprètes anodins.

UN CINÉASTE MAUDIT : S.-M. EISENSTEIN

Alors que l'écrivain ou le peintre n'a à se battre qu'avec l'inspiration et peut abandonner son œuvre achevée au jugement de la postérité, le cinéaste doit convaincre dans l'immédiat de son talent pour avoir le droit de faire des films. Les seuls poètes vraiment maudits sont ceux qui ont choisi de s'exprimer par le cinéma.

Même un Eisenstein. Quand on lit l'ouvrage (1) que lui a consacré la plus fidèle de ses amies, la journaliste britannique Marie Seaton, on est bouleversé par l'enfer dans lequel n'a cessé de se débattre celui qui fut pourtant le plus grand cinéaste russe.

S.-M. Eisenstein

L'homme lui-même avait sans doute du mal à vivre. D'un physique un peu monstrueux, trop petit avec une tête trop grosse, toujours accoutré comme un Auguste, avec des pantalons bouffants et des chemises criardes, il avait pris le parti de faire le clown pour éviter de le paraître malgré lui. Comme il avait pris le parti du cynisme pour dissimuler l'atroce solitude qui était la sienne. Incapable d'oser dire à une femme qu'il l'aimait, il devait mourir sans en avoir connu aucune. Il y avait pourtant en lui une immense tendresse : il la reporta tout entière sur son art.

Il n'en souffrit que davantage lorsque la malchance devint sa compagne. Il avait tout juste une trentaine d'années. Et il était déjà le réalisateur célèbre dans le monde entier du Cuirassé Potemkine. **Il se trouvait au Mexique, fasciné par ce pays dont l'histoire et la religion répondaient à ses plus intimes préoccupations, prêt à tourner « le » film de sa vie. Le romancier américain Upton Sinclair avait réuni les fonds nécessaires à la production. Que se passa-t-il ? En proie à son œuvre, dans une sorte d'émerveillement, Eisenstein tourna trop et trop lentement, au gré du moins d'Upton Sinclair qui s'affola, se fit envoyer aux Etats-Unis toute la pellicule impressionnée et confia le montage à quelqu'un d'autre.**

Le désastre de cette aventure allait poursuivre toute sa vie Eisenstein. Quand il revint en Russie, son grand rêve écroulé, il ressemblait à un vieil homme. Les Américains l'avaient refoulé comme un « rouge dangereux et mégalomane ». Les Russes ne lui pardonnèrent pas non plus cet échec dont le déshonneur rejaillissait sur le régime. Il dut lutter des années avant de se voir confier une nouvelle réalisation. Le Pré de Besjine, **contre laquelle la critique du parti se déchaîna.**

Ecœuré, démoralisé, l'orgueilleux Eisenstein en vint à déclarer publiquement : « Je reconnais avoir nourri l'illusion donquichottesque de l'intellectuel selon laquelle le travail révolutionnaire peut se faire individuellement, au défi complet de la tendance générale. Je me suis surestimé moi-même, et ce fut une erreur capitale. Je n'ai jamais dépassé le stade du révolutionnarisme élémentaire. Je ne suis jamais parvenu au stade révolutionnaire bolchevique conscient. De là les nombreuses fautes de mes films ».

Malgré une autocritique aussi spectaculaire, malgré le triomphe, à la veille de la guerre, d'Alexandre Newski, **Eisenstein ne retrouva jamais complètement la confiance des autorités soviétiques. Il mourut dans une semi-disgrâce, emportant avec lui des projets qui auraient pu révolutionner le cinéma. Sait-on qu'il avait préparé avec James Joyce une adaptation d'**Ulysse **? Mais à Joyce, il avait suffi d'une plume pour écrire** Ulysse. **Eisenstein, cinéaste, avait besoin de l'accord d'une industrie et d'une société.**

(1) Aux Editions du Seuil. Dans la même collection « Cinémathèque », un *Jean Vigo*, de P. E. Salès Gomes. Cinéaste encore plus maltraité par le destin, Jean Vigo mourut à vingt-neuf ans, laissant deux longs métrages, dont l'un, *Zéro de Conduite*, fut interdit jusqu'à la Libération et l'autre, *L'Atalante*, sortit complètement mutilé pour bénéficier de la publicité d'une chanson en vogue : *Le Chaland qui passe.*

OPÉRA

La pensée et le verbe

(De notre envoyé spécial Antoine GOLEA.)

Six ans après la mort de Schoenberg, l'Opéra de Zurich vient de présenter la première réalisation scénique de son opéra posthume et inachevé, *Moïse et Aron*. Cet événement couronnait le 31e Festival de la Société internationale de Musique contemporaine, que la Suisse accueillait cette année.

Schoenberg a écrit lui-même, en

Cabarets Dancings

CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours
Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE « C'EST MAGNIFIQUE ! »
de P. Louis-Guérin & Frédéric

(Intercontinentale.)

KATHARINE HEPBURN
Il pleut, il pleut...

1926, le poème de son opéra. En 1930 et 1931, il composa la musique des deux premiers actes. Il ne devait jamais composer la musique du troisième, pour des raisons mal définies, mais qu'il est possible de déduire de l'œuvre elle-même.

Pour son poème, Schoenberg s'est fondé sur le récit biblique de la vocation de Moïse, de l'exode du peuple juif d'Egypte, de son séjour dans le désert, de l'adoration du veau d'or et de la révélation, par Moïse, des tables de la Loi. A Moïse, incarnation de la pure pensée de Dieu, Schoenberg oppose son frère Aron, chargé de répandre les vérités divines dans le peuple. Du simple fait qu'elles sont prononcées, ces vérités se dégradent, et il suffit que Moïse disparaisse quarante jours, attendant la révélation de Dieu, pour que le peuple, à grands cris, réclame des dieux visibles, et pour qu'Aron commande et encourage l'édification du veau d'or.

Les tables de la Loi

Revenu parmi les siens, porteur des tables de la Loi, Moïse trouve encore la force d'abattre le veau d'or. Mais Aron lui explique que jamais le peuple n'acceptera la religion de l'invisible, telle que Moïse la lui propose, sans des signes tangibles du pouvoir et de la protection de la divinité. Et Moïse, désespéré, brise les tables de la Loi ; il a rêvé d'un peuple témoin de la pure volonté de perfection de Dieu ; mais ce peuple refuse de porter ce témoignage. Et l'œuvre, dans l'état où Schoenberg devait la laisser, prend fin sur l'exclamation désolée de Moïse : « O parole, parole qui me manques ! ». Le pur penseur se sent incapable d'achever son œuvre par le verbe, qui est action.

On comprend que Schoenberg n'ait jamais éprouvé le besoin intérieur de mettre en musique le troisième acte qu'il avait écrit. Dans cet acte, Moïse triomphe en apparence d'Aron, qu'il met hors d'état de nuire, tout en expliquant au peuple que, seule, la vie dans le désert, symbole du dépouillement et de la pureté de la pensée, pourra l'unir complètement à Dieu. Mais Schoenberg sentait que c'était là une solution forcée, un optimisme de commande. Telle que l'œuvre s'achève, elle laisse subsister entier le problème de l'opposition entre la pensée et l'action ; mais cette opposition tragique n'est-elle pas vérité de toujours, et n'y a-t-il pas plus de grandeur de la reconnaître que d'essayer d'en camoufler l'existence ?

Langage nouveau

Musicalement, Schoenberg s'est servi du langage dodécaphonique qu'il avait mis au point quelques années plus tôt. Ce langage, aux tournures nouvelles, pas encore usées, comme celles du langage tonal, lui a permis d'obtenir une très grande force expressive ; il constituait aussi une puissante armature d'unité de style. Mais à l'intérieur de cette grande unité, que de diversité, que de richesse ! Du rôle sèchement parlé de Moïse, le penseur sans verbe, au lyrisme éperdu du chant de ténor d'Aron, le proclamateur de vérités réputées ineffables, en passant par les chœurs tantôt parlés, tantôt chantés, tantôt hurlés, le tout soutenu par une tessiture orchestrale d'une différenciation constante et raffinée, tous les moyens du théâtre lyrique ont été bons à Schoenberg pour donner à sa pensée un maximum d'efficacité expressive. L'œuvre, de ce fait, peut toucher le public le plus large ; bien plus qu'à Wagner, son lyrisme et sa puissance dramatique directe la rattachent au génie et au style du plus grand Verdi.

Le théâtre de Zurich a fait un effort énorme pour assurer à l'œuvre une présentation digne d'elle. Musicalement, sous la direction de Rosbaud, la réussite a été à peu près complète. Théâtralement, on a souvent senti de la part du metteur en scène une certaine timidité ; les immenses scènes de foule gardaient un caractère trop statique, et la « danse autour du veau d'or » pour laquelle, dans son texte, Schoenberg a prévu tous les déchaînements de l'érotisme et de l'hystérie collective, est restée dans les limites d'une très académique sagesse. Des interprètes, tous excellents, je voudrais détacher Helmut Melchert, qui a su donner à Aron le délire vocal désiré par le compositeur.

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h
LIVRAISON DOMICILE
OPE 97-93
4, BOULEVARD DE LA MADELEINE

VIRTUOSES

Découverte

Il est agréable pour le critique en quête de nouveaux talents d'attirer l'attention du public sur un jeune pianiste, Thierry de Brunhoff, qui vient de donner son premier récital à Paris, et qui intéresse par la sincérité, la flamme et la belle gravité de son jeu. Son art gagnera encore en subtilité, mais — de Haendel à Ravel et de Schumann (« Davidsbündler » : le choix est significatif) à Chopin (un Chopin viril sans pâmoisons ni grâces énervantes) — toutes ses interprétations se distinguent par la diversité des moyens d'expression et l'efficacité d'une technique qui s'interdit de briller pour elle-même.

EXPOSITIONS

Avant de partir

CHATEAUX D'ESPAGNE
Bibliothèque Espagnole, 11, avenue Marceau.

AQUARELLES DU XIXe SIÈCLE JAPONAIS
Galerie Ostier, 26, place des Vosges jusqu'au 30 juin.

Dans l'aimable verdure des bords de la Seine, Château-Gaillard est un monument d'une grandeur insolite. Les mêmes pierres transportées au cœur de la Castille sont à l'aise, parmi les terres et l'herbe sèches : elles ne se contentent plus d'évoquer, elles « sont » le moyen âge.

Ceux qui, cet été, se rendront en Espagne, auront intérêt à visiter, d'abord, l'exposition de l'avenue Marceau où sont groupées les photographies et les maquettes de quelque cent cinquante châteaux dont beaucoup sont à peu près inconnus, même des Espagnols. Mais les Français, de leur côté, connaissent-ils ce château de Pennes, dans le Tarn, qui ressemble si curieusement à celui d'Ager, dans le province de Lerida ?

L'analogie s'arrête, cependant, à la limite de la pénétration maure. Et c'est un spectacle pour nous difficilement imaginable que des jardins arabes dans le clos des murs de Loches ou de Carcassonne.

L'Espagne a eu la chance de découvrir ses châteaux cinquante ans après la mort de Viollet-Le-Duc. Ils sont en ruines, mais on peut les admirer sans arrière-pensée. Ils témoignent, aujourd'hui comme hier, d'une austère et fascinante noblesse : celle de la « raza » espagnole.

Quant à ceux qui rêvent de voyages extrême-orientaux et qui, pour la plupart, ne pourront se rendre au Japon, ils devront, avant de prendre leur billet pour Deauville, Saint-Tropez ou Pougues-les-Eaux, faire un tour place des Vosges.

Janette Ostier y présente un excellent ensemble d'aquarelles et de dessins du XIXe siècle japonais. Bien sûr, tout — ou presque — vient du continent, et l'habile dénuement des aquarelles de Hokusaï ne permet pas d'oublier l'anonyme perfection des tableaux chinois de l'époque Song.

Il n'en demeure pas moins que cette volonté d'exprimer individuellement un art traditionnel emprunté à un autre pays s'inscrit parmi les tentatives les plus audacieuses du graphisme et de la peinture « moderne ».

DISQUES

Le choix de la semaine

HONEGGER
L'Intégrale pour piano, par Lucette Descaves. Supervision musicale : Arthur Hoérée. (1 d. 33 t. Medium MEDX 12-004. Versailles).

Avec une fidélité profonde et les moyens de la rendre évidente, Lucette Descaves présente l'ensemble de l'œuvre pianistique de Honegger ; une trentaine de pièces environ, de dimensions restreintes, graves jusque dans leur vivacité, éclairées d'une lumière intérieure. Bel enregistrement plein d'intérêt et de mérite sur tous les plans.

★

MONTEVERDI
L'Orféo. Enregistrement intégral (en italien). Orchestre des « Journées musicales de Hitzacker », chœurs de l'Académie de Musique de Hambourg, solistes sous la direction d'August Wenzinger (2d. 30 cm. 33 t. 14057/58-APM, Archiv-Production).

Si l'on veut réellement rajeunir la musique des siècles passés, il faut remonter autant que possible aux sources, scruter les textes, employer, avec prudence et intelligence, des instruments anciens. C'est ce qui arrive à *L'Orféo* de Monteverdi dans la belle version aux teintes douces, à la passion concentrée, aux tempi justes que nous propose August Wenziger. Voix et style des chanteurs (Jeanne Deroubaix, Margot Guilleaume, Hanni Mack-Kossak, Helmut Krebs) servent admirablement cet opéra écrit en 1607 et qui est notre contemporain. La prise de son, la gravure et l'usinage ont été l'objet de soins aussi exceptionnels que la musique elle-même.

EXPOSITIONS
GALERIE ROMANET
La plus belle galerie de Paris
KVAPIL
18, Av. MATIGNON

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau (8e) - LAB. 57-35
André BEAUDIN
PEINTURES 1927-1957
Jusqu'au 22 juin

GALERIE R. CREUZE
Salle Balzac, 12, rue Beaujon - WAG. 42.31
ACKERMAN
Du 14 juin au 10 juillet 1957

LA HUNE, 170, bd Saint-Germain
G.L.M.
30 ans d'édition

GALERIE MAEGHT
GIACOMETTI
ŒUVRES RECENTES

Gal. FURSTENBERG, 4, rue Furstenberg
GUY LAINÉ Jusqu'au 18 juin

Galerie DINA VIERNY - 36, rue Jacob (6e)
Exposition : POLIAKOFF, ATLAN, CHARCHOUNE, DUTHOO, HELMAN, PICHETTE, GILLET, DOUCET et André BAUCHANT

PIERRE LAVAL A SIG

« C'est très rare d'être le mémorialiste de 1.100 condamnés à mort », déclare L.-F. Céline dans son monologue à l'intention de « L'Express » que nous publions en pages 15 à 18. De ces mémoires, qui paraîtront dans le courant du mois à la N.R.F., nous donnons ici l'un des passages les plus frappants. L'auteur de Voyage au bout de la nuit, Mort à crédit, Bagatelle pour un massacre, Les Beaux Draps, *a publié deux livres depuis qu'il est rentré, amnistié, du Danemark où il s'était réfugié :* Féerie pour une autre fois *et* Normance. *Ses mémoires s'intituleront* D'un château l'autre. *On y retrouve cette technique d'écriture rapide et fragmentée qui a été si largement imitée. On y retrouve aussi Céline tel qu'en lui-même...*

JE devais aller chez Laval... trois jours que je devais y aller !... depuis l'échauffourée de la gare !... où vraiment c'était grâce à lui que ça s'était pas fini par un massacre général !... où on avait eu qu'un seul mort !... il fallait que je le félicite, et pas qu'un peu !... énormément !... faut pas y aller à la cuiller avec les hommes politiques... massif ! jamais trop gros, lourd... comme aux gonzesses !... les hommes politiques demeurent jeunes filles toute leur vie... plaire !... plaire !... suffrages ! vous dites pas à une demoiselle : « Que vous êtes donc gentille ! » non ! vous lui parlez comme Mariano : « Dieu que vous êtes uniqu' au mon'do' » ! le moins qu'elle tolère !... votre homme politique est pareil !... en plus que j'avais un but : qu'il fasse pas la moue sur les Delaunys !... y avait pas que Brinon au Château ! j'avais préparé mon petit boniment... j'allais me mettre en route, enfin !... de la salle de musique chez Laval, un étage !... un seul étage... je vous ai expliqué... je vous ai raconté comme c'était... son décor, son bureau, son appartement, son étage... tout Premier Empire... et Premier Empire impeccable !... vous trouverez pas mieux à la Malmaison !... je dirais même : pas aussi bien !... on connaît les travers terribles du « Premier Empire », de ce style féroce aux « derrières »... absolument pas à s'asseoir !... fauteuils, chaises, divans !... résolument « noyaux de pêches » ! sièges pour colonels, maréchaux !... juste le temps d'écouter, rebondir !... voler de victoires en victoires ! pas du tout « délices de Capoue » ! mais moi j'étais si fatigué, tellement d'insomnies en retard, que je m'assoyais tout de même très bien sur les noyaux de pêches... je me reposais pas mal du tout !... bien sûr j'y allais de mon compliment, d'abord !... comme il avait été splendide Laval d'Auvergne et du Maghreb et d'Alfortville ! incomparable !... l'atténuateur-conciliateur que London, New York, Moscou nous enviaient !... ayant dévidé mon rôlet, j'avais plus qu'à dodeliner, hocher gentiment... plus rien dire !... il faisait très bon chez Laval... oh, il débagoulait tout seul !... il me demandait rien... qu'être son auditeur, c'est tout !... lui qui parlait !... et qu'il s'en donnait !... il plaidait !... d'abord de ceci... de cela... et puis sa cause !... sa fameuse Cause !... vous aviez plus qu'à hocher, il « incarnait » trop la France pour avoir le temps de vous entendre... compliments, pas compliments ! je venais pourtant bien de lui dire que c'était grâce à lui si le massacre avait tourné court !... que sans lui c'était l'hécatombe !... sincèrement exact, d'ailleurs !... s'il s'en foutait ! c'était que je l'écoute qu'il voulait ! c'est tout !... il me tolérait comme auditeur !... pas commentateur !... je rengaine donc mes compliments... je m'assois, ma sacoche sur les genoux, mes instruments, Bébert aussi sur mes genoux, dans sa gibecière... je connaissais sa plaidoirie... dix... vingt fois il me l'avait servie !... « que dans les conditions du monde, la faiblesse européenne, un seul moyen de tout arranger : sa politique franco-allemande !... la sienne ! que sans sa « collaboration » c'était plus la peine d'insister ! y aurait plus d'Histoire ! plus d'Europe ! que lui, il aimait pas l'Allemagne, mais que... mais que... qu'il aimait pas Hitler non plus... mais que... mais que... qu'il connaissait la Russie... etc... etc... » je pouvais y aller, dodeliner... il en avait pour bien une heure... au moins !... je connaissais toutes les variantes, feintes objections, appels pathétiques... « qu'il se sentait déjà enterré !... son caveau de famille !... Châteldon ! »... oh mais que d'abord !... d'abord !... il les clouerait tous ! tous !... qu'on l'aurait pas comme ça du tout !... qu'il les écraserait d'abord !... d'abord !... tous !... tous ces jaloux ! envieux ! déserteurs ! opposants dénigrants grotesques ! oui ! que lui Laval, pas à confondre ! que lui, avait la France dans le sang !... qu'il faudrait bien qu'ils l'avouent, gnomes imbéciles !... et que pour l'Amérique !... pardon !... qu'il l'avait aussi dans sa poche ! l'Amérique !... certain de l'Amérique !... comme il voulait !... l'immense Amérique ! par son gendre d'abord !... et par sa fille, américaine... et par le sénateur Taft, le Grand Electeur de Roosevelt !...

— Ah la Haute-Cour !... Docteur ! tenez !

Il la faisait ramper la Haute-Cour ! parfaitement !... je tâchais l'interrompre un petit peu... qu'il souffle... ça servait à rien ! la façon qu'il était lancé je pouvais pas parler des Delaunys...

Ça serait mieux que je le laisse parler... que je me défile... et que j'avais encore à faire ! passer chez le *Landrat*, pour les rognures pour Bébert... puis à la Milice, des malades... et puis encore à l'hôpital... et puis chez Letrou... et puis le *Fidelis* !... je tâchai tout de même de l'interrompre... de lui parler un peu de ma médecine, de mes petits ennuis... qu'il me donne peut-être un petit conseil ?... il en savait bien plus que moi !... bien sûr !... il en savait bien plus que tout le monde... en tout !... et sur tout !... bicot, avec sa mèche d'ébène, il lui manquait que le fez crasseux... il était le vrai bicot de « IIIe » qui parle à tous les voyageurs, qui sait mieux que tous ceux qui sont là ce qu'ils devraient faire, ce qu'ils font pas, ce qu'il faudrait... qui sait mieux que le cultivateur planter ses colzas, ses trèfles, mieux que le clerc d'étude les petites retorseries d'héritages, mieux que le photographe les portraits de « première communion », mieux que la buraliste les façons de tricher sur les timbres, mieux que le coiffeur « les permanentes », mieux que les agents électoraux les façons de décoller l'affiche, mieux que le gendarme de passer les menottes, bien mieux que la rombière, torcher le môme...

Vous vous reposiez l'écoutant, à condition que vous tiquiez pas ! il vous épiait !... vous aviez pas l'air convaincu ?... il fonçait !... il vous rassoyait pour le compte !

Ah, ils ont pas voulu l'entendre, Mornet Cie ?... ils ont préféré le fusiller !... ils ont eu tort !... il avait à dire... je sais... je l'ai entendu dix fois... vingt fois...

— Vous pouvez me croire !... j'ai eu le choix !... ils m'ont tout offert, docteur, oui !... tout !... de Gaulle est allé les chercher !... moi, je les faisais attendre !... les Russes aussi !

Je pouvais pas toujours dodeliner...

— Quelles offres, monsieur le Président ?

Que j'aie l'air un peu de faire attention.

— Mais tout ce que je voulais ! toute la Presse !

— Ah ! ah ! ah !

C'est tout, pas plus !... je connais mon rôle d'écouteur... il est assez content de moi... j'écoute pas mal... et puis surtout, je suis pas fumeur !... fumant pas, il aura jamais à m'offrir... il peut me montrer tous ses paquets, deux gros tiroirs pleins de « Lucky Strike »... vous le tapiez d'une cigarette, il vous revoyait plus !... jamais !... ou seulement du feu !... une allumette !

— Les Anglais vous ont tout offert, monsieur le Président ?

— Ils m'ont supplié !... absolument tout, docteur !

— Ah !... ah !

Il m'ébaubit...

— Et je peux même vous donner un nom !... un nom qui vous dira rien !... un nom de l'ambassade... Mendle ! il m'achetait vingt-cinq journaux ! autant de province !

— Certainement, monsieur le Président !... je vous crois !... je vous crois !...

— Je vais m'amuser, docteur !... vous m'entendez ? très bien ! très bien ! abattez-moi, je leur dirai ! frappez ! frappez fort !... ne me ratez pas comme à Versailles !... ne tremblez pas ! allez-y !... vous êtes prévenus !... je vous ai prévenus !... vous assassinez la France !

— Bravo, monsieur le Président !

C'était le moins que je me montre un petit peu chaud...

— Ah, vous êtes d'accord ?

— Tout à fait, monsieur le Président !

Il m'attendait au détour... il m'envoie sa botte !

— Vous êtes d'accord avec un juif ?

Ça y est !... le mot ! le mot juif !... c'était fatal qu'il m'en parle ! la vache, il attendait le moment !

Il prend l'offensive...

— Vous m'avez bien traité de juif, n'est-ce pas, docteur ? oui, je le sais !... pas que vous ! « Je suis partout » aussi !

— Eux, pas tout à fait, monsieur le Président !... pas tout à fait ! moi, tout à fait ! monsieur le Président !

— Ah, vous me faites plaisir ! vous me le dites en face !

Il s'esclaffe... il est pas méchant... mais il m'a pris en traître, je savais ce qui devait m'arriver... fatal !...

— Mais vous l'avez écrit vous-même !...

— Oh ! c'était pour mes électeurs !... pour Aubervilliers !...

— Je le sais ! je le sais, monsieur le président !

Encore quelque chose qui le chiffonne...

— Mais vous, là, docteur, pourquoi êtes-vous là ?... pourquoi à Siegmaringen ?... on me dit que vous vous plaignez beaucoup...

Il se foutait du monde !

— Je suis là, monsieur le président, absolument par votre faute ! vous qu'avez formellement refusé de me caser ailleurs ! vous le pouviez ! parfaitement !

Je prends la moutarde ! merde ! ces airs « de pas savoir » ! je sais ce que dis !... il serait bien content, bicot torve, que je paye pour la bande ! que j'écope pour la compagnie ! fripouilles, connivents, triple-jeux ! l'addition, ma cerise ! et puisqu'on se dit des vérités... puisqu'il fait joujou au procès... mon tour, le vane !... je somnole plus !...

— C'est ce qu'ils ont trouvé à Siegmaringen ?

— Parfaitement !

Il réfléchit...

— Vous avez casé Morand ! vous avez casé Maurois !... vous avez casé Fontenoy !... vous avez casé Fontenoy !... vous avez casé votre fille !

— Bien ! bien ! bien Céline !

Il m'arrête... j'en avais encore une douzaine !... une centaine !

— Vous avez casé Brisson !... Kemp ! vous avez casé Morand ! j'étais là !... chez lui !

J'insiste... les points sur les i !... j'ai l'heureuse mémoire d'éléphant... on croit toujours me baiser, mon air abruti...

Il tient avoir le dernier mot...

— Vous savez ce qu'on dit de vous alors ?

— Moi ?... je suis pas intéressant !... mais la grande nouvelle ? voulez-vous savoir, monsieur le Président ? la nouvelle bien intéressante ?...

— Où vous l'avez prise ?

— Dans la rue !... une chouette ! et qui peut bien vous arranger...

— Allez-y ! allez-y ! vite !

— Eh bien !... que les Russes vont se battre avec les Américains ! voilà, monsieur le Président !...

(Dessin de Jean Effel – 1945.)

TOUT COMPTE FAIT

— Je chouaite la victoire de la Chuiche...

— Les Russes contre les Américains ? absolument stupide, inepte, docteur ! vous avez réfléchi un peu ?

— Non !... mais on le dit !

— Mais ce serait le désordre, docteur !... le désordre ! vous savez ce que c'est que le désordre ?

— Un petit peu, monsieur le Président...

— Vous n'avez pas fait de politique ?

— Oh si peu !... et vraiment, si mal !

— Alors vous ne pouvez rien comprendre ! vous ne savez pas ce qu'est le désordre, docteur !

— Une petite idée...

— Non !... vous ne savez pas ! apprenez ! le désordre, docteur, c'est un Jules César par village !... et vingt Brutus par canton !

— Je vous crois, monsieur le Président !

Il l'aura pas son dernier mot !

— Mais moi qui suis pas César, vous auriez pu très bien me caser !... comme Morand, Jardin et tant d'autres !... je ne vous demandais pas grand-chose... je vous demandais pas une ambassade !... vous n'avez rien fait !... je n'étais pas Brutus non plus !... vous m'auriez donné aux fifis si je n'étais pas venu en Allemagne !

Je démords pas !... sûr de mon fait ! honnêtement, totalement raison !... je suis l'homme qu'ai le plus raison d'Europe ! et bien le plus gratuit ! que cinquante Nobel me sont dus !...

— Non, je serais pas ici, monsieur le Président ! J'y tiens !

Il attrape son appareil.

— J'appelle Bichelonne, qu'il vous entende !... je veux un témoin ! tout le monde se demande ce que vous pensez ! tout le monde saura !... pas que moi !... que je vous ai attiré, ici ! dans un piège, en somme ! un guet-apens ?...

— Pas autre chose, monsieur le Président !

Il a Bichelonne au téléphone...

— Vous savez ce que me dit Céline ?... que je suis un escroc, un capable-de-tout, un traître, et un juif !

— Pas tout à fait ça ! vous exagérez, monsieur le Président !

MARINGEN

Un extrait du livre à paraître de L.-F. CELINE : D'un château l'autre

(Dessin de Jean Effel - 1945.)

— Qu'est-ce qu'ils ont choisi comme capitale provisoire de la France ?
— Paris.

— Si ! si ! Céline !... vous le pensez ! c'est votre droit !... bon !

Il continue au téléphone... il parle... plus de moi... de choses et d'autres... je le regarde pendant qu'il parle... je le vois de biais, de profil... oh, j'ai de plus en plus raison !... pour le comparer à quelqu'un... je le revois... quelqu'un d'actuel... entre Nasser et Mendès France !... profil, sourire, teint, cheveu asiate... en tout cas certain ! sous la rigolade, il peut pas me piffrer... il est exactement dans le ton de la France actuelle, dure pure sure, et pro-« larbinès »... on eut très tort de le flinguer, il valait dix Mendès France !

— Venez !... venez !

Il demande... l'autre a pas envie... il se fait prier...

— Il va venir !.

En fait, le voici... oh, lui pas le type afro-asiate !... pas du tout !... le type « grosse bouille blonde », Bichelonne !... énorme tronche, même ! le spermatozoïde monstre... tout en tête !... Bonnard est pareil... type spermatozoïde monstre... têtards monstres... un milli plus, ils coupaient pas !... le bocal !... c'est bien lui Bichelonne, c'est bien lui !... mais quelque chose, je le reconnaissais pas, tellement il était défait, pâle... l'état qu'il était !... tremblant... pour ça qu'il voulait pas venir !... Laval le laisse pas se remettre... il l'attaque !... qu'il écoute tout ; il est trop ému, il écoute rien...

— Pourquoi tremblez-vous, Bichelonne ?

Y a de quoi ! y a de quoi !... il raconte... il en bé...gaye ! on lui a cassé un carreau !... un carreau de sa chambre ! Laval on lui en a déjà cassé dix ! des carreaux de sa chambre !... il raconte... il se moque de Bichelonne... pas de quoi trembler !... mais Bichelonne plaisante pas du tout !... il veut savoir qui ?... comment ?... pourquoi ?... un caillou ?... une balle ?... un avion, un souffle d'une hélice ?... un remous ? il est en transe de pas savoir, Bichelonne... qui ?... comment ?... pourquoi ?... c'est pas qu'il soit trouilleux du tout Bichelonne, mais là tout soudain la panique, de pas comprendre le pourquoi ? comment ?... il sait plus !... les avions passent si près de sa fenêtre !... frôlent !... mais peut-être une balle de la rue ?... ou un caillou ?... peut-être ?... il a pas trouvé !... il a cherché toute la nuit... minutieusement !... le plafond, les murs... rien !... pensez s'il s'en fout ce que le Président veut qu'il sache ! que je l'ai traité de ceci ! de cela ! il l'écoute pas ! son carreau, lui !... que son carreau !... comment ?... qui ?... Laval parle pour rien... Bichelonne arpente de long en large l'immense bureau Premier Empire !... les mains jointes derrière son dos... réfléchissant !... réfléchissant !... oh, il sort pas de son problème !... Laval pourtant lui recommence tout : que je l'accuse de ceci... cela !... et il en ajoute !... que je le trouve ignoble d'avoir sauvé Morand, Maurois, Jardin, Guérard ! et cent autres ! mille autres ! qu'il m'a exprès, moi, sacrifié !... rancune raciale personnelle ! que les nègres de l'armée Leclerc me trouvent là ! me hachent !... tout prémédité !

C'est pas moi qui vais l'interrompre ! il est en pleine fougue !

— Bravo, monsieur le Président !

Il requiert... j'applaudis ! il requiert contre lui-même !... devant encore une autre Haute-Cour !... la Haute-Cour imaginaire !... comme l'autre, le Musée !...

— Bravo, monsieur le Président !

Je suis tourné en Suprême-Haute-Cour !... Bichelonne s'occupe pas, écoute pas, il arpente, marmonne... d'un coup il questionne Laval !

— Qu'est-ce que vous croyez ?

Il se fout pas mal de ce que j'ai dit... pas dit... son problème lui ! son carreau ! c'est tout ! et il arrête pas d'arpenter... et en boitant... pas la « boiterie distinguée », lui... une véritable claudication !... une fracture mal consolidée... même il veut s'en faire guérir, opérer, avant notre grand retour en France !... et en Allemagne même, opérer !... et par Gebhardt !... Gebhardt je le connais un petit peu... celui-là, encore un phénomène ! j'avais dit d'abord : un farceur !... pas du tout !... il cumulait... six mois général au front russe, commandant d'un groupe de « panzers » et six mois chirurgien-chef de l'énorme hôpital S.S. Hohenlynchen, Prusse Orientale... charlatan, vous diriez aussi, un clown !... je me trompais... j'ai envoyé le voir opérer un mien ami très antiboche... ce Gebhardt chirurgien S.S. était bel et bien très habile !... qu'il était dingue ?... certainement ! à Hohenlynchen son super-hostau, six mille opérés, une ville, quatre *Bichat* !... il organisait des matches de football entre unijambistes... mutilés de guerre unijambistes... il était braque à la manière des super-hommes de la Renaissance... il excellait en trois, quatre trucs... la guerre des tanks, la chirurgie... ah, et aussi ! la chansonnette !... je l'ai entendu au piano... très amusant !... il improvisait... là je peux juger... les boches ont failli avoir pendant cette période hitlérique une certaine race d'hommes « Renaissants »... ce Gebhard en était un !... Bichelonne aussi, l'autre côté... lui c'était l'X !... ils avaient pas eu, vu, connu, pareil génie depuis Arago... j'ai apprécié, pour la mémoire !... vraiment, le monstre !... pendant qu'il était à Vichy il avait eu le blot des trains... qu'ils arrivent quand même !... envers contre tout ! entreprise d'Hercule... tous les réseaux, aiguillages, horaires, déviations, dans la tête !... à la minute ! à la seconde !... avec ce qui sautait chaque nuit, aqueducs, ballast, gares, vous pensez la plaisanterie ! et que je te reboume !... rafistole ici !... détourne là ! redémarre !... et que ça ressautait immédiatement ! encore ailleurs ! les fifis le laissaient pas dormir ! l'Europe s'en relèvera jamais de cette folle maladie « transe et zut » ! tout en l'air !... le pli est pris ! il faudra la bombe atomique qu'elle redevienne normale et vivable... là, le Bichelonne, le coup de son carreau... caillou ? coup de fusil ? hélice ? il en pouvait plus... il tenait plus ! déjà ses nerfs à bout, de Vichy... le carreau là, maintenant, c'était trop ! ils l'avaient mouché d'où ?... de la rue ?... dans l'air ?... le carreau ?... je comprenais Bichelonne à bout de nerfs...

Pas que les nerfs qu'ils lui avaient fait sauter ! sa jambe aussi !... ils l'avaient eu en auto !... une petite bombe ! *vlof !* voguez, Ministre !... il allait voir l'« Information »... trois fractures mal consolidées, il faudrait qu'on lui recasse sa jambe qu'elle redevienne droite... et il voulait faire ça tout de suite, en Allemagne même ! pas rentrer comme ça à Paris ! il connaissait un peu Gebhardt, il voulait monter là-haut, à Hohenlynchen... Gebhardt lui avait offert... moi j'étais pas chaud... je croyais pas beaucoup en Gebhardt... lui, il en pinçait... bon !... il avait confiance... bon ! mais quelle perplexité, ma doué !... il arrêtait pas de marmonner au lieu d'écouter Laval... il l'arpentait le très grand bureau Premier Empire... il marmonnait du pour !... du contre !... si c'était une balle ?... un bout d'hélice !... il sortait pas de sa réflexion... il était assez marrant avec son énorme crâne... mais Laval le trouvait pas si amusant !... même il commençait l'avoir sec !... il l'avait fait venir, pas pour qu'il se promène long en large, pas pour qu'il marmonne son carreau, mais pour qu'il l'écoute !

— Vous le voyez ?... vous le voyez, docteur !... il écoute rien !... son carreau ! tout pour son carreau !

Laval me prend à témoin...

Oh, mais que ça peut pas durer ! Laval connaissait le moyen... le seul moyen de le faire sortir de réflexions : lui poser une colle ! n'importe quelle colle !... que son ciboulot change de marotte !

— Dites-moi, Bichelonne ! vous seriez tout à fait aimable... je l'ai su ! je l'ai oublié !... il me le faut pour un petit travail... la capitale du Honduras ?

Bichelonne s'arrête pile, cette fois, il écoute... il marmonne plus... il va répondre...

— Tegucigalpa, monsieur le Président !

— Non ! non ! pardonnez-moi, Bichelonne ! le Honduras britannique ?

— Belize, monsieur le Président !

— Surface, Bichelonne ?

— 21.000 kilomètres carrés...

— Que fabriquent-ils ?

— Acajou... résine...

— Bien ! merci, Bichelonne !

Bichelonne retourne à son carreau... il repart, boitillant... mais moins préoccupé quand même... ce Belize lui a fait du bien...

— Dites-moi, Bichelonne ! puisque vous êtes là !... vous serez bien aimable encore !... j'ai su tout ça !... je le sais plus !... j'ai oublié !... tungstène ?... Bichelonne ? Rochat nous en parle tout le temps ! il a emporté du tungstène !

— Poids atomique : 183,6... densité : 17,2...

Ceci dit, Bichelonne s'assoit... il est fatigué d'aller venir... il se masse la jambe... tout de suite Laval va profiter... il va au miroir, il rajuste sa mèche... il refait sa cravate... il va nous redonner de la Haute-Cour ! ah pardon !... pardon !... moi aussi j'ai un peu à dire ! toujours, toujours entendre les autres ! je suis pris là, net, d'un coup d'orgueil !... une bouffée conne ! je te vais leur tous leur clouer le bec ! j'ai bien regretté ! je regrette encore ! c'est rare que je me laisse aller... mais je les avais trop entendus !...

— Tenez là, regardez !

Je leur pose mon cyanure sur la table... le bureau de Laval... mon flacon... de ma poche !... puisqu'ils parlent de métaux rares !... je l'ai toujours sur moi mon cyanure !... depuis Sartrouville... là, ils peuvent le voir !... et l'étiquette rouge !... ils regardent tous les deux...

Partout on me demande du cyanure... je réponds toujours que j'en ai pas... oh, ils sont pas longs tous les deux !... déjà à qui qui l'aura !... je m'en moque !... des flacons, j'en ai encore trois !... scellés pareils ! cyanure aussi !... l'ennuyeux, c'est qu'ils vont baver !... sûr !... et je l'avais dit à personne !...

— Vous me le donnez ? vous me le donnez ?

Ils demandent tous les deux... oh, ils rigolent plus !

— Partagez-vous-le !

Qu'ils s'arrangent !... je repense...

— Non ! vous disputez pas !... je vous en donnerai chacun un ! une fois ouvert ! vous le savez ? humidifié ! fini !

— Mais quand ?... mais quand ?...

Ah, ils me prennent un peu au sérieux ! tout de même ! je sors un autre flacon d'une autre poche !... encore un autre de ma doublure ! je leur dis pas tout, j'ai des sachets plein mes ourlets... je veux pas être pris sans !... ça va !... je vois, ils me considèrent... il parlent plus... mais ils sont contents... ils reparleront !... vacheries !

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, docteur ?

— Monsieur le Président, si vous voulez bien m'écouter... d'abord, pas ouvrir le flacon !... ensuite rien dire à personne !...

— Oui !... c'est entendu ! mais vous-même ?... tout de même, vous avez bien un petit désir ?

Voilà une autre idée qui me monte ! pourtant je peux dire j'ai tout refusé ! tout !... mais où on est... plus rien a plus d'importance !...

— Vous pourriez peut-être, monsieur le Président, me faire nommer gouverneur des îles Saint-Pierre et Miquelon ?

J'ai pas à me gêner !

— Promis !... accordé ! entendu ! vous noterez n'est-ce pas, Bichelonne ?

— Certainement, monsieur le Président !

Laval tout de même... Laval a une petite question...

— Mais qui vous a donné l'idée, docteur ?

— Comme ça, monsieur le Président ! les beautés de Saint-Pierre et Miquelon !...

Je lui raconte... je parle pas par « on dits »... j'y ai été !... on mettait alors vingt-cinq jours Bordeaux-Saint-Pierre... sur le très fragile *Celtique*... on pêchait encore à Saint-Pierre... je connais bien Langlade et Miquelon... je connais bien la route... l'unique route de bout en bout de l'île... la route et la borne du « Souvenir », la route creusée en plein roc par les marins de l'*Iphigénie*... j'invente rien... du vrai souvenir, de la vraie route !... pas que les marins de l'*Iphigénie !*... les forçats aussi... ils ont eu un bagne à Saint-Pierre... qui a laissé aussi, une borne !...

— Vous verriez ça, monsieur le Président ! en plein océan Atlantique !

Le principal : j'étais nommé gouverneur... je le suis encore !...

(Copyright Ed. Gallimard.)

● *Après Claude Lévi-Strauss,* **Georges BALANDIER** *examine le rapport homme civilisé-homme colonisé.* ● *Les éditeurs préparent les prix de décembre : parmi les premiers candidats une jeune romancière qui parle d'amour entre étudiants et un pastiche de Benjamin Constant.* ● *Les intellectuels hongrois continuent leur résistance aussi bien à l'étranger qu'à Budapest.* ● **Claude ROY** *explique la peinture des grottes d'Altamira à Picasso.* ● **Maurice GARÇON** *raconte l'histoire de la justice sous la III^e République.* ● *Un historien étudie* **LES MARCHANDS DU XVI^e SIECLE**, *capitalistes dans une société qui ne l'était pas.* ● **Paul LEAUTAUD,** *anachorète aux prises avec les sens, tenait un journal très particulier.*

LE FARDEAU DU BLANC

AFRIQUE AMBIGUE (1) est l'histoire d'une aventure : celle d'un Blanc qui découvre l'Afrique, non telle qu'il l'attendait, mais telle qu'elle lui apparaît dans sa trouble complexité.

Bien entendu, tout le monde pensera à Tristes Tropiques, et il est certain que le projet de Balandier rappelle celui de Claude Lévi-Strauss, puisqu'il s'agit aussi d'une découverte de soi à travers la découverte du monde. Il existe toutefois en France une tradition déjà solide de ces «voyages d'apprentissages» qui remonte à l'admirable Afrique fantôme de Michel Leiris : cette tradition a produit des livres saisissants, les plus saisissants peut-être qu'on ait eus durant les dernières années.

Il serait difficile de définir ce « genre » nouveau : leurs auteurs sont ethnographes ou sociologues ; ils ne font aucune concession aux habitudes du grand public amateur de récits de voyages. Plus qu'un tableau, ils ouvrent le dossier d'un procès : celui de l'homme « civilisé » par les peuples « colonisés », celui des Blancs par les Noirs...

L'Afrique « colonisée »

Au premier congrès international des écrivains et artistes noirs, l'an passé à Paris, Aimé Césaire assurait qu'il était impossible de parler de « culture » africaine. Tout au plus s'agissait-il de « culture colonisée », c'est-à-dire d' « anarchie ». La domination blanche n'a-t-elle pas brisé les vieilles nations, déchiré les coutumes, sans créer un monde nouveau ?

C'est ce qui rend le travail du sociologue difficile : cent ans après la conquête, cinquante ans après la « pacification », l'Afrique « européenne » ne constitue point une société nouvelle : le Blanc a importé son argent, son administration, jamais sa culture. Le Noir a perdu ses racines : « Au moment où l'Africain se trouvait culturellement dépossédé, écrit Balandier, on l'introduisait dans le système d'une économie comptable à laquelle rien ne le préparait ; on le projetait dans des entreprises où il devenait une force de travail anonyme ».

On comprend que la science ait du mal à s'y retrouver. Ici, les villes construites par les Blancs ont été peuplées par des Noirs et une civilisation urbaine apparaît sur les ruines de la tribu ; là, le christianisme jette les totems aux ordures, mais des signes étranges se dessinent autour des croix de village ; ailleurs, au Bas-Congo, les sociétés secrètes (ces « mutuelles » où Balandier et Césaire reconnaissent une forme originale de la civilisation africaine) ont retrouvé les habitudes du christianisme primitif. Partout, une liberté se cherche à travers l'anarchie qui caractérise toujours une société « colonisée »...

L'importance du livre de Balandier ne tient pas seulement à la richesse de ses analyses, elle tient aussi à son amour pour l'Afrique. Il ne s'agit pas ici d'un vague sentimentalisme, car Balandier pose la question nettement : « L'Afrique se met en mouvement. Vers quels buts ? Elle peut offrir le spectacle d'une renaissance manquée ou, au contraire, donner l'exemple de cette

(Plon.)

MANNEQUIN DAKAROIS
En mouvement vers quel but ?

grandeur exaltante qui caractérise toujours les hommes s'astreignant à de nouveaux commencements ».

C'est que l'Afrique a pu subir une défaite militaire, perdre jusqu'au souvenir de son histoire passée, elle est cependant en train de remporter une surprenante victoire. Tout au long d'Afrique ambiguë, en des pages rigoureuses et chargées de poésie, Balandier décrit la contre-attaque de la « négritude » contre la société coloniale.

Certes, tous les sociologues l'ont remarqué : partout où l'Europe s'est trouvée en contact avec l'Afrique durant une longue période de temps, la sensibilité et le lyrisme des Noirs ont imbibé lentement la conscience des Blancs. Gilberto Freyre l'a montré pour le Brésil, dans ses premiers livres.

Et sous nos yeux, lentement, la réalité africaine se reconstitue à l'intérieur de la société coloniale, bouleverse les « valeurs » et les formes, ronge lentement les institutions importées. La Grèce, dit-on, séduisit et conquit son vainqueur : en Afrique, l'Europe est lentement digérée par la « négritude ».

Le troisième humanisme

Ces problèmes ne sont pas simples : les peuples du « Tiers Monde » comme dit Balandier n'entrent pas innocemment dans l'histoire et la liberté. Les Africains connaissent ces difficultés aussi bien que leurs amis Blancs. Il n'est que de lire pour s'en rendre compte les derniers numéros de Présence africaine (2), une des revues les plus intéressantes paraissant en ce moment à Paris.

Ainsi l'apparition de l'Etat de Ghana pose des questions nouvelles que ne peuvent résoudre les philosophies européennes, qu'elles soient « marxistes » ou « chrétiennes ». Car la révolte et la liberté doivent, elles aussi, pour avoir un sens, plonger dans les cultures africaines : les Noirs ne peuvent échanger la colonisation des hommes par celles des idées. Ainsi, le sens et la doctrine de Présence africaine répondent au souci d'Afrique ambiguë : l'entrée du continent noir dans l'histoire moderne ne se fera pas selon les lois de la culture blanche...

Ce respect pour les peuples « colonisés », cet amour pour les Noirs détenteurs d'une vérité nouvelle, fait la valeur des livres de Leiris ou de Balandier. Ici, le sociologue s'efface devant ce que Claude Lévi-Strauss a appelé admirablement le « troisième humanisme » : une culture nouvelle née du contact avec la nôtre, mais soucieuse de définir ses « valeurs » comme sa « politique ».

N'est-il pas remarquable que les meilleurs esprits de ce temps s'imposent cette épreuve ? Autrefois, Renan allait chercher le secret de sa culture dans l'image d'une déesse athénienne et casquée. Depuis, l'Occident a découvert que le monde n'obéissait pas aux lois « universelles » que la Raison prétendait lui imposer. Le Renan moderne est en Afrique et demande aux Noirs de délivrer le Blanc de son illusoire fardeau...

Jean DUVIGNAUD.

(1) *Afrique ambiguë*, par Georges Balandier. « Terre Humaine », Plon éditeur (291 pages).

(2) *Présence africaine*, revue culturelle du monde noir, 17, rue de Chaligny, Paris.

LA SEMAINE

Déjà Noël

LE dernier cocktail littéraire de la saison n'a pas encore eu lieu, les commentaires du dernier prix ne sont pas encore épuisés et pourtant on sent que l'année littéraire est terminée. Cette impression a une origine très simple : les envois des éditeurs.

Depuis un mois, en effet, les livres qui affluent chez les critiques ont changé de caractère. Depuis le début de l'année, essais et traductions constituaient la quasi-totalité des publications ; depuis quelques semaines, les romanciers français ont fait de nouveau leur apparition.

Apparition d'abord discrète, mais qui prend depuis quelques jours une allure torrentielle. Une cinquantaine de romanciers ont déjà remis leur carte de visite et se rappellent au souvenir non seulement des critiques, mais surtout des jurys de fin d'année.

L'édition est un curieux métier : alors que toutes les entreprises pensent aux vacances, l'industrie du livre s'efforce déjà d'enjamber le creux de l'été pour faire acte de présence sur le marché de Noël.

Parmi la cinquantaine de romans parus, on trouve environ un tiers de débutants. Le reste est constitué de noms connus, mais qui n'ont pas encore trouvé grâce aux yeux des Goncourt ou du Femina. Cette année, ils prennent tôt leur élan, espérant ainsi rattraper le temps perdu.

Dans cette avalanche, *L'Express* commence dès cette semaine à faire le choix.

DÉBUTS

Un Roméo, deux Juliettes

MEURTRE D'UN SERIN
par Sophie Cathala. Ed. Gallimard. 188 pages. 450 francs.

CE qui fera remarquer le premier livre de Sophie Cathala, c'est le ton. Ce roman dont les personnages sont des adolescents, est l'œuvre d'un auteur très jeune, mais qui écrit déjà avec simplicité et avec sûreté. Le récit est conduit d'une allure rapide. Ainsi ce ton sec, qui donne sa chance à l'humour, fait-il la qualité de l'ouvrage.

L'histoire est celle de deux étudiantes : Sabine, la narratrice, et son amie, Hélène. Elles s'éprennent du même homme, leur camarade à l'Université : Julien. On pourrait donner au récit de cette aventure le titre d'une fable : les deux linottes et le serin. Les deux jeunes filles sont les linottes. Le serin, c'est Julien. L'aventure commence avec la narratrice : Sabine rencontre Julien au cours de l'une de ces soirées comme les jeunes gens en organisent dans leur chambre d'étudiant. Il suffit que Julien dénoue le ruban qui serre les cheveux de Sabine pour que la jeune fille s'imagine être l'objet de quelque grande passion. Dans le parc où le couple passe la fin de la nuit, Julien

LA FAYETTE

une biographie
définitive
mais
passionnante
par
JACQUES DEBU-BRIDEL

del DUCA

SIMONE DE BEAUVOIR

Un essai
sur la Chine
d'aujourd'hui
LA LONGUE MARCHE
nrf

joue le rôle de Roméo, tandis que Sabine se sent devenir Juliette.

Demain, Julien rencontrera Hélène. La tendresse que le jeune homme exprime toujours avec la même désinvolture, fera des ravages dans l'âme si tendre de l'amie de Sabine. Hélène pense au suicide. Mieux, elle le tente. Sabine, qui retrouve la force de son caractère quand elle est loin de Julien, donne à son amie des conseils de sagesse. Julien réapparaît-il devant elle : Sabine perd de nouveau son sang-froid. Ce sont entre les deux jeunes filles des échanges pleins d'humeur. Hélène n'est plus libre : elle se dérobe. La narratrice est, chaque fois, la dupe de Julien : elle s'exaspère. L'idée vient aux deux filles que si Julien disparaissait, elles retrouveraient la tranquillité nécessaire au succès de leurs études, sinon la paix de leur cœur. Elles forment le projet très extravagant de tuer Julien, comme s'il s'agissait d'une entreprise sérieuse.

…ew-Yorker.)

Le lecteur ne trouvera dans ce petit tableau des mœurs de l'adolescence ni trace de cynisme ni leçon de morale. Le propos reste libre et la fraicheur des personnages ne leur ôte pas une ardeur généreuse : ils savent demeurer inconséquents. Si ce *Meurtre d'un serin* n'est pas un crime parfait, Sophie Cathala en a écrit un récit qui, lui, est fort séduisant.

ROMANS

Pastiche

LA POLONAISE

par Stanislas d'Otremont.
Ed. Julliard, 198 pages, 480 fr.

IL y a plus d'un siècle, la famille d'Ellen doit quitter la Pologne et s'exiler en France. Ellen est belle, on lui fait la cour. Armand l'enlève puis l'abandonne au bout de quelques semaines. Elle s'en va alors vivre avec M. de P..., bien plus âgé qu'elle. C'est alors qu'elle tombe amoureuse de Rodolphe bien qu'elle ait deux enfants de son protecteur. Amours passionnées et orageuses, détachements, retours. Ellen, épuisée par les mouvements violents de son cœur, tombe malade et c'est au bord de la mort qu'elle écrit sa confession.

Tout serait dit si d'Otremont avait pour seul but de raconter une histoire mais il tient beaucoup plus à la manière de la raconter et à la couleur morale qu'il lui prête.

Ces inversions, ce balancement, ce vocabulaire âgés de deux siècles attachent plus sûrement au romancier que ne le ferait un style d'avant-garde, d'autant que son récit vient tout droit de l'arsenal amoureux du siècle dernier. Il a purement et simplement repris l'histoire du très célèbre « Adolphe » (baptisé Armand) et d'Ellénore (baptisée Ellen). Et cette reconstitution de Benjamin Constant sent son Viollet-Le-Duc. Un langage classique pour un sujet romantique, voilà qui singularise absolument Stanislas d'Otremont, en quoi nous retrouvons l'auteur de l'*Amour déraisonnable* et de *Thomas Quercy*. Mais ici, le romancier pousse plus loin encore sa technique de dépaysement et l'on croirait relire les *Liaisons dangereuses*.

C'est en termes moraux qu'il parle d'amour. Le procédé est éprouvé. Quand on appelle pécheresse l'amoureuse, quand on emploie les mots *vertu*, âme, *devoir* alors qu'il n'est question que de passion, quand on parle froidement du feu et exprime pudiquement le sentiment d'impudeur, quand on nomme cœur le corps et rougeur le désir on est sûr d'attirer la curiosité et d'exciter l'intérêt. Dans ce jeu, l'habileté de Stanislas d'Otremont est extrême. Et son Ellen, cynique pourtant, pratique l'art de l'allusion à la perfection. Mais on se lasse bientôt.

La Polonaise montre trop que l'on appelle « roman psychologique » ce qui n'est qu'exercice de style. On en admire la forme, on ne croit pas une seconde à la vérité des personnages. L'écrivain a beaucoup de force mais autant de coquetterie que de force. Nous sommes exclus d'un roman qui se veut littérature au deuxième degré et qui abonde à tel point en aphorismes, formules et phrases à graver dans le marbre qu'aucune place n'est laissée à la vie du lecteur, à son souffle, à sa chaleur.

ARTS

Une leçon d'amour

L'AMOUR DE LA PEINTURE

par Claude Roy. Ed. Gallimard,
255 pages, 750 francs.

POETE (un peu), romancier (beaucoup), essayiste (passionnément), Claude Roy est aussi critique d'art.

De Goya à Gromaire, en passant par Picasso, Klee, Carpaccio et Daumier, sans oublier les grands « fresquistes » de la Préhistoire, il promène avec une singulière aisance une lampe qui doit à la fois éclairer les causes « morales » et les raisons simplement humaines qu'ont les peintres de s'exprimer comme ils peuvent.

La besogne n'est pas toujours simple. C'est ainsi qu'il faut prouver, par exemple, combien Daumier est difficile à comprendre parce que trop « populaire » de prime abord, et démontrer, d'autre part, que Picasso est également « populaire », malgré les apparences.

En ce qui concerne Picasso, un dialogue brièvement noté entre deux astérisques nous met d'ailleurs en garde:

— *Picasso, je n'y comprends rien.*

— *Et vous, vous comprenez-vous si facilement vous-même ?*

Mais, à la fin de l'étude, tout rentrera dans l'ordre. Le peintre annonce qu'il va se mettre « au travail » et Claude Roy commente ainsi l'événement : « *Quand le mot travail n'aura-t-il plus deux sens : celui que lui donne amèrement l'homme qui retourne à l'usine, au chantier, au bureau, à la mine, aux champs sans joie, et celui que lui donne ce jeune Picasso de 72 ans, brillant, cet après-midi, de tout son bel éclat humain et qui dit* au travail *comme on dit* au *soleil !* »

Entre ses dons lyriques et ses besoins moraux, Claude Roy jongle avec une maestria qui vaut la lecture. Il a la grâce de ces abbés de Cour qui remuaient le siècle en courant les salons, les femmes aimables et les idées neuves.

→

FRANÇOISE DES LIGNERIS
roman 585 fr
Fort Frédérick
GRASSET
Le roman qui a effarouché un grand jury littéraire.

J.J. SERVAN-SCHREIBER
LIEUTENANT EN ALGERIE
"Un écrivain qui ne doit rien à aucun maître. Son talent est sorti tout armé de sa rencontre avec la guerre."
FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie Française
JULLIARD

JEAN DAVRAY
LE BRUIT DE LA VIE
PLON
ROMAN
795 Fr.
Un beau roman hardi et passionné
Henri Troyat

JEAN DANIÉLOU
LES MANUSCRITS DE LA MER MORTE
ET LES ORIGINES DU CHRISTIANISME
390 FR
ED. DE L'ORANTE

COLLECTION "LES IDÉES ET LA VIE"
APPRENDRE A VIVRE ET A PENSER
par
JEAN GUITTON
400 F
le bréviaire de l'homme moderne
LIBRAIRIE ARTHEME FAYARD

UN JOURNAL TRÈS PARTICULIER

PAR les soins de Maurice Saillet, dans une collection qui s'appelle à juste titre *Domaine Privé,* vient de paraître, en complément au *Journal Littéraire* en cours de publication au « Mercure de France », un *Journal* qui s'intitule avec raison *particulier.*

« *L'amour,* écrit Léautaud, *est la physique, c'est l'attrait charnel, c'est le plaisir donné et reçu, c'est la jouissance réciproque, c'est la réunion de deux êtres sexuellement faits l'un pour l'autre... Le reste, les hyperboles, les soupirs, les* « élans de l'âme », *sont des plaisanteries, des propos pour les niais, des rêveries de beaux esprits impuissants. La passion, c'est le feu qui met en nous ce plaisir.* »

Pareille définition rappelle celle de ce Léautaud du XVIII[e] siècle, serait-on tenté de dire, qui se nomme Voltaire : l'amour consiste dans le frottement de deux épidermes. L'une et l'autre définition ont le mérite de la clarté : en amour, l'important se passe au-dessous de la ceinture.

Mais ne le savions-nous pas déjà ? Léautaud a passé toute sa vie (c'est-à-dire son œuvre) à brocarder l'effusion sentimentale. Les extases de Tristan, les angoisses de Werther l'ont toujours fait pouffer de ce rire que, peu de temps avant sa mort, la radio a rendu célèbre. Chez cet homme presque morbidement lucide, et seul — moralement traumatisé (comme il faut sans doute dire) par une marâtre assez Phèdre et un père plutôt Thésée — les seuls vrais chagrins sont ceux d'Agnès : le petit chat est mort.

« *J'aurai passé ma vie à me revivre* » : dans ce journal, Léautaud revit « particulièrement » la grande aventure de son existence, sa liaison avec celle qu'il appelle discrètement d'abord *Madame...,* puis la *Panthère,* enfin le *Fléau.* Aventure, liaison paraissent des termes faibles. Il faudrait, s'inspirant d'un tragique à la d'Aubigné, parler des Fers, des Feux et des Poisons.

C'est en 1914, Léautaud a 42 ans. L'amour des bêtes et la Société Protectrice des Animaux le jettent dans les bras de cette Madame dont le Monsieur continuera à jouer imperturbablement le cocu de vaudeville (Imperturbablement ?). Léautaud collectionne des mots de mari ; il les trouve drôles ; je les trouve inquiétants : on se demande si les deux amants n'ont pas offert à Monsieur, jusqu'à l'heure de sa mort, un savoureux spectacle... Cette « passion » où les pâtées pour les chats tiennent la place des clairs de lune et des sonates à quatre mains dans les amours romantiques, durera plus de vingt ans. Aveuglé d'abord par la zoophilie, puis victime de ses glandes, l'anachorète de Fontenay-aux-Roses, l'Orphée des chats de gouttière sera le prisonnier d'une Mégère inapprivoisable.

Hantise sexuelle

Nous avons tous les détails. Jour après jour, parfois heure par heure, avec une impudeur qui dépasse celle de Stendhal dans son joural intime, Léautaud dresse le catalogue minutieux des bons et des mauvais moments.

« *Je comprends qu'on ait dit que la vie est finie pour un homme quand sa vie sexuelle est finie.* » On comprend que Léautaud ait compris. *Journal Particulier* est un étonnant coup de projecteur donné sur la hantise sexuelle. Et « particulièrement » sur la hantise sexuelle compliquée, ou plutôt soutenue par la littérature enrichie par la lucidité. Si Léautaud note tout de ses amours, il n'y faut pas voir seulement l'effarant et nécessaire égoïsme qui pousse tout écrivain à faire de tout son miel.

Nul doute : tenir ce journal particulier participe du plaisir. Outre la possibilité de revivre grâce à l'écriture puis à la lecture les moments brûlants, l'attention, l'application intellectuelle, l'analyse entrant au service de la volupté, c'est là le ressort principal du libertinage — et dont l'érotisme verbal, polissonneries chuchotées, insultes ou obscénités (auxquelles d'ailleurs recourent Léautaud et Madame) n'est qu'une manifestation primaire. Les impudiques confessions — non, pas confessions : comptes rendus — de Léautaud illustrent une fois de plus cette vérité vieille comme l'homme : haut du cerveau, bas des reins.

Timide et hussard

Plus intéressant encore : nous assistons à la longue détérioration de cette passion où flambe seule la folie des sens et où, sitôt les sens calmés, flambe à son tour la discorde. Mouvement pendulaire que ne surprend aucune tendresse : on est balancé de la polissonnerie à la chicane, voire à la haine. Et cela dès les premiers mois, et cela pendant vingt ans.

Et pourtant, de cette oscillation perpétuelle ne naît pas pour le lecteur la monotonie, mais l'obsession. Une obsession parente de celle qui oblige Léautaud insulté — voyou ! crapule ! vieux débris ! vilaine âme ! Détestable ou ridicule écrivain ! — sans cesse humilié, à revenir à la niche. Oui, il y revient aussi pour des raisons plus ou moins sordides (le repas de midi assuré, éviter en hiver le retour d'après le théâtre à Fontenay) mais surtout parce qu'il est la proie d'une fureur intime qui l'expose à tout et qui s'appelle le plaisir.

Le Léautaud paillard cynique et désinvolte s'estompe vite ; il laisse apparaître, sous les ricanements et les salacités qui ne couvrent pas toujours la plainte, un Léautaud pathétique malgré lui, plus timide que hussard, sensible, écorché vif quoique ironisant, damné fraternel d'un enfer à la petite semaine, et qui n'a même pas la consolation de l'aveuglement : « *Quelle folie !... C'est agaçant, c'est assommant... Quels êtres décidément exécrables sont les femmes ! Je n'en peux plus... Que j'en ai assez de batailler ainsi sans cesse... Le chagrin, c'est le désir.* »

Le chagrin, c'est aussi la solitude. Et la solitude du jouisseur ressemble terriblement à la solitude du vieux clown. Trop heureux quand on est assez fort pour enfin faire de cette solitude, sinon un bonheur, du moins une espèce de paix. « *Quel repos, quel soulagement, quel plaisir à me retrouver seul chez moi, le soir, avec mes bêtes, mes livres et mes papiers. Il n'y a vraiment que cela qui compte.* » Pour combien de temps ?

Jean-Louis BORY.

Quels êtres...

PAUL LÉAUTAUD

... décidément...

(Agip - Eclair Mondial -

... exécrables...

Pour parler de certaines des œuvres qu'il aime — celles de Bonnard ou de Dufy par exemple — il s'oublie cependant. Car il a du goût, en dépit de certains préjugés.

Et, quand il se laisse aller ainsi, il nous donne l'une des meilleures « leçon d'amour dans un musée » qu'on puisse, de nos jours, recevoir.

ÉTRANGER

Emigrés de l'intérieur et de l'extérieur

IRODALMI UJSAG, c'est-à-dire *La Gazette des Lettres,* journal des écrivains hongrois, vient de paraître, à la date du 15 mai 1957, avec la mention *huitième année, n° 1.* L'aspect général du journal, la typographie restent les mêmes que ceux des numéros d'un seul coup tenus pour nuls, de cette publication dont on sait qu'elle a exercé une influence décisive sur la révolution hongroise ; les signatures, pour la plupart, sont, elles aussi, les mêmes. Il faut chercher quelques lignes dans le bas de la dernière page pour découvrir que le journal a aujourd'hui élu domicile dans Haymarket, à Londres.

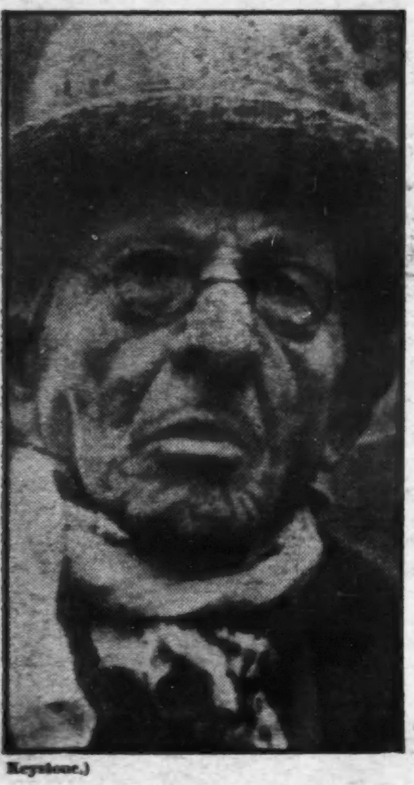
Arthur Koestler, qui était inconnu de la jeunesse et du grand public hongrois, mais dont les dirigeants n'ignoraient pas les livres, fait, sur le mode familier, quelques recommandations fraternelles aux nouveaux émigrants : « *Citoyen anglais, né hongrois, homme qui écrit en anglais, mais qui balbutie encore hongrois dans ses rêves, je me sens parmi vous réfugié du camp des réfugiés, émigré à la deuxième puissance...* » Il confie à ses cadets dans l'émigration ce tourment suprême de l'écrivain en exil, qui n'est pas la misère, ni le mal du pays, ni l'atmosphère tantôt glaciale, tantôt étouffante de l'émigration, mais

CHARLES MORGAN
Défi à Vénus
roman
Après FONTAINE et SPARKENBROKE, un nouveau chef-d'œuvre
STOCK

qui est d'écrire pour un seul lecteur, pour son traducteur, de mâcher, comme l'oiseau la pâtée pour ses petits, sa pensée pour ce seul personnage. Koestler souligne encore que la mission de l'émigration est d'assurer la continuité de la culture du pays captif.

En Hongrie même, Kadar flatte les artistes et les écrivains du groupe « populiste », jusqu'ici stigmatisés comme « nationalistes de droite ». C'est ainsi que, cette année, parmi les lauréats du Prix Kossuth, figuraient, outre le compositeur Kodaly, le romancier et dramaturge Laszlo Nemeth et le poète Lorinc Szabo. Tentative de corruption par les honneurs.

Tentative couronnée d'insuccès, dont tout Budapest fait des gorges



Keystone.)

... sont les femmes !

chaudes. On raconte que Kodaly, l'un des plus grands musiciens de notre époque, a distribué la totalité de son prix — plus de deux millions de francs — aux familles des écrivains emprisonnés, que la bibliothèque du collège où enseigne Nemeth s'est enrichie d'un don inattendu et considérable. On n'attrape pas les mouches avec des florins.

HISTOIRE

Anarchistes et royalistes

HISTOIRE DE LA JUSTICE SOUS LA IIIe RÉPUBLIQUE

par Maurice Garçon. Ed. Arthème Fayard. 317 pages. 900 francs.

HISTOIRE difficile que celle de la justice sous cette république politicienne et empiriste si décriée par notre jeunesse spartiate de l'après-guerre. Mais Me Maurice Garçon n'en a partagé ni les rêves, ni les désillusions, et le grand avocat ne plaide, ne requiert ni ne juge : avec bonhomie et alacrité, il « raconte ».

On ne trouvera donc ni l'image d'une république juste ni un scénario de Cayatte, mais un livre de juste milieu, écrit par un familier des couloirs du Palais, un mémorialiste trop habitué aux formes quotidiennes de la justice pour n'être pas sensible à sa relativité.

Mais cette relativité, dans cette période historique, est essentiellement politique : des procès de la commune à ceux des anarchistes, du jugement de Boulanger à celui de Déroulède, les tribunaux de la IIIe République forment comme un prisme de son histoire.

Cependant, même à l'intérieur de ces données étroitement politiques, Me Maurice Garçon ne quitte pas le fléau de Thémis, à égale distance des voleurs anarchistes et des complots royalistes ; plus qu'une histoire de la justice, il nous donne une justice de l'histoire. On attend donc au tome II le récit de « l'Affaire » où la justice se perd et se retrouve dans l'histoire politique.

★

Capitalistes sans capitalisme

LES MARCHANDS AU XVIe SIÈCLE

par Pierre Jeannin. Ed. du Seuil. Coll. « Le Temps qui court ». 192 pages illustrées. 350 francs.

LE monde des affaires au XVIe siècle, lesté de bien des érudits, entre dans le domaine public avec ce remarquable ouvrage où la qualité du texte le dispute à l'agrément de l'illustration.

M. Jeannin sépare le monde des négociants — entre les grands financiers à l'horizon international et les modestes marchands ruraux. Le fait le plus saillant lui paraît alors la multiplication des hommes d'affaires de moyenne envergure, que leurs profits placent au premier rang des fortunes urbaines. « Naissance du capitalisme » ? Les grands profits commerciaux ne suffisent pas pour affirmer le caractère capitaliste des grandes entreprises. Il faut remonter au marché, « connaître le rapport entre le volume de l'échange et le volume de l'autoconsommation ». Or, M. Jeannin montre que, comme au moyen âge, les bénéfices des hommes d'affaires du XVIe siècle tiennent à la différence, à la fragilité et à la discontinuité des marchés auxquels, d'autre part, le monde rural reste étranger. Capitalistes, certes, mais non pas société capitaliste.

Voilà une raison supplémentaire pour étudier les rapports de ces nouveaux groupes sociaux avec la société établie, leur genre de vie, au comptoir et sur les routes, leur vie familiale, leur formation scientifique et leur goût du culturel, enfin et surtout, en ce siècle qui « veut croire », déchiré par les guerres de religion, le souci du religieux, sinon du spirituel chez l'aristocrate du négoce comme chez l'usurier, les scrupules et les roueries de conscience de la bourgeoisie réformée aux Pays-Bas et en Grande-Bretagne, orthodoxe en Espagne et en Italie.

À PREMIÈRE VUE

PARMI les livres reçus cette semaine, ceux-ci retiennent à première vue l'intérêt :

- ● ROMANS : Marcel Mouloudji : *Les Larmes* (Gallimard). Un enfant prodige.
- ● POLITIQUE : Albert Camus et Arthur Koestler : *La Peine capitale* (Calmann-Lévy).
- ● RELIGION : H. E. Del Medico : *L'Enigme des manuscrits de la mer Morte* (Plon). L'auteur conteste l'ensemble des explications données au sujet de cette découverte célèbre.
- ● PASTICHE : Jean-Louis Curtis : *A la recherche du temps posthume* (Fasquelle).
- ● PHILOSOPHIE : Pierre Teilhard du Chardin : *La Vision du Passé* (Ed. du Seuil).
- ● CLASSIQUES : Gobineau : *Lettres Persanes* (Mercure de France).
- ● ACTUALITE : Jean Quéval et Jean Thévenot : *T. V.* (Gallimard).
- ● ESSAIS : Marquis de Luppé : *Astolphe de Custine* (Ed. du Rocher).

le texte de toutes les chroniques télévisées de MAX-POL FOUCHET
LE FIL DE LA VIE
"les images passent ... les textes restent"
ROBERT LAFFONT

PLON
fête le 30ème anniversaire de FEUX CROISÉS
avec son 200ème ouvrage
LE PAUVRE D'ASSISE
par
NIKOS KAZANTZAKI
l'auteur de "Le Christ recrucifié"
" Aucun écrivain n'a fait sur moi une impression aussi profonde ".
ALBERT SCHWEITZER

Avez-vous lu ?

REBECCA WEST — la famille aubrey
" L'une des personnalités les plus remarquables de la littérature anglaise contemporaine ".
HAROLD NICOLSON

MERLE MILLER — la réunion
" L'un des plus grands analystes de la nouvelle génération américaine ".
GILBERT GUILLEMINAULT (Paris-Presse)

CARLO COCCIOLI — manuel le mexicain
" Directement écrit en français, ce très beau livre est un hommage à nos lettres qu'il importe de saluer ".
JEAN BLANZAT (Figaro Littéraire)

MARIO SOLDATI — les lettres de capri
" Un livre qui d'emblée assure à son auteur la classe internationale ".
JEAN BLANZAT (Figaro Littéraire)

IVO ANDRITCH — il est un pont sur la drina
" L'œuvre la plus représentative d'un des plus grands écrivains yougoslaves vivants ".
(Nouvelles Littéraires)

CHESTER HIMES — la troisième génération
" Un livre qui peut prendre place auprès des plus grands romans de tous les temps ".
HENRI PHILIPPON (Les Débats de ce Temps)

ANTONIA WHITE — de l'autre côté du miroir
" Un magnifique plaidoyer pour la vie ".
BÉATRICE BECK (La Revue de Paris)

IRIS MURDOCH — dans le filet
L'humour d'Iris Murdoch a la qualité de l'intelligence et le charme de la poésie ".
MICHEL DÉON

VOULEZ-VOUS aller gratuitement A ROME ?
demandez tous les renseignements à votre libraire

UNE PAGE AU FÉMININ

" 17 ANS ", jupe à gros plis en coton tissé à rayures bleu et rouge ou bleu et vert. 4.900 frs. Cravate assortie 300 frs, est un des modèles d'été de la Collection AURORE, Couture pour jeunes filles de 15 à 20 ans, 195, Fg St-Honoré (angle rue Balzac), Paris-8e

Dominique Verdet
SPORT-COUTURE
3, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

« TOUT »
POUR L'ETE
ROBES
SHORTS
MAILLOTS
de bains
PANTALONS
de toile

Marie-Martine
COUTURE-SPORT
8, rue de Sèvres - VIe
BAB. 18-44

Pour Vos Vacances
Choisissez des modèles inédits et pratiques en Laine, Tergal, Shetland, Orlon, Fil d'Ecosse, Soie, Coton
CHEZ
AMANDINE
61, rue La Boétie
PARIS-8e

MARDI 18
MERCREDI 19
JEUDI 20
STARMY
SOLDES
MANTEAUX
TAILLEURS
ENSEMBLES
27, RUE DU 4-SEPTEMBRE
RIC. 25-69

(Dambier.)

TOILE ET... — POPELINE A LÉS *La mode raye les jupes...* — LIN BRODÉ

MODE

La fin d'un mythe

« LES femmes françaises ont un goût individuel et choisissent les vêtements qui correspondent à leur individualité, qui font ressortir leur personnalité. C'est là tout le secret du chic français. »

Cette déclaration, faite par le délégué hongrois au congrès international de mode des pays socialistes, et suivant l'hommage de la déléguée polonaise à la mode parisienne, donne le ton du débat qui vient d'avoir lieu pour la première fois à Moscou, entre sept délégations (U.R.S.S., Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie, Roumanie, Bulgarie, Allemagne orientale) de « constructeurs de vêtements » pour définir la silhouette de la femme moderne.

La Chine avait envoyé des observateurs. Des mannequins présentèrent aux délégués attentifs la garde-robe idéale de la « femme socialiste », de la tenue de sports d'hiver à la robe du soir.

Ainsi s'effondre définitivement la théorie d'une certaine gauche française selon laquelle, pour avoir le cœur socialiste, il est nécessaire de s'habiller au carreau du Temple et de bien le laisser voir.

C'est plutôt du côté des chroniqueurs de droite que se retrouve maintenant le persiflage sur ce chapitre.

Mais, à de très rares exceptions près, les femmes, où qu'elles votent, n'ont jamais donné dans ce panneau, et continuent, imperturbables, à s'habiller le mieux possible en fonction de leurs moyens.

La mode « boutique » propose cet été des jupes, faites de plusieurs lés de couleurs différentes, ou ourlées de grosses broderies. Nous en avons photographié trois, amusantes, qui ont le défaut majeur d'être chères... mais l'avantage de pouvoir être réalisées — du moins celles à raies — par n'importe quelle femme un peu adroite.

La première, en lin et coton tissés à la main, couleur naturelle, est brodée de noir et d'or. (*Fanny*, 22, rue Royale.)

La deuxième est en popeline orange et blanc. (*Boutique Dior.*)

La troisième est en grosse toile et alterne des lés jaune, violet, vert, noir et blanc. (*Jamiqua*, 4, rue Marbeuf.)

COSTUMES

Deux solutions

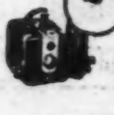
LES hommes qui continuent à transpirer et à souffrir dans des costumes de chaud lainage ne sont excusables que s'ils ont réellement très peu de moyens.

Grâce aux techniques nouvelles de tissage et d'apprêt, et à la découverte des fibres synthétiques, les fabricants de prêt à porter ont tous mis au point des tenues masculines d'été. Cette saison, la gamme des prix et des textiles est particulièrement étendue. Elle permet aux hommes de tous âges et de toutes corpulences de s'habiller légèrement tout en restant parfaitement « corrects ». (L'usage américain de vivre en bras de chemise au bureau n'étant pas encore entré dans les mœurs industrielles ou commerciales françaises.)

Deux solutions s'offrent aux citadins :

- LE STYLE SPORT : Pantalon et veste de tons et tissus différents. La tenue caractéristique de cette formule étant le pantalon de flanelle et le blazer non doublé (voir photo).
- LE STYLE VILLE : Complet de forme classique mais confectionné dans un tissu léger non doublé. Tenue caractéristique : costume d'alpaga bleu marine (voir photo).

A l'intérieur de ces deux formules, toutes les fantaisies de tissus allant du lainage aéré au shantung de soie naturelle.

Votre mari sera jaloux !
Il est si fier cet homme de ses photos ! Il clame partout qu'il a une âme de reporter, ce qui est probablement vrai, mais vous ? Qu'est-ce qui vous empêche de lui prouver que vous aussi, vous avez l'âme d'un reporter ? Rien n'est plus facile aujourd'hui pour vous qui avez du goût, le sens d'une situation à saisir... Kodak fera le reste.
Servez-vous de l'appareil Brownie Flash simple, moderne, bon marché, 2.450 Frs qui permet toutes les prises de vues de jour, d'intérieur ou de nuit grâce au Kodak Flash 1.333 Fr.
Pour le plein été vous emploierez les films Kodak Verichrome-Pan. Pour les jours moins ensoleillés le film Kodak Tri X.
Et votre revendeur Kodak est toujours à votre disposition pour vous aider de ses conseils. Il vous assurera gratuitement ses services après vente.

Kodak

gaines et soutiens-gorge
ROSY
a le secret des formes !

Quilichini
ESCARPIN TRESSE MAIN .... 6.900 fr.
2 hauteurs de talon : 4 et 7 cm.
Sac assorti
66, RUE LA BOETIE (St-Philippe-du-Roule)

(Charpentier-« L'Express ».)

BLAZER ET PANTALON DE FLANELLE (OLD ENGLAND). ALPAGA MARINE (HOLMÈS)
...et allège les tissus d'homme

Comment choisir

Evidemment, en fonction de l'âge, de la corpulence, de la profession de l'acheteur, de la région dans laquelle il vit et de l'importance de sa garde-robe. Un complet d'été doit être amorti en plusieurs saisons pour ne pas coûter trop cher. S'il est unique en son genre, le choisir classique dans un tissu ayant de la tenue (alpaga, airway, soie naturelle, etc.) et n'exigeant donc pas un repassage quotidien qui fait beaucoup souffrir les complets.

Le blazer, très agréable à porter, n'est guère recommandable en ville, passé l'extrême jeunesse.

Vu à Paris

● *En alpaga anglais.* — Complet bleu marine uni, veston droit trois boutons, poches plaquées, demi-doublure : 27.900 fr. (*Holmès*, 22, avenue Victor-Hugo). (Notre photo.)

— Complet « prince de Galles » ton sur ton très fondu : 35.000 fr. (*Arnys*, 14, rue de Sèvres).

● *En airway* : complet classique en lainage léger aéré, de Lajeunesse : 29.900 fr. (*Holmès*, 22, avenue Victor-Hugo).

● *En frescafil* : costume d'importation italienne gris, beige ou bronze, doublé mi-corps (les bas de pantalons ne sont pas coupés pour pouvoir être réglés aux mesures de chaque client) : 23.900 fr. (*Robin*, 32, avenue de l'Opéra).

● *En toile de laine* : complet bleu marine clair, veste genre blazer : 16.950 fr. (*Monty*, 29, avenue Victor-Hugo).

● *En tergal* : costume classique gris éléphant infroissable, et en principe lavable, à condition de faire attention aux entoilages : 28.500 fr. (*Barnett*, 19, avenue Victor-Hugo).

● *En lin* : costume toile d'Irlande à tissage très serré, lavable, épaulettes amovibles, la veste et le pantalon peuvent être vendus séparément : 27.900 fr. (*Eddy*, passage du Lido).

● *En soie naturelle* : costume mélangé soie naturelle et laine, agréable à porter parce que très souple : 30.000 fr. (*Romoli*, 30 avenue Victor-Hugo).

● *En popeline* : costume de plein été, ultra-léger, la veste pèse le poids d'une chemise, parfaitement lavable : 20.900 fr. (*Eddy*, passage du Lido).

● *En tweed de soie naturelle* : veste sport ayant l'apparence d'un tweed anglais noir et blanc : 16.000 fr. (*Romoli*, 30, avenue Victor-Hugo).

● Blazer de tweed d'été dit tweed d'Irlande, extrêmement léger quoiqu'en lainage : 15.900 fr. (*Barnett*, 19, avenue Victor-Hugo).

● *En orlon et laine* : costume classique, veston droit, poches plaquées : 18.500 fr.

Et des pantalons.., Toile de laine infroissable gris éléphant : 5.900 fr. (*Holmès*, 22, avenue Victor-Hugo).

En tergal, alpaga, frescafil ou lin dans une série de tailles allant jusqu'au 60 pour les hommes de très forte corpulence, depuis 5.000 fr. (*Robin*, 32, avenue de l'Opéra).

Pas cher

Madame Express a trouvé cette semaine un costume de plein été en frescafil prince de Galles, la veste non doublée se ferme par trois boutons, existe en beige, havane ou bleu, à 14.900 fr., il n'est vraiment pas cher (*Brummel*, Grand Magasins du Printemps, rue de Provence).

CHEMISES

Même heureux, ils en ont besoin

72 % des hommes français chargent leurs femmes d'acheter leurs chemises, et 14 % d'entre eux sont accompagnés d'une femme lorsqu'ils font cet achat. Il est vrai que l'intervention de la femme est d'autant plus forte que l'agglomération est plus petite (bourg ou campagne). Et que plus un homme s'élève dans l'échelle économique ou sociale, plus la part des achats qu'il effectue seul augmente.

Le prêt à porter

Dans le domaine de la chemise d'homme comme dans tous les autres, le prêt à porter a fait de tels progrès que 86 % des Français achètent leurs chemises toutes faites. Actuellement, en matière de chemises de ville, on peut trouver plusieurs longueurs de manches pour une même carrure, et des manchettes droites ou mousquetaire pour un même modèle de col.

Une chemise de popeline de coton blanc, de belle qualité, vaut de 2.000 à 3.000 fr.

Une chemise de popeline de nylon : de 4.000 à 6.000 fr.

Sur mesures

Elle conserve ses adeptes malgré son prix plus élevé que celui du prêt à porter. Mais les hommes de carrure peu classique, ceux qui désirent un col parfaitement adapté, ni trop serré ni trop large, des manches plus ou moins longues, ou un tissu spécial, doivent payer une chemise sur mesure entre 4.500 et 6.500 fr. en popeline de coton.

Les tissus

● La popeline de nylon ou « poplon » est de plus en plus demandée par les hommes jeunes.

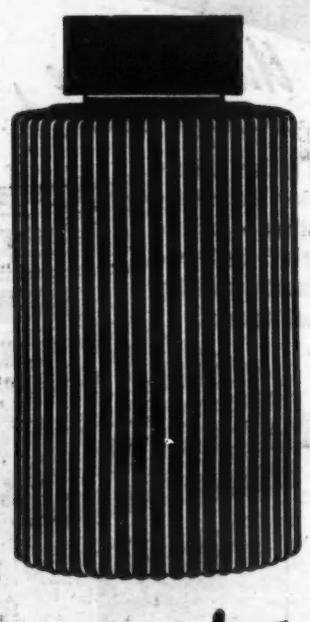
Ce tissu maintenant très au point, qui sèche rapidement et n'a pas besoin d'être repassé, offre en outre l'avantage d'être très solide. Une chemise de poplon supporte de 150 à 200 lavages facilement. Son apparence est celle de la belle popeline de coton.

● La popeline de coton conserve ses fidèles, beaucoup d'hommes répugnant à porter du nylon... parce que ce n'est

→

« POLYESSEF »
REVETEMENT MURAL PLASTIQUE
LESSIVABLE
SOCIETE FRANÇAISE DES PAPIERS PEINTS
137, Faubourg-St-Denis, Paris. Tél. Nord 97-40

EAU DE COLOGNE



Moustache
AFTER SHAVE LOTION - SAVON - TALC - CRÈMES A RASER - HAIR CREAM - EAU DE TOILETTE - PARFUM
MARCEL ROCHAS
PARIS

UNE PAGE AU MASCULIN

→

jamais eux qui repassent leurs chemises. Ce tissu se fait en toutes couleurs et en fantaisie, mille raies par exemple (tant pis). Il demande les soins d'une repasseuse experte. Moins solide que le nylon, supporte une cinquantaine de lavages.

● Le coton traité, tout nouveau sur le marché français, qui supporte 100 lavages, n'a pas besoin d'être repassé. (Aux dires des spécialistes, un peu chaud à porter l'été.)

● La soie naturelle : douce, agréable, mais, hélas ! aussi chère à l'achat qu'à l'entretien, tuée par les prix des blanchisseurs qui demandent à Paris 350 fr. pour laver et repasser une chemise de soie.

● Le tergal, fibre synthétique n'ayant pas besoin d'être repassée, réservé aux chemises de sport.

● La flanelle, également réservée aux chemises de sport, très à la mode en teintes vives.

Les cols

La forme des cols doit être choisie en fonction : du style du visage, de la longueur du cou et de l'âge de celui qui doit porter la chemise.

● Un homme à visage allongé et à cou long choisit de préférence des cols relativement hauts et un peu serrés.

● Le monsieur à visage rond et à encolure courte choisit un col bas, légèrement évasé.

● Celui qui possède une pomme d'Adam proéminente ainsi que le vieillard à cou fripé donnent leur préférence à des cols hauts un peu lâches.

● Les hommes d'un certain âge aiment les cols classiques dits cols diplomate, plus ou moins hauts suivant les cas.

● Les hommes très jeunes peuvent se permettre plus de fantaisie, la vogue du col italien est un exemple.

Chemisettes et chemises de sport ont des cols transformables sans boutons, qui tiennent en place une fois fermés uniquement par la cravate.

La mode

68 % des acheteurs ont conscience de l'existence d'une mode pour les chemises de ville. Et 30 % avouent la suivre.

La soumission à cette mode varie sensiblement suivant la profession de l'acheteur et l'importance de l'endroit où il réside.

● *Chemises de ville* : Qu'elles soient en popeline de nylon ou de coton, les chemises de ville sont presque toujours unies, très claires, de préférence blanches. Actuellement, 87 % des hommes français possèdent au moins une chemise claire et 75 % une chemise blanche.

Ce qu'il faut savoir

Il existe des chemises de popeline de coton blanche à col et poignets tenants détachables, montés sur pressions d'après un brevet américain. Vendues avec deux cols et deux paires de manchettes mousquetaire, ce genre de chemise est très pratique pour ceux qui désirent changer de col et manchettes en cours de journée. Prix : 3.980 fr. (*Monty*, 23, avenue Victor-Hugo.)

● Une bonne précaution lorsqu'on se fait faire des chemises sur mesure : demander un rechange de col et manchettes que l'on pourra faire placer sur la chemise une fois les premiers abîmés. (*Rolly*, 4, rue Washington.)

● Le nylon lavé avec des détersifs de synthèse a tendance à jaunir. Utiliser de préférence un savon en paillettes ou un produit spécial pour le lavage du nylon (Réo Nylon).

Revendications

En ce qui concerne le prêt à porter, 60 % des acheteurs désirent qu'elles soient ouvertes jusqu'en bas, 21 % ne sont pas satisfaits de la longueur des manches et 15 % estiment que les pans sont trop courts. (*Statistiques communiquées par le Centre d'Informations Textiles.*)

BON A SAVOIR - Automobilistes en panne

JOUR et nuit, S.O.S. 6 7 8 9 répond à votre appel téléphonique et envoie sur les lieux des dépanneurs scootéristes rapides qui vous viennent en aide dans les plus brefs délais. Ils se chargent sur place des réparations les plus courantes, où amènent la voiture chez votre garagiste habituel.

Prix : Dépannage de jour : 1.000 francs (600 francs pour les abonnés). Dépannage de nuit : 1.200 francs (800 francs pour les abonnés). Abonnement : 3.500 francs par an.

Poste radio supplémentaire

LES récepteurs radio de voitures, les postes portatifs pile ou pile-secteur achetés pour les vacances, le premier appareil destiné à une maison de campagne, sont soumis à une taxe de 1.500 francs par an.

Seuls sont défrayés de cet impôt les postes supplémentaires fonctionnant à l'intérieur d'un local où se trouve déjà un récepteur pour lequel vous acquittez la taxe radiophonique annuelle.

MAISON

La plomberie

DANS nos précédents numéros, Madame Express a étudié les problèmes de maçonnerie, de chauffage central et de carrelage. Dans l'ordre où des travaux doivent logiquement s'effectuer, voici tout ce qu'il faut savoir sur la plomberie.

Quatre facteurs entrent en jeu dans l'établissement d'un devis de plomberie :

● Remplacement des arrivées d'eau par rapport à la pièce où seront placés les appareils.

● Facilités d'évacuation des eaux polluées.

● Choix des appareils et robinetterie.

● Capacité du chauffe-eau.

Pour tous les travaux de canalisation, faire établir plusieurs devis comparatifs, la main-d'œuvre entrant pour les deux tiers environ dans le prix global de façon. Certains installateurs sont habiles à trouver des astuces de raccordement, d'autres ont moins de frais généraux, les artisans travaillent seuls, aussi les écarts entre plusieurs devis peuvent varier de 20 à 30 % pour un travail apparemment similaire.

● LE PRIX DES APPAREILS sanitaires est fonction de leur qualité, quelquefois de leur taille. Luxe, premier choix, deuxième choix (appareils marqués d'un défaut plus ou moins visible). Celui des robinetteries aussi. Pour les installations économiques, les fabricants préconisent de plus en plus l'arrivée d'eau par mélangeur pouvant alimenter trois appareils distincts.

Les appareils de chauffage de l'eau sont sujets à variations en fonction de leur capacité, qu'ils soient alimentés au gaz ou à l'électricité.

● LES PRIX DE FAÇON : ils ont été établis en partant d'une arrivée d'eau froide et d'un tuyau d'évacuation existant déjà dans la pièce. Ils sont forcément approximatifs.

Evier

Pose d'un évier à deux cuves sur son meuble, comprenant : raccordement du tuyau d'alimentation, eau chaude et froide par mélangeur, collecteur d'évacuation et branchement de vidange de chaque bac, branchement sur cumulus : 30.000 à 35.000 fr. environ (fourniture de l'évier et des robinets en supplément).

Machine à laver

Installation et branchements divers d'un modèle avec pompe, sans évacuation : 25.000 à 30.000 fr. (chauffage de ville). Même branchement pour un modèle avec évacuation d'eau, façon entonnoir et siphon ; environ 35.000 francs.

Salle de bains

Travaux d'amenée d'eau, de vidange et de branchement sur l'appareil de chauffage, quand les trois appareils (baignoire, lavabo, bidet) sont posés en ligne : environ 150.000 fr. Supplément de 50.000 fr. si les appareils ne peuvent être placés en ligne.

Douche

Douches en maçonnerie, comprenant un cuvelage en mosaïque, trois murs revêtus de carreaux de faïence, robinetterie, évacuation, pomme d'arrosoir et rideaux avec tringle : 100.000 fr. environ, façon et fourniture.

● Douche avec receveur en grès émaillé, 80×80 : 80.000 fr. environ.

● Cabine de douche préfabriquée et installée : 60.000 fr. environ.

W.-C.

(*Façon et fourniture.*)

Travail évalué à 2 mètres de tuyauterie d'alimentation, évacuation sur 50 cm. : 25.000 fr. environ (fourniture de la cuvette avec abattant double : 20.000 fr. environ).

Ce que coûtent les appareils

● Chauffe-eau à gaz de ville avec mélangeur pouvant alimenter évier, douche, lavabo : 15.000 fr. environ.

● Chauffe-bains (débit 12 litres-minute) : 35.000 fr. environ.

● Chauffe-eau électrique à accumulation : suivant capacité, de 15.000 à 60.000 fr. environ.

● Appareils de salles de bains luxe, les 3 : 120.000 fr. environ.

● Appareils salles d'eau économiques, les 3 : 35.000 fr. environ.

● Evier double cuve grès émaillé, suivant taille (modèle 75×45 : 13.000 fr. environ).

Combien faut-il d'eau chaude ?

Pour une consommation d'eau à 75°.

Evier : de 10 à 12 litres par jour et par personne.

Lavabo : 8 à 10 litres par jour et par personne.

Douche : 15 à 20 litres par douche.

Baignoire sabot : 40 litres par bain.

Grande baignoire : 75 litres par bain.

Pour ceux qui n'ont vraiment pas de place

● L'ÉVIER DOUCHE HYDROBLOC : Dans cet appareil, le couvercle supérieur est composé d'un évier de grès émaillé qui se rabat, découvrant un bac à douche profond. L'évacuation est donc la même pour les deux appareils. L'alimentation également, par robinetterie et chauffe-eau placés au-dessus de l'évier. Prix : 58.000 fr. (*Hydrobloc*, 126, bd Ney). Frais d'installation assimilables à ceux d'un évier.

● LA DOUCHE ESCAMO-W.-C. : Ce bac de métal laqué au four, fixé au-dessus de la cuvette des w.-c., se rabat normalement contre le mur (épaisseur : 0 m. 30). Déplié, les eaux polluées s'évacuent dans la cuvette des w.c. Prix : 28.000 fr. complet ; marche-pied : 4.500 fr. (*Cabines Janlou*, 5, rue Houdon, Paris).

RECETTE

Cerises Fronsac

— 750 *grammes de cerises bien mûres.*

— 1 *verre et demi de bon vin rouge.*

— *Le zeste d'un citron.*

— 100 *grammes de sucre.*

— 2 *pincées de cannelle.*

● Rincer sous le robinet les cerises équeutées. ● Les mettre à cuire avec le vin, le sucre, le zeste de citron et en rajoutant un peu d'eau, de façon que le liquide affleure au niveau des fruits. ● Laisser cuire à feu doux une dizaine de minutes. ● Saupoudrer de cannelle dans le plat de service. ● Servir froid.

Contrairement à ce que nous avons dit, le British Council ne s'occupe pas de placer des jeunes filles au pair, mais donne seulement les noms des agencees spécialisées dans le placement en famille.

COURRIER

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8)
Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTE, Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL

PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET

LETTRES : François ERVAL

PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE

SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :
Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Dienane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Maurice LEROUX, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :
Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

Suite de la p. 2

Une motion

Au cours de son congrès national qui vient de se terminer à Lille, la Fédération des Internes des Villes de Faculté a voté la motion suivante relative à la réforme de l'enseignement médical des hôpitaux de villes universitaires et au développement de la recherche médicale :

La Fédération des Internes des Hôpitaux des Villes de Faculté, soucieuse d'adapter la structure médicale actuelle aux exigences de la médecine moderne, prend nettement position en faveur :

— de l'institution d'hôpitaux à mission universitaire fonctionnant à plein temps;

— de l'harmonisation des carrières hospitalières et universitaires;

— de la création d'un cycle d'études supérieures d'initiation à la recherche;

— d'une organisation rationnelle assurant aux chercheurs prestige et indépendance financière.

Elle souhaite que toute réforme maintienne la primauté de la formation clinique de l'Internat qui reste l'élément de base de l'enseignement et de la recherche en médecine.

Formons partout des cercles

Tout à fait d'accord avec C. J., de Reims, quand il parle de créer un nouveau parti même petit. En effet, tout mouvement est « petit » à son départ, mais s'il se révèle dynamique, sincère et tourné vers l'avenir, il ne peut qu'entraîner tous ceux qui ne militent pas ou qui militent dans une organisation gangrenée à défaut d'autre chose de mieux.

Lecteurs de *L'Express*, commençons sérieusement à nous organiser, formons partout des cercles d'études, faisons réfléchir la foule aussi prête à s'enthousiasmer qu'à se laisser aller.

Correspondons par le moyen de notre journal favori en attendant un bulletin de liaison.

Soyons, en définitive, mendésistes militants avec ou sans Mendès. D'ailleurs nous n'avons pas le culte de la personnalité cher à ceux qui n'aiment pas prendre de responsabilités et nous pouvons être tous de « petits Mendès ».

De petites équipes dirigeantes doivent former les cadres d'un vaste mouvement de gauche.

Ne nous décourageons pas, la plupart d'entre nous sommes jeunes. Mettons en commun nos idées, nos facultés.

Lisons, étudions les problèmes mais... agissons.

CHARLES CRUCHE,
Grenoble

P.-S. — Les lecteurs de l'Isère, et de Grenoble en particulier, qui seraient intéressés par la constitution d'un cercle, sont priés de m'écrire à l'adresse suivante : 17, avenue de Vizille, Grenoble.

Lettre de M. Latrique

J'avais reçu pendant la publication dans L'Express *des chapitres de « Lieutenant en Algérie » une lettre du sergent Latrique, démobilisé, qui prétendait se reconnaître dans un personnage du récit. Il s'agissait d'une erreur de sa part et, de plus, les précisions apportées par M. Latrique sont contraires à la vérité. Depuis, un certain nombre de mes camarades d'Algérie m'ont écrit pour indiquer qu'ils se reconnaissaient, souvent avec quelque raison, dans tel ou tel personnage. Ces lettres ont été publiées. M. Latrique a donc le droit de s'exprimer ici comme il le demande, même s'il se trompe et invente des récits imaginaires à intention politique. Voici le texte de sa lettre.*

J.-J. S.-S.

Dans le numéro du 22 mars dernier de votre journal, M. Jean-Jacques Servan-Schreiber donne une relation tout à fait inexacte des faits dont il a été le témoin en Algérie alors qu'il était lieutenant dans la même unité que moi. Chaque fois qu'il me met en cause, il ment, mon devoir est de le relever. Il est certain que, sans me nommer, sous le pseudonyme du sergent Brique, il décrit un personnage et relate des faits qui ne laissent aucun doute : tous mes compagnons m'ont reconnu en Brique.

1) M. Jean-Jacques Servan-Schreiber profite de ma présentation pour se donner un rôle extrêmement flatteur, digne d'un officier, celui qu'il n'a pas eu en la circonstance. S'il est vrai que je me suis fait porter malade lors de la présentation de la section, je n'ai jamais dit que j'avais l'intention de refuser de le saluer. Le lendemain, il m'a convoqué à son P.C., j'ai attendu près d'une heure et demie ; le voyant passer et repasser devant moi, je me suis permis de l'interpeller : « Je suis à vos ordres, je ne suis pas votre valet. » La conversation ainsi engagée, j'ai poursuivi : « Je ne peux pas vous admettre parmi nous en tant qu'homme politique, parmi nous qui sommes venus en Algérie pour la pacifier et la garder française. » Il m'a répliqué : « Ce sont des discussions politiques, je ne peux pas vous répondre, je viens faire mon devoir d'officier. » J'ai terminé l'entretien par cette phrase : « Tant que vous serez un « officier français », je serai sous vos ordres et vous obéirai légalement. » La conversation fut brève et toute la comédie rapportée dans votre journal est née de son imagination fertile comme en témoignent les trois articles « Lieutenant en Algérie ». J'étais tout de même témoin, loin d'être seul. Cette attitude, je ne me la suis jamais permise envers aucun officier : il est probable qu'à mes yeux, il n'en était déjà plus un, car mon amour de la patrie m'avait fait comprendre ce pour quoi il venait en Algérie.

2) Autre mensonge plus grave, puisqu'il dépasse largement ma modeste personne. M. Servan-Schreiber me fait dire : « Je ne crois pas, mon colonel, ils ne veulent jamais être volontaires, ils ont la trouille. » Je l'affirme ici : j'ai toujours trouvé des volontaires. Dans mon groupe, il y avait effectivement des hommes qui arrivaient en Algérie sans cacher leurs opinions communistes. Mais la quasi-unanimité de ceux-ci, dès le début de notre séjour, au contact des réalités, m'indiquèrent spontanément qu'ils avaient compris où était leur devoir. M. Servan-Schreiber me fait parler avec un colonel d'Espanieul (tous le reconnaissent sous son pseudonyme). Je n'ai jamais eu de conversation avec lui, ce qui est d'ailleurs bien normal, il est colonel, je suis sergent. Je n'ai donc pas déclaré : « Ils ont la trouille. » J'ai souvent répété, au contraire, que ces hommes, appartenant à l'armée de l'air, qui n'avaient pas reçu une instruction militaire comparable à celle des unités d'infanterie, de cavalerie ou d'artillerie, faisaient de leur mieux et qu'ils étaient « valables ».

3) Alliant, comme toujours, la calomnie au mensonge, il écrit : « Nos volontaires transformaient leur déception en humeur menaçante — ils avaient envie de tout tuer — mais il n'y avait rien à tuer. » Qu'est-ce qui lui permet d'écrire que j'avais envie de tuer ? Je le mets au défi de rapporter l'exemple d'une exécution sommaire, de tortures, dont je me serais rendu coupable. A ce sujet, je vous indique qu'ouvrier aux usines Jaeger, je suis militant d'un mouvement de gauche, adhérent au syndicat F.O., j'ai le respect des hommes. Par des articles comme ceux de M. Servan-Schreiber, vous donnez à penser que le patriotisme est l'exclusivité d'une petite minorité d'extrême-droite, alors que, tous les rappelés l'ont prouvé, nous sommes prêts à faire notre devoir. Sauf peut-être lui, ses articles nous le laissent penser.

SERGENT LATRIQUE,
Croix de guerre 39-45,
Croix de guerre T.O.E.

[M. Latrique a déjà publié cette lettre dans un journal d'extrême droite. Comme il n'est pas le personnage qu'il revendique, je n'ai pas à lui répondre. Quant à ses opinions, on ne polémique pas avec M. Latrique.]

Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

LE maintien à Alger de M. Robert Lacoste aura donc décidé de tout. Il n'était pas besoin d'être sorcier pour prévoir comment finirait la comédie, puisque M. Guy Mollet demeurait le maître d'en décider.

Le 6 février 1956, il n'a pas capitulé une fois pour toutes. Il pourrait, comme Mlle de Lespinasse datait son amour, dater sa capitulation de tous les instants de sa vie — de sa vie ministérielle, qui aura été une capitulation continue.

☆

L'EXIGENCE des oligarchies algériennes aura moins pesé sur cette dernière crise, j'imagine, que la peur de la rue soulevée, à Alger, par l'abomination des attentats. L'horreur appelle l'horreur. Le F.L.N. le sait, il le cherche, il n'hésite devant rien qui puisse provoquer d'aveugles représailles. Quoi qu'il advienne dans les rues d'Alger, disons-le très haut, le F.L.N. l'aura voulu. La voix d'un Algérien musulman vient d'ailleurs de s'élever, et pour la première fois dénonce les crimes des rebelles : c'est celle de M. Mohammed Kessous, directeur de « Communauté algérienne ».

Mais si là-bas les excès d'une foule rendue furieuse échappent à notre jugement, nous accusons ici, à Paris, les responsables de la politique française de l'avoir infléchie au gré de la crainte qu'Alger leur inspire. La seule imagination de ce qu'eût déchaîné, non pas même le remplacement de M. Lacoste, mais la moindre mesure qui aurait tendu à restreindre ses pouvoirs, avait de quoi, il est vrai, faire frémir ceux que nous avons vus, naguère, céder devant des tomates. Le sort de M. Pflimlin était réglé d'avance, puisqu'il songeait à sortir de l'impasse.

Non que M. Guy Mollet en puisse douter un instant plus que nous, les données du problème algérien seront changées avant qu'il soit longtemps: elles vont l'être malgré nous, sinon sans nous et contre nous. Mais il ne sera plus là pour régler la note. On dit beaucoup qu'il a fait ce calcul. J'ai peine à le croire : qui donc espérerait-il tromper ? On sait qu'il reste le maître du parti socialiste, ses amis, dans la nouvelle équipe, occupent les premiers postes. Il demeurera ouvertement l'âme toute-puissante de ce corps débile.

Mais il est vrai que la ruse de M. Guy Mollet a toujours été à ciel ouvert. Il a de gros sabots et on l'entend tout le temps venir. Au fond, est-il aussi malin qu'il en a l'air ?

Je serais tenté, quant à moi, de lui adresser le même reproche qu'à certains personnages de Molière ou de Balzac : le trait est un peu gros, les motifs de leurs actions un peu simples et leur logique trop prévue.

☆

D'AILLEURS, serait-il le futé qu'on croit, n'espérons pas que la France en bénéficie jamais. Jacques Fauvet, dans « Le Monde », observant les tours et les détours de notre homme, admire « cet art de la tactique qui, mis au service d'une grande politique, ferait de lui le plus remarquable des hommes d'Etat ». Eh bien ! non : il ne dépend pas de M. Guy Mollet que nous profitions d'une habileté dont le champ est aussi étroitement circonscrit : c'est celui où le renard chasse. Voilà le point où notre infortune se noue : que l'homme qui nous a conduits à Suez et qui, d'ici peu, par personne interposée, aura mené ce qu'il appelle la pacification de l'Algérie à son terme sinistre, que M. Guy Mollet soit devenu l'arbitre de la politique française, gardons-nous d'y voir un hasard malheureux, une imprévisible rencontre ; c'était une nécessité. Les vertus du grand homme d'Etat et les ruses du parlementaire qui gagne à tout coup sont presque toujours antinomiques.

Ceux qui nous sauveraient ne savent pas appliquer leur esprit à résoudre les misérables problèmes qui occupent celui de M. Guy Mollet. Et quand ils s'y efforcent, ils échouent. Ainsi les meilleurs sont-ils presque toujours écartés des affaires. Nous touchons ici au vice essentiel du système : une sélection à rebours dont nous sommes en train de mourir.

☆

N'EXISTE-T-IL donc pas des parlementaires capables à la fois de gagner au jeu où M. Guy Mollet est passé maître, et de diriger la politique française ? Il s'en trouve quelques-uns, nous avons besoin de le croire, et pour notre part nous en connaissons au moins deux. Si différents qu'ils soient l'un de l'autre, François Mitterrand et Gaston Defferre se sont rejoints — ce n'est pas la première fois — dans le « non » qu'ils viennent d'opposer à l'équipe néfaste, à ce désastre naissant.

Ah ! qu'ils ne s'éloignent pas ! Le voyage au bout de la nuit approche du terme et nous allons avoir besoin d'eux. Ce que M. Guy Mollet a semé, la nouvelle équipe va le récolter avant même que d'être en place. Nous n'en sommes plus aux conjectures. La crise ministérielle ouvrait sur du possible — sur le dernier possible. En écartant M. Pflimlin, en imposant M. Bourgès-Maunoury, M. Guy Mollet a décidé que l'expérience Lacoste ne serait plus interrompue avant que tout ne soit accompli. C'était, à ce dernier tournant, l'initiative la plus grave dont un homme politique se pût charger. Jusqu'alors, nous pouvions croire que, le 6 février 1956, M. Guy Mollet avait atteint un sommet indépassable. Mais, ces jours-ci, il vient de se dépasser lui-même, il aura battu son propre record.

Ainsi son personnage aura atteint — qui l'eût dit ? — à une espèce de grandeur : telle que la voilà, cette figure est celle de notre destin et ce nom gentil se charge d'une signification qui retentira peut-être dans l'Histoire, lugubrement.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

le nouveau roman de
P.-A. LESORT
Le fer rouge
450 fr. SEUIL

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61
Administration, publicité, vente :

ABONNEMENTS :
37, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. BAL. 19-68

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique : 10 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 AN)
France, Union française : 3.000 francs
Etranger : 3.500 francs

PAR AVION
3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
5.100 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
5.800 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U. R. S. S., Yougoslavie.
7.200 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie, Afrique du Sud.
8.500 fr. - Canada, Etats-Unis.
9.500 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 francs

Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.

Administrateur J.-F. Coblence

Bureau de Paris :
12, rue Tronchet - OPE. 88-10

GITANES
CAPORAL

Une harmonieuse sélection de plus de dix espèces de tabacs de choix donne aux GITANES "Caporal" un arôme à la fois fin et vigoureux qui justifie leur succès toujours croissant. Et avec les GITANES "bout filtre" fumée plus pure et plus légère.

RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS